

Traité théorique sur les maladies épidémiques, dans lequel on examine s'il est possible de les prévoir, et quels seroient les moyens de les prévenir et d'en arrêter les progrès? Ouvrage ... couronné en novembre, 1772 / par la Faculté de Médecine de Paris.

Contributors

Le Brun, L. S. D.

Publication/Creation

Paris : Didot le Jeune, 1776.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/b4jqrzut>

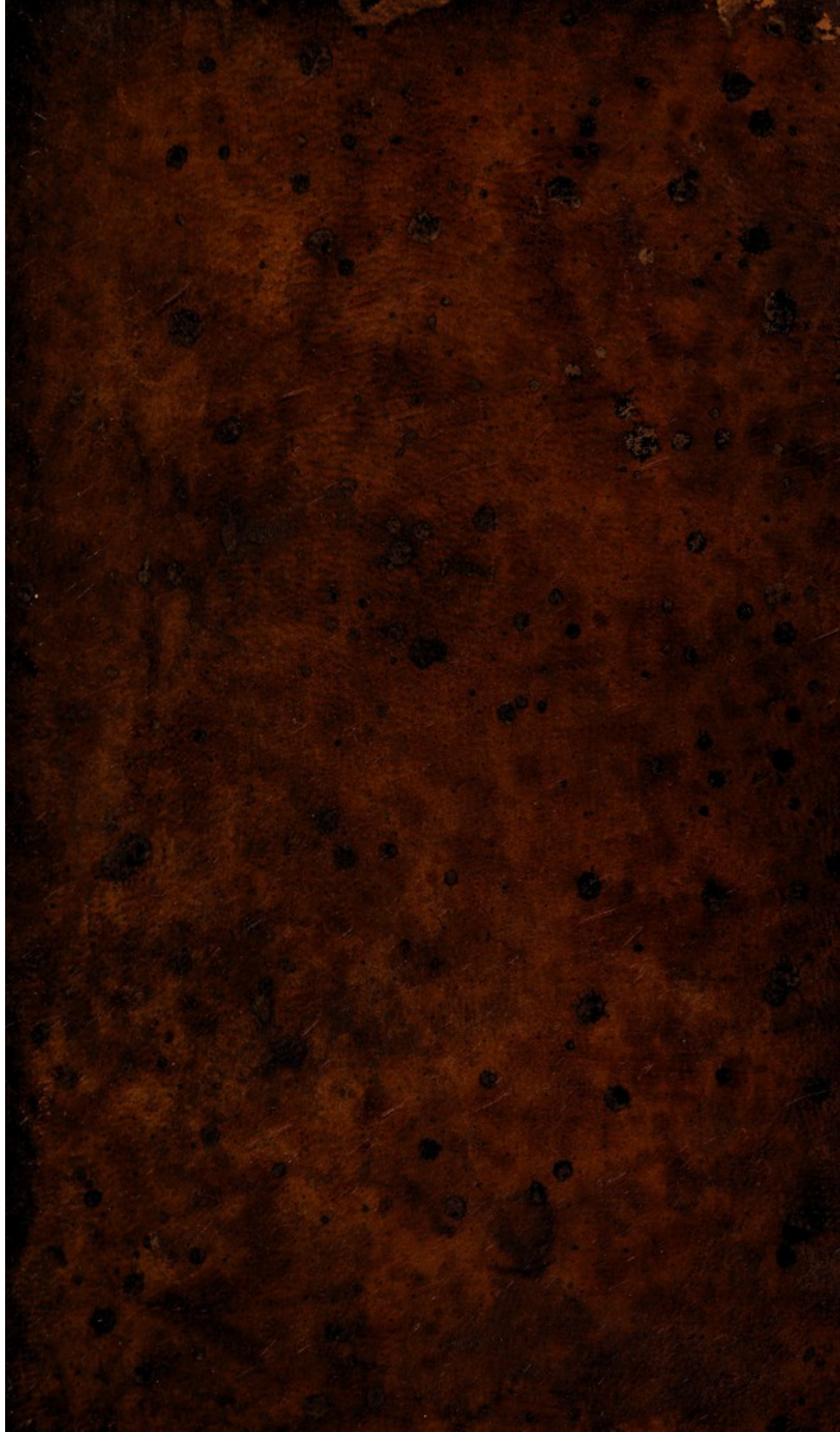
License and attribution

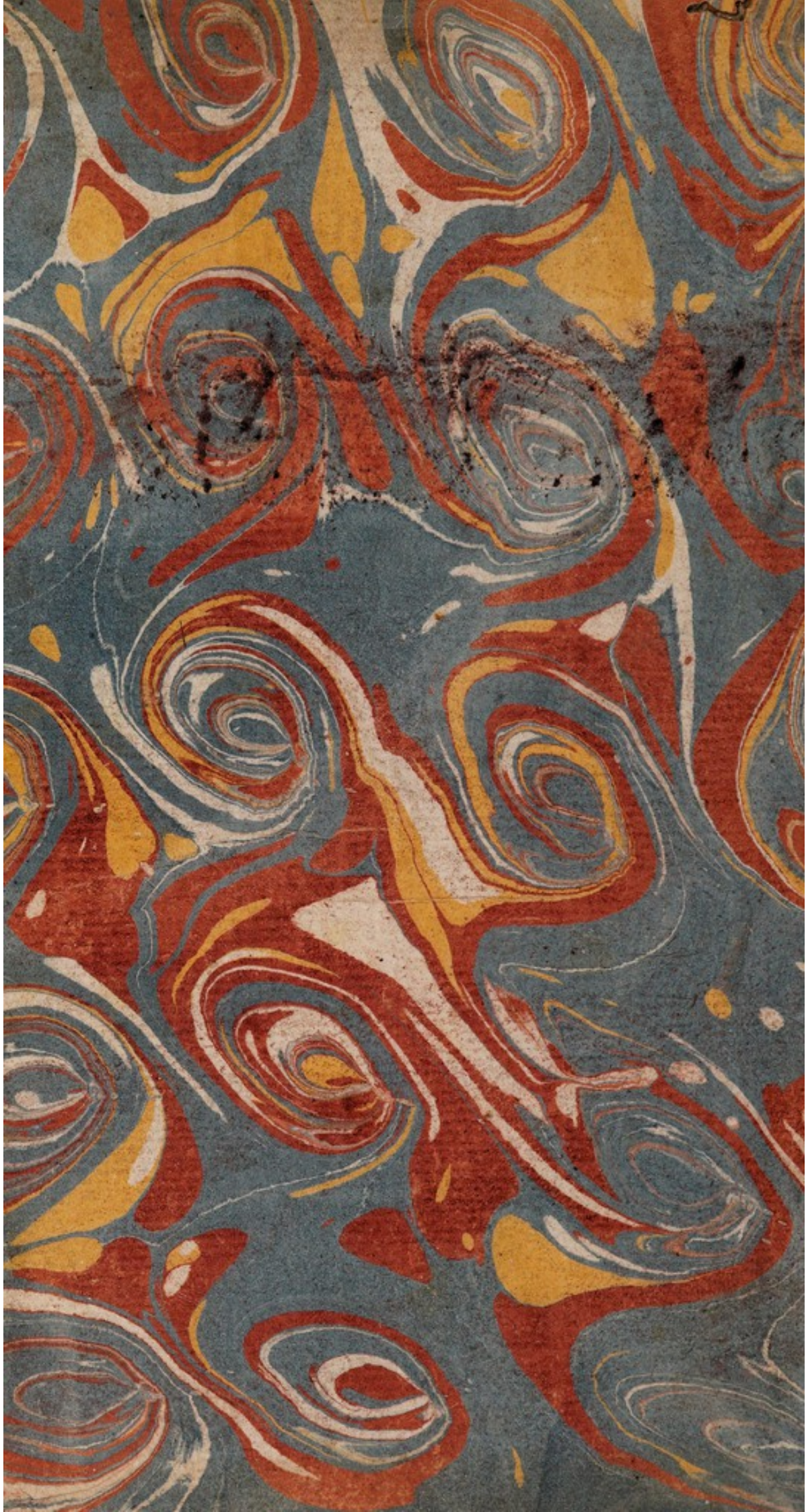
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







xvii.


600/B 18/e

37.13.15793

THE THEORIQUE

FOR

MALADIES EPIDEMIQUE



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30530349>

TRAITE THÉORIQUE

S U R

LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

TRAITE THEORIQUE

sur

LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

TRAITÉ THÉORIQUE

S U R

LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES,

DANS LEQUEL ON EXAMINE

S'il est possible de les prévoir, & quels seroient les
moyens de les prévenir & d'en arrêter les progrès?

*Ouvrage qui a été couronné en Novembre 1772, par la
Faculté de Médecine de Paris, & auquel on a depuis
ajouté quelques vues relatives à la Pratique.*

Par M. L E B R U N, Docteur en Médecine,
à Meaux en Brie.

Spes incerta futuri. VIRGIL. Æneid. lib. 8. v. 580.



A P A R I S,

Chez D I D O T le jeune, Libraire de la Faculté
de Médecine, Quai des Augustins.

M. D C C. L X X V I.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

THEATRE THEORIQUE

U. R.

LES MALADIES EPIDEMIOLOGIQUES

PAR M. L. E. BRUN



Il est possible de les...

On ne peut pas...

Par M. L. E. BRUN, Docteur en Médecine,
à Meaux en France.

Paris, chez M. L. E. Brun, 1872.



PARIS

Chez D. L. E. Brun, Libraire de la Faculté
de Médecine, Quai des Augustins.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI

A MESSIEURS
LES LIEUTENANT,
GENS DU CONSEIL ET ÉCHEVINS
DE LA VILLE DE REIMS.

MESSIEURS,

*QUOIQU'IL soit vrai que tous les
Hommes répandus sur la surface de
la terre ne soient qu'une même fa-
mille , & que celui qui se propose*

d'être utile à la Société, doive consacrer son travail à tous les êtres auxquels il peut être applicable ; il me semble cependant qu'il existe une vérité de sentiment plus énergique que cette première, & qui nous porte à destiner plus spécialement le fruit de nos veilles, aux personnes avec lesquelles nous sommes dans une relation plus particulière & une affinité plus étroite. L'amour de la Patrie, gravé dans le fonds de nos cœurs, les embrâse plus vivement que celui dont nous sommes animés pour tout autre pays : & cet amour, indépendam-

ment de l'impulsion secrète qui le détermine , me paroît encore fondé sur des motifs de devoir & de reconnaissance. En effet , c'est ordinairement dans notre Patrie , c'est par les soins de nos parens & de nos concitoyens que nous avons reçu les premiers principes de l'éducation , les premiers élémens des sciences , & la culture qui nous a préparé à devenir hommes. Pénétré, **MESSIEURS** , de ces sentimens , jaloux de remercier ma Patrie des secours que j'ai puisé dans sa célèbre Université , dans ses illustres Écoles , dans les leçons des excellens Maîtres

qu'elle fournit dans tous les genres ;
c'est à elle, c'est à vous, *MESSIEURS*,
qui en êtes les Chefs, l'ornement & le
soutien, que j'ai dû offrir l'Ouvrage
que je donne au Public. Puisse sa
Dédicace que vous m'avez fait l'hon-
neur d'accepter, vous être un monu-
ment de mon parfait hommage, & du
respect avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
LE BRUN, Médecin,
Conseiller ordinaire du
Roi.

P R É F A C E.

IL faut devenir Auteur pour connoître le besoin d'une Préface. On est rempli de tant de choses dont on croit devoir prévenir le Lecteur, & qui ne pourroient être inférées dans le corps de l'Ouvrage ! Doit-on les omettre ? Le Public doit-il les perdre ? Jamais un Auteur ne veut faire grace de ce qu'il a pensé, de ce qu'il croit être utile : toujours il suppose avoir besoin de répandre le plus de jour qu'il le peut sur ses productions ; delà naît, selon lui, l'obligation presque indispensable de préparer son Lecteur par des Avant-Propos. Je fais aujourd'hui comme tous ceux dont j'ai condamné la *manière*, & j'en demande grace

comme eux ; mais je l'ai cru aussi indispensable qu'ils se le sont persuadé. Ce Mémoire est prêt depuis deux ans. Ne dois-je pas rendre compte des motifs qui en ont différé depuis si longtems l'impression ? Il présente un travail compliqué, abstrait même par le fonds de la matière dont j'ai été obligé de m'occuper. Ne dois-je point chercher à me disculper de ce reproche qu'on ne manquera pas de me faire , & prouver que je n'étois pas maître de choisir un autre canevas ? Il offre plus de vues théoriques que d'observations ; il ne contient pas une seule formule dans un siècle où l'on a le goût des recettes , des spécifiques , & des traitemens *tout faits*. Ne dois-je point démontrer que par - là

P R É F A C E.

même il séduira effectivement moins ,
mais qu'il n'en aura qu'une utilité plus
réelle sans exposer à aucun abus ? En-
fin ne dois-je point justifier quelques
négligences de style, quelques incor-
rections, comme d'avoir, par exem-
ple, parlé le plus souvent au nom
collectif, & dans d'autres endroits, au
nom singulier *je* ? Me voilà donc aussi
forcé à faire une Préface, ou blâmé
sur bien des *chefs* importants, si j'y man-
que. Mais, au moment de la compo-
ser, j'entrevois que, malgré ma plus
grande attention à me justifier sur ce
qui pourroit être censuré, & à satis-
faire quelques Lecteurs sur ce qui
pourroit exciter leur curiosité, j'aurois
encore omis des détails que d'autres
desireroient ; je n'aurois que médio-

P R E F A C E.

crement contenté la plûpart d'entre-eux, & j'aurois ennuyé les plus sages. Je me borne donc à intercéder l'indulgence de tous, & à les assurer que si ce Mémoire est susceptible d'être beaucoup mieux développé; au moins ne pouvoit-il contenir des principes recherchés avec plus de soins, & proposés par quelqu'un plus jaloux que moi des progrès de l'Art & du bien de l'Humanité.

P R I X D E M É D E C I N E.

LA Faculté, chargée de la distribution d'un prix fondé par le sieur CUVILLIERS DE CHAMPOYAU, Médecin de Mesle en Poitou, avoit proposé, l'année dernière, la question suivante : *Savoir s'il est possible de prévoir les Maladies Epidémiques, & quels seroient les moyens de les prévenir & d'en arrêter les progrès ?*

La Compagnie a trouvé, dans plusieurs des Mémoires qui lui ont été adressés, des vues sages, des réflexions utiles, & des recherches précieuses, ce qui lui fait espérer que cet établissement deviendra de plus en plus avantageux au progrès de l'Art, & au bien de l'Humanité.

Le prix a été adjugé au Mémoire qui porte pour devise cette sentence : *Spes incerta futuri.*

L'Auteur de ce Mémoire est M^e LEBRUN, Docteur en Médecine à Meaux en Brie.

La Faculté n'ayant qu'un prix à distribuer, a cru devoir donner publiquement des éloges à l'Ouvrage qui porte la devise suivante.

Cùm quisque nostrum ita vivit, ut se ad voluptatum illecebras natum non existimet, tunc brutorum more, non negligit quid antè pedes sit, quid à tergo, quid denique sequens dies sit allatura; sed prudenter temporum antecessiones animadvertit, & futuris, quoad potest, præsentia anectit. BAILLOU, Avis au Lecteur, placé à la tête du *Livre des Epidémies*.

On a donc adjugé l'*Accessit* à ce Mémoire, dont l'Auteur a demandé par une lettre anonyme, que son nom ne fût point rendu public.

DATUM Parisiis, die vigesimâ primâ mensis Novembris 1772.

L. P. F. R. LE THIEULLIER, Decanus.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Traité Théorique sur les Maladies Epidémiques, &c.* par M. le Brun, Docteur en Médecine, &c. Cet Ouvrage a été couronné par la Faculté de Médecine; c'est avec raison qu'il a mérité les suffrages de cette Compagnie: je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 28 Septembre 1775.

Signé RAULIN.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur PIERRES, Imprimeur de notre Grand-Conseil & de notre Collège Royal de France, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public: *Traité Théorique sur les Maladies Epidémiques, par M. le Brun, &c. Plan de deux Contributions volontaires & considérables, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois années consécutives*, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression

desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente , les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages , seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL , le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin desdits Ouvrages , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris , le quinzième jour du mois de Novembre , l'an de grace mil sept cent soixante-quinze , & de notre Règne le deuxième. Par le Roi , en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , n° 426 , fol. 47 , conformément au Règlement de 1723. A Paris , ce 18 Novembre 1775.

Signé H U M B L O T , Adjoint.

*A PARIS , De l'Imprimerie de PH. D. PIERRES ,
Imprimeur du Grand-Conseil du Roi , & du Collège Royal
de France , rue Saint-Jacques.*



TRAITÉ THÉORIQUE

S U R

LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES,

Dans lequel on examine s'il est possible de les prévoir , & quels seroient les moyens de les prévenir ou d'en arrêter les progrès ?

§. 1. **O**N donne le nom de *Maladies Epidémiques* à toutes celles qui attaquent en même-tems & avec des caractères semblables un grand nombre de personnes à la fois.

2. De toutes les maladies auxquelles nous sommes exposés & qui régnerent *sporadiquement*, c'est-à-dire, par tout, en tout tems, sans contagion, & par des causes qui ne sont particulières qu'à ceux qu'elles attaquent, il

n'en est presque aucune qui ne puisse devenir épidémique ; mais toutes n'ont pas le même danger.

Division de ces Maladies.

3. Nous les distinguons ;

1°. En Maladies Epidémiques *simples* & peu dangereuses ;

2°. En Maladies Epidémiques *malignes* & le plus souvent mortelles ; on les désigne aussi sous le nom de *pestilentielle* ;

3°. Nous faisons enfin une troisième Classe de celles qu'on peut regarder comme la *peste* proprement dite.

P R E M I E R E C L A S S E.

4. Les maladies épidémiques simples sont celles dont les symptômes plus foibles que graves , ou ne sont point mortels , ou n'enlèvent qu'un petit nombre de personnes qui ont quelques vices d'ailleurs ; telles sont les Rhumes , les Coqueluches , les Diarrhées féreuses ou bilieuses , certaines éruptions scarlatines

ou miliaires ; les Rougeoles , les Vérolettes ,
les Fièvres intermittentes, &c.

S E C O N D E C L A S S E.

5. Les maladies épidémiques malignes & assez improprement dites *pestilentielles*, sont celles qui enlèvent un aussi grand nombre de malades qu'il en réchappe. Elles sont ou inflammatoires, ou putrides. On connoît les symptômes qui annoncent l'inflammation ; ceux qui caractérisent la putridité, sont surtout, la Cardialgie, les Syncopes, les Sueurs, la prostration totale des forces, les mouvemens convulsifs, les Parotides, les Éruptions Pourpreuses.

Il est bon d'observer que ces symptômes ne surviennent pas tous ensemble à tous les Malades ; mais la réunion ou la violence de quelques-uns d'entr'eux, suffit pour annoncer le danger des maladies, & pour faire quelquefois périr subitement ceux qui en sont attaqués.

Les maladies de cette seconde classe peu-

vent être les mêmes que celles de la première (4), mais compliquées avec quelques-uns des accidens dont nous venons de parler (5); de plus ce sont certaines fluxions de poitrine, les Angines, les Cholera-Morbus, les Fièvres continues & en général toutes les maladies inflammatoires.

TROISIÈME CLASSE.

6. La Peste, proprement dite, est une maladie quelconque de l'espèce de celles que nous venons de désigner sous les noms de simples & de malignes (4 & 5), mais avec des caractères qui en augmentent considérablement la violence.

On peut réduire à quatre les signes qui annoncent la Peste. 1°. Les Bubons aux aines ou aux aisselles (a); 2°. la promptitude avec

(a) Cependant ce symptôme ne se manifeste pas essentiellement dans toutes les Pestes, comme on le verra dans le détail historique que nous avons exposé vers la fin de ce Mémoire (182).

laquelle la mort survient ; 3°. le nombre des malades qui périssent , beaucoup plus considérable que celui des personnes qui échappent au danger ; 4°. enfin la propagation qui se porte au loin & en très-peu de tems. *Voyez Dissert. sur l'origine de la Peste.*

Différences des Maladies Epidémiques avec les Maladies ordinaires.

7. Quoique les maladies épidémiques & sur-tout les plus simples , lorsqu'on n'en juge qu'avec une médiocre attention , paroissent semblables à celles que l'on nomme *Sporadiques* (2) , par des signes communs & par la manière *apparente* dont elles se terminent ; cependant Boerhaave nous apprend qu'elles diffèrent quelquefois considérablement par un caractère caché , par des phénomènes qui ne se découvrent qu'à un observateur éclairé , & par les différens tems de leurs progrès, de l'état, de la coction , de la crise, ainsi que par l'événement & la méthode requise pour les guérir.

8. A ces réflexions, on peut ajouter que, quoique souvent on ne soit pas dans le cas de soupçonner un¹ régime épidémique, soit parce qu'il y a peu de malades dans un pays, soit parce que les maladies ne présentent pas les mêmes caractères; cependant il est très-ordinaire qu'un Médecin Praticien rencontre, au milieu des maladies très-variées & en apparences, très-différentes entr'elles, un rapport de symptômes absolument les mêmes, mais seulement diversement compliqués; en sorte que le traitement le mieux administré pour chacune de ces maladies considérées dans les indications qui leur sont particulières ne les dissipe pas, du moins entièrement, & qu'on n'obtient la guérison que quand on a détruit les symptômes *subintrans* :

9. D'où il paroît qu'on est en droit de conclure que dans les différens vices qui apportent les épidémies, il y en a souvent dont l'action n'est pas suffisante pour altérer sensiblement les humeurs, ni par conséquent

déterminer une maladie générale ; mais que ces vices agissent sur les personnes attaquées d'ailleurs par d'autres causes, & qu'ils se combinent avec le foyer de la maladie essentielle.

10. Quoique le plus grand nombre des Auteurs aient avancé que toutes les maladies épidémiques étoient contagieuses, c'est-à-dire, qu'elles passoient d'un sujet à un autre ; & quoiqu'effectivement cela soit prouvé dans les maladies malignes (5) & dans la Peste (6) ; il est permis de douter que les maladies épidémiques simples (4) contiennent réellement un levain par lequel elles se transmettent des malades aux personnes saines.

Des Levains Epidémiques.

11. On se sert des mots de *Levains*, de *Virus*, de *Miasmes*, de *Molécules morbifiques*, d'*Atômes contagieux* ou *pestilentiels* & l'on les employe indistinctement pour désigner la qualité nuisible, maligne & vénéneuse des

levains qui forment la plupart des maladies ; & ceux qui s'exhalent des corps des malades.

12. La nature de ces levains n'est pas toujours la même ; les uns sont grossiers , les autres volatils ; quelques-uns sont corrosifs , d'autres acides , d'autres alcalins , &c : mais il faut convenir que le plus souvent ils ont un caractère qu'on ne connoît pas.

13. Les uns naissent parmi nous , & paroissent , comme le dit l'Auteur du Traité des Maladies Vénériennes , *être du crû de notre Pays* ; les autres paroissent étrangers (a) , tels que ceux de la petite Vérole , de la Lèpre , de la Peste , &c.

14. Quelques-uns des virus paroissent être continuellement distribués dans certaines portions de l'atmosphère & dépendre , pour se développer , des circonstances qui doivent les porter dans certains pays. Ces levains ,

(a) Cependant ne peuvent-ils point aussi naître parmi nous & dans nos climats ? C'est ce que nous examinerons ailleurs. (183.)

continuellement circulans, expliquent ce que nous avançons plus bas , §. 23.

15. Tous les tempéramens ne sont point également exposés à l'effet des miasmes contagieux , parce qu'il faut le concours de plusieurs conditions pour qu'ils passent dans le sang & qu'ils altèrent la masse des humeurs. Plusieurs personnes sont assez heureuses pour échapper au danger dont elles sont environnées, soit à cause du tissu de leur peau, soit par la force & l'élasticité de leurs fibres, soit par l'abondance de quelques sécrétions auxquelles elles sont sujettes , & qui enlèvent avec elles la portion de virus qui pourroit être introduite dans les liqueurs ; delà vient que , quelque violent que soit un règne épidémique , la plûpart de ceux qui habitent les endroits où il exerce ses ravages n'en sont point attaqués.

De la Propagation des Levains.

16. La propagation des miasmes épidé-

miques se fait de trois manieres, par *contact*, par *foyer* & par *distance*.

1°. Le contact ou simple attouchement, pourvu qu'il soit immédiat & qu'il dure un tems convenable, est une voie de communication. C'est ainsi, disent quelques Auteurs, qu'une pomme gâtée en corrompt une autre qu'elle touche.

2°. La plûpart des levains âcres & volatils qui constituent les maladies, s'attachent facilement aux corps qui les environnent & s'y conservent long-tems : par-là ces corps deviennent des foyers propres à transmettre le virus. C'est ainsi qu'il peut passer d'un Pays dans un autre par les draps, les linges, les habits, les meubles, & différentes espèces de marchandises qui sont un objet de commerce entre différens Peuples.

3°. Enfin il est des maladies dans lesquelles les corpuscules vénéneux qui sortent des malades & des cadavres, sont emportés plus ou moins loin par la voie de l'air, avec la

qualité corrosive & volatile qui les rend nuisibles : & c'est la troisième manière dont la contagion peut s'étendre.

17. Les maladies contagieuses ne se propagent pas toutes par ces trois moyens : il n'y a que celles dont les miasmes sont très-subtils qui peuvent se communiquer en même-temps par ces trois espèces de voies ; mais celles dont le levain est très-grossier & qui ne passent d'un sujet à un autre que par l'atouchement immédiat, ne sont pas *transmissibles* par distance, ni quelquefois même par foyer.

18. Il y a plusieurs conditions qui favorisent ou retardent le transport des levains contagieux à une certaine distance & par rapport à certains pays ; ce sont sur-tout la qualité de l'air, la direction des vents, & l'élévation des montagnes.

19. Il y en a de même qui augmentent ou diminuent l'action de ces levains : telles sont les bases dans lesquelles ils s'engagent ;

les principes avec lesquels ils s'unissent, & la région de l'atmosphère dans laquelle ils sont répandus.

20. Parmi les maladies contagieuses, les unes n'attaquent que la surface du corps à cause de la grossièreté des molécules morbifiques ; les autres ont leur siège dans les parties intérieures à raison de la plus grande ténuité & de l'acrimonie plus active des levains.

21. Certains virus contagieux n'attaquent que les humeurs avec lesquelles ils ont le plus d'analogie (87) ; on observe qu'il en est de même des fujets, ce qui est vrai, non-seulement par rapport à différens genres parmi les animaux, mais aussi par rapport aux individus d'une même espèce. Ainsi dans la classe des Hommes, la contagion est quelquefois sur les enfans & respecte les vieillards ; elle épargne les femmes & ne s'attache qu'aux hommes.

22. La différente nature des levains épidémiques (12), les variations qui arrivent

dans leur transport (18) & les degrés d'action ou de développement qu'ils doivent aux circonstances dont nous avons parlé (19), peuvent suffire pour expliquer, d'une manière générale, non-seulement les différentes maladies épidémiques qui naissent dans un pays ; mais encore celles qui y sont apportées des pays étrangers (13).

23. Il est également facile, par ce que nous avons dit (14, 18 & 19), de concevoir comment ces maladies après avoir exercé leurs ravages pendant un certain tems & les avoir suspendus, enforte qu'on les croît dissipées, reparoissent peu de tems après, ou quelquefois à des distances assez éloignées & attaquent avec une nouvelle force.

Causes des Maladies Epidémiques.

24. L'extrême tension ou simplement le ressort augmenté de nos *solides* ; au contraire leur relâchement ou même leur atonie ; l'altération de nos *humeurs*, leur âcreté, leur

épaississement, & tous les vices quelconques qu'elles peuvent contracter ; telles sont les causes *immédiates* des maladies épidémiques (1).

25. Les vices des *corps physiques* qui nous environnent, que nous respirons, qui sont destinés à nous nourrir, & de ceux à l'action desquels nous sommes soumis, en sont les causes *prochaines*.

26. Enfin on doit en regarder comme les causes *éloignées* tout ce qui, en changeant la disposition de ces corps (25), les rend nuisibles.

27. Ces causes (24, 25 & 26) sont quelquefois simples, & quelquefois compliquées.

28. Souvent elles agissent séparément ; souvent aussi plusieurs se réunissent & exercent en même-tems leur action.

29. La plupart nous sont connues en elles-mêmes & dans leurs effets ; mais il en est un grand nombre dont nous ne pouvons déterminer ni la nature, ni la manière d'agir.

Réflexions sur les Causes.

30. En général, il n'y a rien de plus difficile que de développer nettement les causes de tout ce qui arrive, non-seulement dans l'économie animale, mais encore dans l'ordre physique, moral & politique: cependant sans cette connoissance sinon totale, au moins aussi étendue qu'elle peut l'être relativement aux bornes de l'esprit humain, il est presque toujours impossible d'avoir un guide éclairé qui dirige dans l'application des moyens auxquels il est souvent essentiel de recourir. En Médecine, on ne peut assez s'attacher à reconnoître les premiers agens & à découvrir les effets dont ils doivent être suivis. Mais comment pénétrer dans les secrets de la nature? Comment saisir les rapports qui existent entre les effets premiers & les effets secondaires, & ceux que ces derniers ont avec les nouveaux dont ils sont eux-mêmes devenus la cause? Quel est le juste terme où doivent

commencer nos premières recherches, quel est celui qui doit en fixer les limites? C'est ce que nous sommes très-éloignés de sçavoir positivement, & c'est aussi ce qui rend l'art de guérir si difficile & souvent même conjectural.

31. Cependant pour nous rapprocher, autant qu'il est possible, des principes les plus incontestables, & pour parvenir, par une marche infaillible à la connoissance des différentes causes dont l'action ou les suites nous intéressent, nous croyons que la méthode la plus simple est de remonter jusqu'à l'origine de presque tout ce qui existe, & de rechercher, jusques dans les élémens mêmes, la formation & les propriétés des différens corps (25) dont les influences sur notre être, le conservent ou le détruisent.

Ce plan nous oblige à puiser dans les notions de la Physique, de la Chymie, de la Géographie & même de l'Astronomie, & nous conduit dans des détails qui paroîtront peut-

peut-être fort abstraits à la plûpart des Lecteurs : mais si l'on veut se donner la peine de les approfondir , on verra combien ils répandent de jour sur l'objet de ce Mémoire & sur toute la Médecine en général ; d'ailleurs , ils suffiront pour répondre d'une manière satisfaisante à toutes les questions qu'on peut faire sur les maladies épidémiques ; & l'on conviendra que quelques avantages qu'on puisse tirer de l'observation & de l'expérience , une théorie lumineuse laisse beaucoup moins à desirer , & mene à une pratique plus heureuse & plus sûre.

Conformément à ce plan (31), nous allons commencer par l'examen des substances en général ; mais nous prierons d'observer que le point de vue sous lequel nous dirigeons notre ouvrage , étant susceptible d'une étendue très-considérable , & ne pouvant être bien rempli que par un auteur versé dans les connoissances les plus profondes , notre insuffisance , notre peu de loisir & les bornes dans

lesquelles nous devons nous renfermer, nous permettent moins d'approfondir chaque objet, qu'elles ne nous forcent à nous contenter de les indiquer.

Des Substances ou Corps physiques.

Pour bien entendre ce que nous avons à dire des *substances*, nous croyons essentiel de prévenir que nous ne prétendons attacher aucune idée distincte à ce mot, non plus qu'à celui de *corps* dont nous nous servons souvent pour désigner telle production que ce puisse être qui existe dans la nature; & comme les Algébristes considèrent toute grandeur quelconque dans un sens indéterminé, ainsi nous ferons abstraction de la simplicité, de la composition, du volume, de la forme, & des autres modifications des substances, à moins que nous n'annoncions expressément le contraire.

32. Toute substance est simple ou composée.

33. On donne le nom d'*Elémens* aux substances les plus simples, & qui sont indivisibles par rapport à nous.

34. Les substances composées sont celles qu'on peut diviser, ou au moins qu'on suppose divisibles en des parties d'une nature différente entre-elles.

On a coutume de distinguer, en Chymie, les substances composées en *principes secondaires* & en *mixtes*; nous verrons dans un instant ce qu'il faut entendre par ces termes.

Des Elémens, des Principes Secondaires & des Mixtes.

35. Les *éléments* sont le dernier terme de simplicité jusqu'auquel peut s'étendre l'extrême division des corps composés, en sorte qu'ils ne peuvent être réduits en de moindres *atomes* au moins par aucuns moyens connus.

36. On en compte quatre, qui sont, l'*Air*, l'*Eau*, la *Terre*, & le *Feu*. Les Chymistes en ajoutent un cinquième, qui est le *phlogistique*,

ou le feu renfermé dans l'intérieur des corps.

37. Les élémens ont une tendance particulière à s'unir entr'eux.

38. Leur première combinaison forme les *principes secondaires*, & la combinaison de ces principes entr'eux & avec les élémens forme les *mixtes* ou *composés*.

39. Quoique les élémens soient le principe de tout ce qui existe, ils ne concourent pas tous, en même-tems, pour la formation d'une substance; il y en a même quelques-unes dans la composition desquelles tel ou tel élément n'entre point. Ainsi l'eau est exclue de la composition des métaux; le feu n'entre point comme principe essentiel dans la formation des substances salinés, &c.

40. Mais quoiqu'un élément soit exclu de la composition d'un mixte, il arrive souvent qu'il est interposé entre les vuides que laissent les parties constituantes de ce mixte; & cet élément, qui ne doit être regardé que comme adjoint ou aggrégé, peut influencer considéra-

blement sur les modifications & les propriétés des substances qu'il pénètre. C'est ainsi qu'une certaine quantité de feu introduit dans un liquide, change souvent ses rapports intrinsèques, & le rend capable d'un grand nombre d'effets différens de ceux qu'il peut opérer, en vertu seulement de ses principes élémentaires : on en a une preuve dans l'eau bouillante.

41. Les élémens n'existent point, par rapport à nous, dans leur plus grande pureté. S'ils agissoient dans cet état, ils auroient un effet destructeur (a). Cette propriété est surtout incontestable relativement au principe du Feu. Mais la difficulté avec laquelle on dégage les élémens de leurs bases par les procédés chymiques, nous donne lieu de con-

(a) C'est à l'extrême petitesse & à la configuration de leurs molécules intégrantes qu'il faudroit rapporter l'action si nuisible dont les élémens seroient capables ; mais en s'unissant, ces molécules se grossissent & perdent d'autant plus de leur activité, qu'elles s'éloignent davantage de leur forme anguleuse.

clure qu'ils sont toujours combinés entr'eux, & même affoiblis par leur union réciproque.

42. Ce que nous disons des élémens doit aussi s'appliquer aux *principes secondaires*. Ainsi 1°. ils ont également une tendance à s'unir entr'eux ; mais cette tendance est moindre que celle qui existe entre les élémens ; aussi leur union réciproque est-elle moins facile & moins fréquente. 2°. Ils ne concourent pas tous en même-tems pour la formation d'une substance, & souvent ils ne sont qu'interposés entre les parties d'un mixte. 3°. Leur activité, quoique moindre que celle des élémens, est aussi très-nuisible, quand ils sont purs ; mais ils existent rarement dans cet état. Communément on les trouve émouffés les uns par les autres, & formant par leur combinaison, des mixtes de différens ordres dont l'activité plus ou moins grande est en proportion de leurs degrés de simplicité ou de composition.

43. Nous ne connoissons pas au juste tous

les principes secondaires, c'est-à-dire, que nous ne pouvons précisément assigner quels sont tous les premiers produits qui résultent de l'union des élémens entr'eux ; mais il paroît qu'on peut regarder comme telles, les substances salines les plus pures, & les substances huileuses & très-rectifiées.

De la composition & de la variété des Mixtes.

44. Nous avons déjà dit (38) que les *mixtes* étoient le résultat des élémens & des principes secondaires diversément combinés entre-eux.

La variété qu'ils présentent est presque infinie, quoique le nombre des principes soit assez petit (a). Cette étonnante variété est due aux diverses proportions, aux rapports & aux arrangemens presque innombrables dont

(a) Les mixtes se composent comme les nuances. Il n'y a que sept couleurs primitives ; mais leur mélange offre une diversité presque inépuisable dans le coloris.

font susceptibles les élémens & leurs premiers produits.

Division des Substances.

On peut considérer les substances, relativement à leurs parties constituantes, relativement à leurs qualités sensibles, & relativement à plusieurs circonstances qui influent sur leur manière d'être & leurs propriétés.

1°. Des Substances ou Corps considérés dans leurs parties constituantes.

45. Nous entendons par les *parties constituantes* d'un corps, d'une substance ou d'un mixte, non-seulement chacun des principes qui est tellement essentiel à sa composition que, s'il manquoit, ce corps, cette substance ou ce mixte ne seroit plus ce qu'il est effectivement; mais nous entendons encore l'aggrégation de différens principes, & même celle de plusieurs différens résultats de principes dont sont formées les substances à mesure

qu'elles sont plus composées. L'acide, par exemple, le mucilage & la terre considérés séparément, sont non-seulement des principes essentiels à la plupart des fruits & doivent, en conséquence de notre définition, en être regardés comme les parties constituantes ; mais de plus, la manière dont cet acide, ce mucilage & cette terre sont combinés, émoussés & modifiés entre-eux, donne des résultats particuliers qui sont, à proprement parler, les élémens ou la base de ces fruits, & qui doivent aussi en être regardés comme les parties constituantes.

46. L'avantage que l'on a de pouvoir réduire, par l'analyse, tous les mixtes en des principes qui deviennent d'autant plus simples, que l'on les soumet de plus en plus aux opérations chimiques capables de les isoler, peut nous procurer celui de connoître, d'une manière générale, quelles sont les parties constituantes des mixtes.

Nous allons parcourir très-sommairement

l'analyse des productions que fournissent les trois règnes ; elle nous prouvera que malgré l'immense variété qu'on observe dans les produits de la nature, le nombre de leurs principes constituans est très-petit comme nous l'avons avancé (§. 44).

ANALYSE DES TROIS RÈGNES,

Ou examen des principes constituans dont sont formées les Substances minérales, végétales, & animales.

ANALYSE DES MINÉRAUX.

47. **L** Orsqu'on travaille à décomposer (a) les substances du règne minéral, les parties essentiellement constituantes qu'on en retire, & qui appartiennent à tout le règne

(a) Il ne faut pas confondre la *décomposition* avec la *disgrégation*. Cette dernière consiste seulement à séparer divers composés qui sont superficiellement unis & confondus par une simple *juxta-position*, comme on l'observe dans les mines & les carrières.

considéré collectivement, & non pas à chacune de ses substances en particulier, sont :

Les acides purs,

Le phlogistique,

Le soufre,

Le vitriol,

Le sel marin ;

Les chaux métalliques ;

Les terres ou vitrifiables, ou réfractaires,

Différentes espèces de sels,

Enfin une espèce d'huile ou de bitume rendue solide par l'union qu'elle a contractée avec les acides.

ANALYSE DES VÉGÉTAUX.

48. Les uns contiennent une grande quantité d'huiles grasses ;

res où l'on voit des terres, des sables, des parties minérales &c. mêlées indistinctement ; au lieu que la *décomposition* consiste à dégager les uns des autres & à isoler, autant qu'on le peut, les *principes* qui étoient réunis dans une seule & même substance, par exemple, dans le cuivre, dans l'alun, &c.

D'autres, des huiles essentielles ;

Quelques-uns abondent en mucilages ;

Tous , mais sur-tout les plantes fucculentes, contiennent un sel essentiel dans lequel l'acide domine toujours , & cet acide est tantôt l'acide vitriolique, tantôt l'acide nitreux, & tantôt l'acide marin.

La plûpart & spécialement ceux qui croissent dans les lieux maritimes, contiennent un alkali fixe. Enfin le résidu de l'analyse est toujours une espèce de terre.

ANALYSE DES ANIMAUX.

49. Les substances animales abondent en sucs gélatineux

Elles contiennent une huile figée qui est la graisse ;

Il y en a peu qui fournissent de l'acide bien développé ; mais quand elles se décomposent, il s'en dégage beaucoup d'alkalis volatils. Enfin les sels neutres, la terre & le flegme font aussi parties des substances animales.

50. Tels font (47, 48, 49) les principes intégrans & constituans (a) qui, étant diversement combinés dans les corps, leur communiquent des propriétés différentes, mais toujours déterminées par celles du principe qui domine le plus. Maintenant il nous reste à considérer les substances dans leurs qualités sensibles.

2°. *Des Substances ou Corps considérés dans leurs qualités sensibles.*

51. Nous entendons par les *qualités sensibles* des corps, celles qui dépendent moins des parties primitives qui constituent leur essence, qu'elles ne dépendent de l'aggréga-

(a) Il faut observer que dans l'énumération que nous venons de faire de ces principes, nous nous sommes moins proposé de suivre l'analyse des trois règnes dans toute l'étendue qu'elle pourroit présenter, que de nous arrêter uniquement aux parties constituantes bien connues, dont les effets & l'action peuvent être regardés comme les causes les plus ordinaires de nos maladies.

tion de ces parties entr'elles , de la forme & du volume qui résulte de leur union , & surtout de la maniere dont les élémens se distribuent dans les espaces intermédiaires de leur tissu.

C'est à ces diverses modifications (51) qu'il faut rapporter la dureté , la fluidité , l'humidité , la sécheresse , les degrés de chaud & de froid ; enfin une infinité d'autres attributs qu'on observe dans les substances , & que nous regardons comme leurs qualités sensibles.

52. Les variétés qu'apportent dans les productions des trois règnes , les différens rapports dans lesquels ces qualités peuvent exister , égalent presque celles que nous avons reconnu résulter de l'immensité des combinaisons dont sont susceptibles les principes qui concourent à la formation des mixtes (44).

3°. *Des Substances ou Corps considérés relativement à plusieurs circonstances qui influent sur leur maniere d'être , & leurs propriétés.*

53. Pour bien connoître les substances ; il ne suffiroit pas de les examiner seulement dans leurs principes constituans & leurs qualités sensibles ; on doit encore observer que dans le plus grand nombre des corps physiques qui nous environnent , dans ceux même qui sont du même ordre & de la même classe , il y a souvent des différences infinies qui dépendent de la nature du sol , de l'état des saisons , & de l'exposition du climat ; de plus , beaucoup de substances passent par différens états successifs , depuis le moment de leur formation , jusqu'à celui où elles se décomposent. Et en effet , est-il quelqu'un qui ignore les changemens qu'apporte , par exemple , la fermentation dans le vin , dans les fruits & dans les mucilages ? Enfin la même substance opere des effets souvent très-variés , &

plus ou moins sensibles suivant la disposition, la qualité des humeurs & le tempérament du sujet sur lequel elle agit.

Telles sont les notions préliminaires que nous avons cru indispensable d'établir avant d'entreprendre la solution du problème proposé. Il est facile de sentir l'étroite connexion qu'il y a entre les principes que nous avons posés jusqu'à présent, & la question qui doit nous occuper. En effet, il ne s'agit pas ici de traiter d'une seule maladie, mais on demande des recherches sur toutes celles qui peuvent régner indistinctement. On ne peut bien remplir ce dernier objet qui présente un point de vue général, qu'en faisant un tableau général des causes auxquelles toutes nos maladies peuvent se rapporter. Or ces causes étant aussi multipliées que le sont toutes les substances qui existent, & les modifications possibles de ces substances; il suit que si nous n'avions aucun moyen de rapprocher, sous un petit nombre de caractères communs, les productions

productions immenses de la nature, nous serions obligés d'accumuler les détails autant que ces productions offriroient de variétés, & que ces variétés elles-mêmes paroîtroient devenir des causes distinctes de nos maladies. La voie de l'analyse paroît la plus propre à éclairer l'esprit. Par cette marche, nous simplifions, autant qu'il est possible, une matiere très-abstraite, & déjà l'on a pu sentir combien notre plan peut y répandre de jour, en voyant les degrés & les nuances de nos maladies se simplifier ou se composer suivant les qualités & les principes des corps qui agissent sur nous; déjà l'on a dû apprendre combien l'action des élémens seroit à redouter si rien n'altéroit leur pureté; déjà l'on a dû conclure que les maladies qui ont pour cause le développement des principes secondaires, seroient moins graves que celles qui dépendroient des élémens; mais qu'elles le seroient beaucoup plus que celles dont la cause résideroit dans

les mixtes; enfin déjà l'on a pu juger que les ravages qu'exercent les substances, sont en raison inverse de leur simplicité & de leur composition, enforte que plus elles sont simples, plus les maladies sont compliquées & dangereuses; & plus au contraire elles sont composées, plus les maladies sont simples & bénignes.

Nous terminerons ces notions préliminaires par quelques propositions évidentes qui suivent de ce qui a été dit précédemment, & par quelques réflexions sur la juste étendue de nos connoissances, relativement aux substances & aux causes prochaines qui altèrent notre constitution.

Corollaires & Réflexions.

54. Nous ne sommes jamais exposés à l'action des élémens purs, & nous le sommes rarement à celle des principes secondaires (41, 42).

55. Les causes de nos maladies résident le plus ordinairement dans les mixtes.

56. Nous ne connoissons que d'une manière générale, le plus grand nombre des substances. L'analyse nous fournit un moyen de savoir quels sont leurs principes constitutans (45); mais il est impossible de calculer, dans la rigueur mathématique, toutes les combinaisons dont les principes primitifs sont capables, & les justes proportions dans lesquelles ils s'unissent pour former les mixtes.

57. On ne sçait pas, avec plus de précision, quelle est la force qui met en mouvement tous les ressorts & tous les agens de la nature; & quand cette force seroit connue, nous n'avons souvent aucuns moyens pour la déterminer, l'affoiblir, ou la modifier, comme il seroit quelquefois nécessaire qu'elle le fût.

58. Les qualités sensibles des corps (51) sont, en général, ce que nous connoissons

le mieux, ainsi que leurs effets; mais nous ne pouvons souvent prévoir les variations quelquefois subites & ordinairement très-fréquentes de la plupart de ces qualités.

59. Enfin les circonstances (53) qui influent sur la maniere d'être & les propriétés des substances, sont souvent accidentelles ou peu sensibles, & par conséquent très-peu connues.

60. Delà (depuis 56 jusqu'à 59) il suit, 1°. qu'il nous reste beaucoup de découvertes à faire avant que nous ayions acquis une connoissance assez parfaite des causes qui peuvent déranger l'économie animale, pour prévoir quelles seront, en particulier, celles qui deviendront nuisibles, le moment où elles agiront, l'espèce de maladies dont elles seront suivies, &c. 2°. Que dans l'immensité de ces causes, nous ne pouvons en découvrir qu'un petit nombre qui soient évidentes, sensibles, constantes dans leurs propriétés, invariables enfin dans leur maniere

d'agir & dans leurs effets, indépendamment des dispositions du sujet sur lequel elles agissent.

EXAMEN GÉNÉRAL
DU PROBLÈME PROPOSÉ.

ON demande *s'il est possible de prévoir les maladies épidémiques, & quels seroient les moyens de les prévenir, ou d'en arrêter les progrès ?*

En appliquant à cette question les conséquences des prémices que nous avons déjà posées, il suit,

(Quant au premier membre du Problème qui consiste à savoir *Si l'on peut prévoir les Maladies Epidémiques*) ?

61. Que comme il y a beaucoup de causes dont nous ne pouvons estimer l'activité, pressentir les effets, prévoir l'action, il y en

a beaucoup qui peuvent exciter un règne épidémique, sans que nous ayions aucuns moyens de le prévoir, ni positivement, ni conditionnellement :

62. Mais comme, en analysant les substances, en nous rapprochant des principes qui entrent dans leur composition; en jugeant de leurs propriétés par celles de ces principes; en nous arrêtant aux effets qu'elles peuvent déterminer par leurs qualités sensibles, en estimant enfin les circonstances qui influent sur leurs effets & leur action, nous pouvons connoître *quelques-unes* des causes qui peuvent nous nuire; il suit, qu'il est possible de *prévoir positivement* quelques-unes des maladies dont elles seront suivies, si rien ne change la nature de ces causes; & *d'une manière conditionnelle* seulement, celles dont les causes ne doivent exister & agir qu'hypothétiquement.

(Quant à la seconde partie du Problème qui est de savoir, *Quels seroient les moyens de prévenir les Maladies Epidémiques*) ?

Il suit,

63. Qu'on peut *prévenir* celles dont on connoît les causes, quand ces causes sont simples ou peu compliquées; quand elles ne sont pas très-étendues, quand elles se manifestent d'une maniere non douteuse dans les principes constituans, ou dans les qualités sensibles des corps, & lorsqu'en connoissant les effets qu'on en peut craindre, il est possible de les détourner en employant les moyens que la nature de ces causes indique.

Mais on ne peut prévenir les maladies qui dépendent de causes inconnues, dont l'action ne peut être prévue, ni détournée.

(Quant à la troisième partie du Problème par laquelle on demande, *Quels sont les moyens d'arrêter les maladies épidémiques*) ?

64. On peut appliquer la même solution

que celle que nous venons de donner relativement au second membre de la question (63); mais de plus,

Comme les maladies épidémiques, lorsqu'enfin elles existent, supposent, outre la connoissance des causes prochaines & éloignées qui les font naître, celle des causes immédiates, c'est-à-dire, la connoissance des vices & des différentes altérations qui existent dans nos solides & nos liquides; on conçoit que les moyens d'arrêter les progrès des maladies, doivent être non-seulement ceux qui éloignent les causes physiques nuisibles, ou en corrigent le vice; mais encore ceux qui remédient aux accidens que ces causes nuisibles appliquées au corps humain ont fait naître dans une machine qui, étant infiniment & diversement composée, peut, suivant la qualité des humeurs exposées à des levains impurs, & la dignité des parties attaquées, présenter différentes espèces de lésion, quoique la cause qui excite le trouble

dans un tems & dans un même ou dans plusieurs fujets , ne change pas dans un autre tems & par rapport à la même ou à d'autres personnes, & quoiqu'elle n'augmente ni dans fes degrés d'extension , ni dans fes degrés d'activité.

Au refte, nous observerons, en général, qu'on parviendra plus ou moins facilement à détruire les accidens, à borner leur durée & leur propagation, fuivant la fimplicité ou la complication , le *grave* (a) ou le peu d'importance des caufes prochaines & éloignées. Enfin on ne pourra que tenter des moyens douteux , lorsque ces caufes & les maladies qu'elles excitent, ne feront point connues , ou ne le feront qu'en partie.

Tel eft le juſte point de vue fous lequel

(a) Ce mot neutre latin nous paroît le plus propre à fuppléer au défaut de notre Langue , dans laquelle nous n'avons aucun fubſtantif qui exprime le fens qu'il renferme & qu'on conçoit aifément.

on doit saisir chaque membre de la question aussi intéressante qu'utile, qu'une illustre compagnie de Sçavans & d'amis de l'humanité propose de résoudre. Mais comme nous ne l'avons examinée jusqu'ici que d'une manière générale, nous allons, en reprenant chacun de ses membres, développer les objets que nous n'avons encore pu suffisamment détailler.

P R E M I E R E P A R T I E
D U P R O B L Ê M E.

Est-il possible de prévoir les Maladies Epidémiques ?

65. **I**L y a beaucoup de causes physiques dont nous ne pouvons prévoir l'action ; telles sont , par exemple , les tremblemens de terre , les violentes tempêtes , les vents , le changement subit de l'état de l'atmosphère , les exhalaisons dont l'air se charge , & qu'il peut apporter des pays

étrangers ; certains levains inconnus & circulans dans l'air , &c. & , quand il feroit possible de prévoir le développement de ces causes , on ne pourroit estimer , avec une précision assez juste , leur activité & les effets dont elles pourroient devenir capables.

66. Or chacune de ces causes (65) peut donner lieu à un grand nombre de maladies ; mais comme les effets d'une cause imprévue le sont aussi , ces maladies ne peuvent donc être prévues , puisque les causes dont elles doivent dépendre ne le sont point.

67. Nous ajoutons même que comme la maniere d'agir de la plûpart de ces causes sur nos humeurs & sur nos fibres nous est absolument inconnue , elles peuvent , ou faire naître des maladies dont nous ne connoissons nullement la nature , telles que les petites Véroles , les Rougeoles , la Snette , la maladie de Siam , certaines Fièvres malignes , & la Peste proprement dite ; ou du moins elles peuvent occasionner des mala-

dies que nous ne connoissons que quand elles existent , & que nous connoissons plutôt par leurs symptômes , que par le caractère primitif de leurs causes ; telles sont les Diarrhées , les Rhumes & beaucoup d'autres maladies simples , lorsqu'elles deviennent épidémiques.

Voilà le jugement (66) qu'on doit porter par rapport à des causes très-graves , très-étendues & très-complicquées , ou qu'on ne connoît nullement , quoiqu'elles soient souvent fort simples.

Mais , en supposant qu'on connoisse les principes constituans des substances , leurs qualités sensibles , les effets de ces principes & de ces qualités , les circonstances enfin qui influent sur le degré de leur activité & sur le moment de leur action ; en supposant de plus qu'il n'y ait qu'une seule de ces substances , qu'un seul de ces principes , ou qu'une seule de ces qualités qui doive devenir la cause d'un règne épidémique ,

il est certain qu'on pourroit prévoir ce règne *positivement*, si rien ne doit empêcher les effets de cette cause ; & *conditionnellement*, si quelques circonstances doivent l'affoiblir, la changer ou la détourner. Un ou deux exemples rendront cette théorie sensible.

69. Un hiver pluvieux & humide diminue le ressort des solides, & donne lieu aux maladies qui procedent de la stagnation & de la dissolution des humeurs, comme les Fièvres putrides, les Maladies Éruptives, les Exanthêmes, les affections Scorbutiques, &c. Mais l'hiver prochain fera-t-il humide & pluvieux ? Peut-on juger combien de tems continuera son humidité ? En peut-on estimer les degrés ? En admettant même que ces choses soient déterminées positivement, ne faudra-t-il pas savoir quelle sera la disposition des tempéramens, & la constitution des sujets qui seront exposés à cette cause ? Cette constitution ne dépendra-t-elle point en partie de l'état de la saison qui aura précédée,

de la quantité & de la qualité des boissons, des fruits & des alimens dont on aura fait usage? Les suites de cette humidité feront-elles les mêmes pour ceux qui habitent un endroit fort élevé, avantageusement exposé au levant ou au nord, & pour ceux dont les habitations sont très-basses & situées au couchant? Voilà encore des recherches & des calculs à faire, ou du moins des objets sur lesquels il faudroit hypothétiquement avoir une évaluation précise, avant de pouvoir juger des especes de maladies qui pourroient régner épidémiquement dans l'hiver prochain. On sent quelles conséquences on peut tirer de cet exemple: en voici un second.

70. Il est certain qu'un fusil chargé à balle peut tuer quelqu'un qui en recevroit le coup; mais avant que la charge parte, il faut que la détente soit lâchée, que la pierre fasse feu; que le feu allume la poudre du bassinet, que celle-ci se communique à celle qui est dans le fusil; que rien ne détourne la balle, que la personne qu'elle devoit frapper ne soit point

garantie par un casque, une cuirasse, &c. En supposant qu'on ignore si toutes les circonstances, dont nous parlons, existent ou n'existent pas, nous sommes persuadés que personne ne pourra positivement prévoir si le coup partira, dans quel moment, quelle partie sera blessée, ou même si aucune le sera effectivement, quelle espèce de plaie ou de fracture occasionnera la balle. Ce qu'on peut dire, c'est que si la poudre est bonne, si l'amorce n'est pas éventée, si l'on lâche le chien, si le coup part, si la personne n'est pas garantie par la distance ou tout autrement, elle recevra la balle; mais ce n'est prévoir que conditionnellement & en conséquence de beaucoup de suppositions :

71. Et c'est ce qu'il en est des maladies épidémiques, car, 1°. il est rare qu'on connoisse parfaitement les principes élémentaires des substances (considérées même individuellement) ainsi que la juste quotité, les

rapports & les vraies modifications de ces principes. 2°. On n'a pas en général une estimation plus exacte par rapport à leurs qualités sensibles, & 3°. une seule substance, un seul principe, une seule qualité sensible a rarement une action totale & parfaitement exercée, sans qu'aucune autre force la balance. Il est donc rare qu'on puisse *positivement* prévoir les effets de certaines causes, puisqu'à beaucoup d'égards, leur existence, leur manière d'agir, & leur activité deviennent contingentes, enforte qu'il est autant possible qu'elles produisent un effet qu'un autre; on ne peut donc, comme nous le disions (70), prévoir les épidémies que conditionnellement: encore cet avantage ne peut-il être étendu qu'autant que le sont nos connoissances: & comme il nous reste dans la Physique & l'Histoire Naturelle, beaucoup d'objets qui nous sont inconnus, cette manière de prévoir ne peut être que très-bornée.

72. Cependant comme le petit nombre
d'objets

d'objets que nous connoissons peut être regardé comme la source primitive d'où dérivent la plûpart de nos maladies , il est intéressant de les examiner, de les approfondir; & c'est ce que nous nous proposons de faire en suivant la division analytique que nous avons établie précédemment, & en considérant les substances par rapport à leurs élémens, à leurs principes constituans, à leurs qualités sensibles, & à quelques circonstances qui influent sur leur maniere d'être & leurs propriétés.

L'ordre des matières que nous devons traiter, paroîtroit devoir nous conduire à examiner d'abord quelles sont les vertus & les effets des élémens, comme les substances les plus simples & les plus actives; mais comme ils n'existent point, par rapport à nous, dans leur état de pureté, & comme nous ne sommes pas exposés à toute l'action dont ils feroient capables; nous nous dispenserons d'entrer dans les détails qui

pourroient être relatifs à leur absolue simplicité : & en ne les considérant que comme déjà combinés entre-eux & émouffés par leur union , nous aurons occasion d'en parler , en développant les principes, les qualités sensibles & les circonstances par lesquelles les substances qui nous environnent peuvent nous nuire.

I.

73. EXAMEN ANALYTIQUE
des Substances considérées dans leurs principes constituans , relativement aux effets & aux propriétés qu'elles doivent à ces principes.

R È G N E M I N É R A L.

Nous avons déjà vu (47) quels étoient les produits de l'analyse du règne minéral ; en voici les principales vertus.

74. Les ACIDES, dans leur état de pureté font très-irritans, très-corrosifs & de vrais poisons. Ils coagulent le sang & les humeurs. En pénétrant dans les vaisseaux, ils peuvent causer la mort subitement; mais plus ils s'éloignent de leur pureté, moins ils sont à craindre, quoiqu'ils puissent encore nuire en irritant les nerfs, en desséchant & en coagulant.

Les substances minérales qui contiennent le plus d'acide font, le Vitriol, le Nitre & le Sel Marin. Quoiqu'il soit reconnu que chaque acide tiré de ces trois minéraux (& qu'on a coutume de désigner par le nom du minéral qui le fournit) opère des phénomènes différens de ceux que présente un acide d'une autre espèce, dans la manière dont il attaque des substances qu'on expose à son action, par exemple, les métaux, les terres, les huiles, &c; & quoique de ces phénomènes on croiroit être en droit de conclure que les acides vitriolique, nitreux & marin, diffèrent essentiellement entre-eux; cependant beau-

coup d'auteurs croient qu'il n'y a qu'un seul & même acide répandu universellement qui, toujours le même dans son essence, ne présente des différences dans ses effets, que par la manière dont il se modifie dans les bases où il s'engage. Cette assertion paroît fort plausible: mais le principe acide n'est-il contenu que dans les substances que le globe renferme dans son sein, ou dont la surface est couverte? Ou bien, ce même principe n'est-il pas encore naturellement formé & habituellement répandu dans une certaine région de l'atmosphère, enforte qu'il puisse en suivre les variations & devenir par-là plus ou moins sensible, comme le devient l'action de l'air, de la chaleur, &c? C'est ce qui n'a point été précisément déterminé jusqu'à nos jours, & cependant ce qui répandroit une grande lumière sur la cause de la plûpart des Épidémies. Au reste, sans nous engager dans des dissertations qui paroîtroient déplacées dans un Ouvrage de la

nature de celui que nous présentons, on peut assurer (& c'est sur-tout ce qu'il importe de connoître) 1°. Que le principe acide contenu dans les substances minérales, en est souvent extrait en partie sous la forme de vapeurs ou d'exhalaisons par les rayons solaires, sur-tout, lorsqu'après un tems pluvieux, les mines sont tombées en efflorescence. 2°. Que ce principe a une tendance si particulière à s'unir à presque tous les corps, qu'il est ordinairement émouffé & affoibli par cette union, enforte que nous ne sommes jamais exposés à toute l'action dont il seroit capable, s'il étoit parfaitement pur; mais que son activité est en raison de ses degrés d'aggrégation avec d'autres principes.

Les Sélénites, les Gypses, l'Alun, sont des combinaisons de l'acide vitriolique avec différentes espèces de terres. Ces productions participent aux propriétés particulières aux acides, & sont stiptiques, obstruantes,

irritantes , &c. On voit combien elles peuvent nuire , quand elles communiquent leurs qualités aux eaux dont on se sert pour boisson ordinaire , & à combien d'infirmités chroniques doivent être exposés ceux qui font usage de pareilles eaux ?

75. Le Phlogistique ou le principe de l'inflammabilité des corps & , suivant quelques Chymistes , de leur odeur & de leur couleur , est de la même nature que le Feu élémentaire. Mais il en diffère en ce que le feu élémentaire est pur & libre , & que le phlogistique est , au contraire , fixé dans les corps & combiné avec quelqu'autre substance qui lui sert de base pour former une espece de principe secondaire. Tous les mixtes paroissent contenir du phlogistique , mais avec des proportions bien différentes. Ceux dans la composition desquels il entre en plus grande quantité sont , dans le règne minéral , le Soufre , le Charbon & les Mines. Dans le règne végétal & animal , ce sont

les Huiles & les Graisses. C'est ce principe qui se développe dans certains souterrains, & sur-tout dans les mines, lorsque l'air n'y est pas suffisamment renouvelé. C'est son odeur qui se fait sentir quand on brûle du soufre ou du charbon. Lorsqu'il se dégage des mixtes, il occasionne divers accidens suivant ses degrés de pureté, & suivant la distance à laquelle ses vapeurs se répandent. Ses effets sont de causer des Syncopes, des Vertiges, des Étouffemens, des Vomissemens, & quelquefois une mort subite. Il paroît que c'est un des principes les plus actifs dont se forme le tonnerre, & celui qui se développe dans les volcans. Il peut être l'occasion de quelques maladies épidémiques par les exhalaisons qu'il répand dans l'air après un orage considérable, &c. Mais nous ne devons point en craindre l'action tant qu'il est renfermé dans les mixtes.

76. Le Soufre résulte de l'union de l'acide vitriolique & du phlogistique. Il est indisso-

luë dans l'eau, mais *attaquable* (a) par toutes les substances huileuses & savonneuses. Ses effets ne sont redoutables que quand il brûle. Ce sont les mêmes que ceux qui appartiennent aux acides purs (74) & au phlogistique (75); il paroît que nous n'y sommes exposés généralement qu'après un violent orage: mais dans ce cas même nous n'avons pas à redouter toute son action, parce que les atômes nuisibles par lesquels il peut exciter une maladie épidémique, se distribuent dans l'atmosphère & se combinent bientôt avec des substances qui les enveloppent & détruisent une partie de leur activité.

Les Précipités, les Chaux mal déphlogistiquées, les Fleurs & les Exhalaisons de la plupart des métaux & demi-métaux, mais surtout du Plomb, du Cuivre, de l'Étain, du Mercure, du Régule d'Antimoine, de celui de l'Arsenic, du Zinc & du Bismuth, doivent

(a) Ce mot qui n'est pas reçu dans le style épuré, doit être admis en langage chymique.

être placés dans la classe des poisons les plus actifs. Ils causent des vomissemens violens, de vives coliques d'entrailles, des inflammations, des convulsions, des tremblemens dans les nerfs. Les personnes qui sont occupées aux travaux des mines, sont exposées aux ravages dont nous venons de parler. Les exhalaisons qui s'élèvent dans les endroits où l'on travaille à la purification des métaux, peuvent être une source de certaines maladies épidémiques, au moins dans le voisinage des mines : mais une cause plus générale de ces maladies, est l'abus que la plûpart des Marchands de vin font de la Litharge & de la Céruse pour adoucir l'âcreté de leur vin.

78. On donne en général le nom de SELS à l'union intime d'une partie d'eau avec une partie de terre, quoiqu'on ne puisse pas assurer que ces deux élémens soient les seuls qui entrent dans leur composition. Les substances qui en résultent, participent aux propriétés de ces deux prin-

cipes ; enforte que les corps salins dans lesquels la terre est plus abondante que l'eau sont fixes ; & qu'au contraire, ils sont volatils quand le principe aqueux domine. Il y a des Sels Minéraux, Végétaux & Animaux. Tous ont des vertus différentes suivant la nature des principes dont ils sont formés, & des bases qui reçoivent ces principes. Les substances salines les plus simples, & qu'on peut regarder comme primitives, sont les acides dont il a déjà été question (74) & les alkalis ; mais les combinaisons des uns & des autres, ou entre-eux, ou avec les chaux métalliques, les différentes espèces de terres, les huiles, les mucilages &c. produisent des composés salins qui ne sont pas moins multipliés & différens, que le sont ces bases soit dans leur essence, soit dans les rapports de leurs quantités. Nous ne pouvons ici nous engager dans des détails plus étendus : nous nous contenterons d'observer, 1°. qu'en général on donne proprement le nom de SEL

NEUTRE à l'union intime & réciproque d'un acide avec un alkali, enforte qu'elle soit telle que l'un ne domine pas sur l'autre. 2°. Que plus le principe acide ou alkali est affoibli lorsqu'il contracte une union avec une substance différente, soit par une qualité particulière inhérente à cette substance, soit par la foible proportion dans laquelle il y entre, moins aussi ses effets deviennent sensibles & redoutables; que souvent même c'est à sa présence qu'on doit rapporter la faveur agréable qui flatte le palais dans les corps sapides. 3°. Nous observerons enfin que les sels à base métallique sont plus violens que ceux à base terreuse. Telles sont les réflexions générales que les bornes que nous nous sommes prescrites, nous permettent de faire sur les substances salines. Nous allons à présent examiner en particulier quelles sont les vertus & les propriétés des sels, en confondant dans le même article ceux que fournissent les trois règnes, quoique la

division que nous avons établie, sembleroit exiger que nous renvoyions au règne végétal & animal, ce qui concerne les productions salines de l'un & de l'autre.

79. Les SELS MÉTALLIQUES sont presque tous corrosifs & destructeurs quand ils sont purs ; de plus, ils sont de très-puissans émétiques, des purgatifs très-mocliques, &c. quelques-uns excitent la salivation.

80. Les SELS ALKALIS FIXES des plantes sont très-apéritifs, très-diurétiques, très-âcres & brûlans, à moins qu'ils ne soient employés à petite dose.

81. Les SELS ACIDES VÉGÉTAUX, tels que ceux qu'on reconnoît dans l'Oseille, le Verjus, le Citron, l'Épine-Vinette & la plûpart des fruits non-mûrs, ont les propriétés appartenantes aux acides, & déjà énoncées plus haut (§. 74). Mais c'est sur-tout dans les Vins nouveaux que l'acide se manifeste, & qu'il est à craindre pour ceux qui méfurent de cette boisson. En effet, l'acide du vin que tout le

monde connoît sous le nom de Tartre, supprime toutes les excréations des parties glanduleuses, excepté les urines & les humeurs purement séreuses. Il agit sur l'estomac, les intestins, le foie, & les parties nerveuses. Il donne lieu à des Constipations (a), à des Obstructions, à des Jaunisses; & par des effets qui dérivent de ceux-ci, souvent il fait naître des Fièvres tierces & quarts, des douleurs de Colique, des Dyssenteries, des Passions Iliques, &c.

82. LES SELS ESSENTIELS des végétaux tiennent de la nature de la plante dont on les

(a) Peut-être objectera-t-on que le vin nouveau relâche & devient souvent purgatif. Nous convenons de cet effet: mais il faut bien se garder de prendre ici le change. Lorsque cette boisson fait naître des Diarrhées, ce n'est que parce qu'elle contient une partie mucilagineuse fort abondante dont la vertu est effectivement laxative; mais à mesure que les humeurs des premières & des secondes voies sont emportées, & que d'autre part, l'acide du vin se développe; enfin à mesure qu'on en continue l'usage, on voit naître peu-à-peu les effets que nous exposons, & qui caractérisent l'action de l'acide.

a tirés , & participent à ses propriétés. Le Sucre qui est un de ces sels, est doux; celui du Quinquina est fébrifuge, &c.

LES SELS NEUTRES proprement dits, c'est-à-dire, ceux dans lesquels les alkalis & les acides sont combinés jusqu'au point de *saturation*, sont fondans, excitent les urines, les sueurs, & lâchent le ventre. Ces effets qui deviennent plus ou moins sensibles, dépendent de la quantité dans laquelle ces sels sont mêlés avec la plûpart des substances médicamento-alimentaires, & dans celles qui sont simplement consacrés à l'usage de la Médecine.

84. LES SELS ALKALIS VOLATILS purs, sont brûlans ou cathérétiques quand on les applique à l'extérieur ! Ils agiroient de même sur l'intérieur de nos viscères & occasionneroient une mort subite, s'ils pénétroient dans nos vaisseaux en une certaine quantité; mais heureusement nous ne sommes jamais exposés à toute leur action, parce qu'ils se com-

binent aisément avec d'autres principes qui les affoiblissent ; cependant lorsqu'elle n'est pas suffisamment masquée, ils nuisent encore très-sensiblement, & peuvent être regardés comme la cause des Fièvres putrides, des Fièvres Syncopales, des Fièvres Eruptives, des Maux de Gorge gangréneux, des Dartres, des accidens Scorbutiques, & en général des maladies caractérisées par l'abattement des forces, par l'appauvrissement & la dissolution des liqueurs, enfin par les Pustules & les Exanthêmes. L'odeur qui peut aisément faire reconnoître les sels alkalis, est celle qui s'exhale des latrines, des fumiers, des urines, du vieux fromage, de certaines plaies, des cadavres, & en général des substances animales, quand elles se décomposent.

85. Malgré ces effets nuisibles des alkalis, il y a des circonstances où l'on peut les employer avec succès. En effet, ils émouffent les acides, ils sont Cordiaux, Antihystériques, Sudorifiques, Aléxitères, & calment

les Mouvements Convulsifs. Mais il est essentiel de ne pas s'en laisser imposer par ces bons effets. Les Sels Putrescens, dont nous parlons, n'en sont pas moins capables de produire tout le mal que nous venons d'annoncer. Pourquoi donc les oppose-t-on quelquefois utilement à certaines affections malades? C'est 1°. parce qu'on ne les emploie qu'à très-petite dose. 2°. Parce qu'ils agissent puissamment sur les nerfs à raison de leur odeur. 3°. Parce qu'on ne les conseille que dans les maladies dont la cause est un épaisfissement considérable dans les liqueurs, ou un excès d'acide; & que les alkalis possédant une vertu fondante & une qualité ant-acide, sont effectivement les plus propres à combattre ces deux especes de vices.

86. Au reste, nous observerons que sans vouloir rechercher toujours dans les substances qui nous environnent ou dont nous nous nourrissons, un principe d'alkalinité qu'on pourroit regarder comme la cause d'une

d'une maladie épidémique, nos liqueurs elles-mêmes contiennent naturellement une certaine portion de fel alkali qui peut devenir le germe de beaucoup d'accidens quand il est trop exalté, & qui n'altère nullement notre organisation quand il est suffisamment émoussé ou enveloppé par les mucilages, les huiles, la sérosité, & les autres principes de nos humeurs. Or comme beaucoup de causes, mais sur-tout les variations de la chaleur & de l'humidité, peuvent changer les combinaisons primitives de nos liquides, & quelquefois laisser l'alkali presque à nud, ces causes peuvent donc aussi nous exposer aux effets dont l'action des alkalis peut être suivie.

87. Nous terminerons notre examen des substances salines en remarquant que quoique les fels & beaucoup d'autres composés d'une nature différente, possèdent quelquefois plusieurs vertus par lesquelles ils peuvent agir en même-tems sur toute la masse des humeurs, enforte que, par exemple, ils

pourroient être purgatifs, diurétiques, expectorans, &c. Il est cependant très-ordinaire qu'ils ayent plus d'analogie avec une humeur particulière qu'avec toutes les autres. Ainsi quoique le mercure soit un fondant général, il s'allie cependant de préférence avec la salive; les fels amers s'unissent spécialement à la bile; les alkalis volatils ont plus d'affinité avec les urines; d'ailleurs, certaines substances ne passent point au-delà des premières voies, & d'autres sont introduites dans les vaisseaux: cette observation conduit à expliquer pourquoi dans un règne épidémique, malgré la différence des âges, des sexes & des tempéramens, tous les malades ont des symptômes communs. §. (21) (a).

(a) L'identité des accidens donne lieu de conclure que dans beaucoup de maladies épidémiques, elle dépend de l'affinité que le levain morbifique a plus particulièrement avec une de nos humeurs, qu'avec toutes les autres. Cette explication doit paroître satisfaisante quand on l'applique aux maladies qui sont occasionnées par un foyer extérieur, soit qu'il réside dans

38 LES BITUMES ou huiles minérales ont une odeur forte , & quelquefois sulphureuse.

le vice des alimens, soit qu'il ait son origine dans les exhalaisons dont l'atmosphère est quelquefois chargée ; soit enfin qu'il se communique par la transpiration des malades déjà attaqués : mais on peut objecter qu'il existe souvent des épidémies sans un foyer manifeste, sans cause extérieure sensiblement irritante & nuisible, sans qu'on puisse enfin en reconnoître la source dans la qualité des alimens & des infections de l'air : comment alors expliquer non-seulement la cause de ces épidémies, mais encore la régularité de leur marche, & l'identité de leurs symptômes dans les différens sujets qu'elles attaquent ? Nous répondons que dans ces cas, il faut chercher le foyer du mal au-dedans de nous-mêmes, & dans le vice que nos propres humeurs ont contracté. Nous l'avons déjà dit, en parlant des alkalis (84). Elles contiennent intrinsèquement des principes nuisibles & destructeurs, tels que sont les alkalis, les sels, le phlogistique, &c. dont l'action, ou plutôt la faculté qu'ils ont de nuire n'altère point le bien être de notre existence, tant qu'ils sont suffisamment enveloppés par d'autres principes doux & visqueux, & tant qu'ils sont mêlés avec eux dans les justes rapports qui empêchent l'excès de l'un sur l'autre. Mais ces proportions relatives entre les principes essentiellement nuisibles & ceux qui les corrigent, sont facilement détruites par des causes mêmes assez foibles dans les apparences. Les seuls effets, ou du chaud, ou du froid, ou du

Toutes contiennent un fel volatil acide qui les rend plus ou moins concrètes. Le Charbon de terre & le Pétrole, doivent être rangés dans cette classe. Les vapeurs qui s'élèvent de ces substances quand on les brûle, purifient l'air. Cependant les principes sulphureux qui se dégagent par la combustion, font juger que l'on ne pourroit impunément s'exposer à leur action, si la combustion de ces matières étoit habituelle, & si elle se faisoit dans des endroits où l'air ne seroit point renouvelé. Certainement elles deviendroient alors la cause des maladies qui attaqueroient la poitrine & le cer-

sec, ou de l'humide, pour peu qu'ils durent, font aisément dominer l'un ou l'autre des principes qui entrent dans la composition de nos humeurs : alors nous sommes exposés aux accidens qu'occasionne ce principe, & ces accidens doivent être les mêmes dans les différens sujets, parce que les circonstances sont les mêmes, soit quant à la constitution primitive des humeurs, soit quant à la cause extérieure qui les altère.

veau, au lieu que dans les conditions contraires, elles offrent un défensif assez sûr contre les engorgemens, les tubercules, les abcès du poumon, & contre les miasmes qui infectent l'atmosphère. On peut voir sur cet important sujet, l'excellente Thèse de M. Morand, soutenue à Paris en 1771. *An Lithantracia, vulgò hullæ (houilles ou charbon de terre) pabulum igni præbeant sanitati innoxium?*

89. LA TERRE est le principe le plus pesant, le plus dur, le plus fixe & le plus infusible qui entre dans la composition des substances. Nous ne pouvons l'obtenir pure & dans sa simplicité élémentaire. Par cette raison, il nous est impossible de déterminer quelles feroient spécialement ses propriétés si elle étoit telle: comme elle est toujours alliée avec des parties hétérogènes, elle présente des qualités différentes suivant la nature de ces parties. En général, les alimens dans lesquels il y a excès du principe

terreux, sont absorbans, astringens, peuvent produire des obstructions.

R È G N E V É G É T A L.

90. L'analyse des végétaux nous offre quelques produits pareils à ceux qu'on retire du règne minéral. Ces produits sont des *acides*, des *alkalis fixes*, des *sels*, une *espece de terre* & du *phlogistique*. Il ne paroît pas que ces principes contenus dans les productions du règne végétal soient intrinséquement différens de ceux qu'on obtient des minéraux. Ils y sont seulement diversement combinés & distribués dans des proportions différentes suivant la nature, la *compacité* des mixtes, & la qualité des autres principes qui appartiennent proprement au règne végétal ; mais cette diversité dans leur modification, qui suffit pour varier infiniment leur maniere d'agir & le degré de leur action, ne change pas leurs propriétés essentielles ni leurs vertus. Elles sont toujours les mê-

mes dans un règne, ou dans l'autre ; c'est-à-dire, que l'acide, par exemple, quand il domine dans un végétal, est astringent, comme il l'est dans une substance minérale ; que l'alkali est caustique dans quelque composé qu'il existe, &c. Ainsi nous nous proposerions inutilement de traiter de nouveau des résultats analytiques que nous avons déjà examinés, sous le prétexte qu'ils appartiennent à un règne différent ; nous serions dans le cas de nous répéter, sans répandre plus de jour sur l'objet qui nous intéresse. Il nous suffira donc de nous occuper uniquement des *huiles grasses*, des *huiles essentielles*, du *flegme* & du *mucilage* qui sont parmi les principes constituans des végétaux ceux dont nous n'avons encore développé ni la manière d'agir, ni l'influence dans la plûpart des épidémies.

91. LES HUILES GRASSES sont les substances du règne végétal qui contiennent le plus de phlogistique, & c'est ce principe qui accé-

lère souvent leur décomposition ; alors elles deviennent rances , âcres & capables d'irriter. Les huiles qui servent dans les usages ordinaires de la cuisine , & sur-tout celles qu'on tire des olives , peuvent encore contracter d'autres défauts par suite de la mauvaise foi de quelques Marchands qui la mêlent avec plusieurs autres especes d'huiles malfaisantes , soporatives , absolument privées de parties aromatiques , mal rectifiées , & qui contiennent beaucoup de parties terrestres.

92. LES HUILES ESSENTIELLES, éthérées ou aromatiques, diffèrent des huiles grasses, en ce qu'elles sont plus volatiles, & qu'elles retiennent l'odeur des végétaux dont elles sont tirées. Ces huiles sont fort abondantes dans les écorces des oranges, des citrons, &c. En général les aromates dont on se sert dans la cuisine en contiennent beaucoup. Elles sont stimulantés , incendiaires, & capables de nuire en augmentant considéra-

blement le ton des solides & l'oscillation des vaisseaux. Cependant on peut juger, par rapport à ces huiles, qu'elles ne deviennent la cause prochaine des maladies épidémiques qu'autant qu'elles font partie d'autres mixtes dont on fait un usage journalier, & dans lesquels elles font quelquefois combinées, ou avec excès, ou, au contraire, en trop petite quantité ; en sorte que dans ces deux cas, elles altèrent la juste proportion des principes dont les mixtes doivent être composés, & de laquelle dépend leur qualité, leur perfection, & leur vertu bienfaisante.

Cette réflexion peut aussi s'appliquer aux huiles grasses, au flegme, au mucilage, & à quelques autres substances qui étant destinées à être le correctif des principes les plus actifs, ne sont point unies avec eux dans des rapports suffisans pour produire cet effet.

93. LE FLEGME est la partie la plus aqueuse que contiennent les mixtes. Cette eau est quelquefois surabondante à leur compo-

tion, & dans ce cas elle n'a presque que les propriétés de l'eau commune. Quelquefois elle est mêlée & même unie intimement avec une partie des principes du mixte, enforte qu'on ne peut l'obtenir sans enlever en même-tems quelques-uns de ces principes, & alors les vertus du flegme participent de celles des substances dont il est tiré.

En général, le flegme étend les acides; émouffe les sels, & adoucit les végétaux dans lesquels il est abondant. Son excès donne lieu aux Catharres, aux Fluxions, aux Diarrhées, aux maladies qui suivent du relâchement des solides, aux Œdèmes, &c.

94. LES MUCILAGES sont les principes nourriciers qui réparent les pertes que nous faisons tous les jours. Ils n'ont que peu d'odeur & de saveur. Leur consistance est épaisse, tenace & colante; mais elle varie suivant la nature des mixtes & la quantité d'eau dans laquelle ils sont étendus. Dans les fruits, cette consistance est moindre que

dans les graines farineuses & dans les légumes. Les mucilages passent aisément à la vappidité ou à la moisissure. Tous sont susceptibles de fermentation ; la plupart même doivent avoir subi ce mouvement, pour que leur usage intérieur soit salutaire. C'est ce qui fait qu'on laisse fermenter le vin & la pâte. Le degré jusqu'auquel on excite, ou auquel on borne le mouvement de la fermentation, est ce qui décide des bonnes ou mauvaises qualités des boissons & du pain. Les mucilages épais non-fermentés, sont venteux, très-sujets à épaisir les humeurs & à rallentir la circulation ; mais quand ils sont étendus dans beaucoup d'eau, leurs vertus se rapprochent de celles du flegme (93), ils peuvent alors être la cause prochaine, lorsqu'on en fait un usage trop long, des Flux de ventre séreux, des Coliques venteuses, des Tympanites, des Hydropisies, de la pituite qui séjourne dans les premières voies, &c.

Parmi les substances mucilagineuses & farineuses, celles dont il nous intéresse le plus de connoître les vices, sont sur-tout les différentes especes de grains qui sont destinés à fournir l'aliment le plus ordinaire. Nous allons, en peu de mots, examiner quelques-uns des défauts qui peuvent les rendre nuisibles, sans nous mettre en peine de nous écarter, en présentant quelques détails, du plan que nous nous sommes formé de n'offrir que des recherches générales.

LES GRAINS sont sujets à être ergotés, charbonnés, à s'échauffer, & à se gâter lorsqu'ils sont en tas dans un endroit humide.

95. L'ERGOT est une maladie qu'on remarque à certains épis dont le grain devient noir & s'allonge en forme de corne; ce qui fait qu'on nomme aussi le bled qui a ce défaut, *bled cornu*.

Le grain ergoté donne lieu à des fièvres malignes, à des engourdissemens, & sou-

vent à la gangrène qui cause quelquefois la chute des membres.

96. Quelquefois le grain se remplit d'une matière grasse, brune, tirant sur le noir & de mauvaise odeur. Quand elle entre en certaine quantité dans le pain, elle produit des fièvres malignes, putrides & intermittentes.

97. L'humidité dispose le grain à la moisissure & à la désunion des principes dont il est composé. Des farines altérées par cette cause fournissent un pain dont l'usage expose aux vices de la lymphe, aux impuretés, à la galle, aux dartres, &c.

98. Souvent la disette ou la cherté du froment réduit les pauvres Habitans des Villes & de la Campagne, à faire du pain avec la farine de différentes espèces de grains, comme le seigle, le farrafin, le millet, &c. Les pâtes faites avec ces farines sont difficilement digestibles.

LE SEIGLE, par sa qualité laxative, excite

lorsqu'on en fait usage comme un ~~un~~ aliment, des Diarrhées, des Coliques, des Vents. Souvent il charge le sang de levains âcres qui se portent à la peau, comme les Dartres, les Erysipeles, &c.

LE SARRAZIN est peu nourrissant, d'une qualité humide & flatulente; le pain qu'on en fait soutient peu; il expose, lorsqu'on en mange long-tems, aux Tympanites, aux Borborygmes & à la dissolution du sang.

Le pain de MILLET est sec, friable, de peu de nourriture, resserre le ventre & engendre des Vents.

99. Nous terminerons ici ce que nous avons à dire des mucilages, en observant que ce même principe considéré dans les fruits avant qu'ils aient subi la fermentation, à moins qu'il ne soit corrigé par des parties acidules & salines, les rend (suivant la quantité de flegme dans lequel il est étendu) tantôt émolliens & venteux, tantôt indigestes & capables de troubler les fonctions de

l'estomac. La seule qualité des fruits peut être la cause d'une infinité de maladies épidémiques qui présentent autant de différences entre-elles, qu'elle même est susceptible d'en offrir.

R È G N E A N I M A L.

100. Les produits analytiques que l'on retire des Animaux, sont presque les mêmes que ceux dont nous venons d'examiner les vertus dans les deux autres règnes; ainsi nous ne pouvons que renvoyer à ce qui a déjà été dit sur les acides (74), les sels (78), les alkalis volatils (84), la terre (89) & le flegme (93). Il ne nous reste à examiner que *les sucs gélatineux & la graisse*; mais comme les procédés chymiques ne nous démontrent dans cette dernière, que les principes qu'on trouve dans les huiles grasses; & comme LES SUCS GÉLATINEUX des animaux paroissent être de la même nature que les mucilages les plus fluides des végétaux, nous croyons inutile d'en

faire des articles séparés & nouveaux. Ainsi l'on peut consulter les §. 91 & 94.

Quelques réflexions sur les productions animales termineront ce que nous avons à dire sur ce règne, & notre examen analytique des substances considérées relativement à leurs parties primitives & constituantes.

1°. Les principes contenus dans les substances Animales ne paroissent pas, dans leur essence, différer de ceux dont sont formés les Minéraux & les Végétaux : on peut voir le développement de cette proposition au § 90 où nous l'avons déjà présentée.

2°. L'acide est un des principes qu'on découvre le moins dans les substances du règne animal. Ainsi, toutes les fois qu'il existe des maladies *ab acido*, elles dépendent moins de l'acide principe de nos humeurs, que de l'acide introduit accidentellement par l'abus qu'on a fait des végétaux qui en contiennent.

3°. Il n'en est point ainsi des Alkalis & sur-tout

sur-tout des Alkalis volatils. Il est peu de parties animales qui n'en contiennent une assez grande quantité : c'est même en cette espece de principes que se résolvent les fluides & les solides dans un corps organisé non-seulement aussitôt après la cessation du mouvement vital, mais pendant la vie même de l'animal, comme il arrive dans certaines Fièvres putrides, dans une des espèces du Scorbut, dans certaines maladies Exanthémateuses, &c.

4°. La matière gélatineuse ou autrement cette liqueur insipide, transparente, nutritive, connue plus proprement sous le nom de *Lymphes*, est parmi les humeurs qui circulent dans le corps humain, une de celle qui est le plus souvent exposée à dégénérer, tant par l'impression des causes extérieures, que par la fabrique même du corps animal ; ainsi elle est sujette à pécher par excès de fluidité ou d'épaississement, par la lenteur de sa circulation, par son âcreté,

&c. Mais les maladies qui résultent de ces différentes altérations , quoique plus fréquentes que celles qui procèdent du vice des autres humeurs, ne sont heureusement pas les plus rebelles ni très-difficiles à détruire.

5^e. Enfin nous observerons que quoique L'HOMME, par sa constitution & sa manière d'être, soit à chaque instant exposé aux ravages que peuvent exciter ses propres élémens lorsqu'ils cessent d'être parfaitement combinés ; cette constitution qui explique très-bien la cause physique des diverses affections qui attaquent sporadiquement (2) l'espece humaine, ne peut conduire à développer l'origine d'aucune Epidémie ; parce que malgré l'identité des principes élémentaires dont tous nos corps sont formés, chaque individu doit être considéré comme une machine isolée qui a ses ressorts, ses mouvemens à part & qui est soumise à des loix particulières, lesquelles doi-

vent oblir des différences de modifications d'individu à individu dans l'exercice , le trouble ou l'anéantissement des fonctions ; enforte que les affections d'un sujet ne sont pas, dans le même-tems & avec les mêmes circonstances, celles d'un autre ou de plusieurs, à moins qu'une cause assez étendue, étrangère, nuisible & agissante immédiatement ou prochainement sur les solides & les fluides en général n'influe en même-tems sur un grand nombre d'individus.

Cependant il est possible que la dépravation putride & primordiale des humeurs d'un seul homme, en se communiquant à plusieurs par exhalaison ou par contact, détermine un règne épidémique ; mais dans ce cas le levain morbifique qui agit sur les malades, n'est pas conçu primitivement par le vice de leurs propres élémens ; le foyer vient d'ailleurs, & c'est cette vérité que nous souhaitions développer.

Il paroît que ce feroit ici le lieu d'étendre de plus en plus nos réflexions sur l'*homme* qui est le fujet le plus noble du règne dont nous venons d'examiner les principes : il feroit même à defirer (& ce ne feroit point fortir de notre objet) que nous puffions présenter à nos Lecteurs les détails que fournit en particulier chacune des humeurs du corps humain , puisqu'il n'en est presque aucune qui ne puisse *singulièrement* être altérée , qui ne le soit en effet quelquefois , & qui ne concoure à varier le tableau des Epidémies : mais ces détails nous conduiroient à l'examen des causes immédiates , c'est-à-dire, des vices même que peuvent contracter nos solides & nos fluides , & ce feroit entreprendre un traité complet de Pathologie , dans lequel la nature de cet ouvrage ne nous permet pas de nous engager , parce qu'il s'écarte du problème pro-

posé & parce qu'il exigeroit un travail très-long pour le remplir d'une manière satisfaisante. Ainsi nous nous bornerons à suivre l'ordre des matières que nous avons annoncées dans ce mémoire, & nous allons passer à la seconde division de la première Partie.

I I.

E X A M E N

Des Substances considérées relativement à leurs qualités sensibles. §. 51, 52.

101. C'Est à la proportion dans laquelle les élémens (36) se distribuent dans les substances, ou agissent sur elles, qu'il paroît qu'on doit rapporter la cause de leurs qualités sensibles.

Le Feu est le principe de la dilatation des corps, de leur fusibilité, de leur sécheresse & des différens degrés de chaleur dont ils sont pénétrés, &c.

L'Eau est celui de leur humidité de leur fluidité, de leur volatilité, &c.

La Terre est celui de leur pesanteur, de leur fixité, de leur solidité, &c.

L'Air enfin paroît être celui de leur compressibilité, de leur élasticité, &c.

102. On peut dire en général que toutes les substances, en participant du plus ou du moins à quelques-unes de ces qualités (101), peuvent quelquefois nous nuire par celles qu'elles possèdent dans le degré le plus éminent. En effet, la volatilité des corps nous expose à leur action, quoique nous en soyons à une distance assez éloignée ; leur extrême fluidité & sur-tout leur fusion, en multipliant davantage leurs surfaces, rend leurs parties intégrantes plus actives ; il en est ainsi des autres dont les bornes de cet essai ne nous permettent pas d'examiner les effets. Chacune des qualités sensibles mériterait d'être considérée séparément dans chaque mixte & dans sa manière d'agir par rap-

port à nous ; cependant les seules auxquelles nous nous arrêterons pour suivre cet examen, sont *l'Air Atmosphérique & l'Eau*, parce que ce sont ceux dont les variations sont le plus ordinaires & le plus sensibles ; mais auparavant nous allons établir quelques généralités sur *la chaleur & le froid* relativement au corps humain.

De la Chaleur.

La mobilité de nos humeurs, leur fluidité & leur circulation sont les conditions les plus essentielles à notre existence. Indépendamment des forces actives de nos solides dont le jeu continu entretient ces conditions sans lesquelles la vie cesseroit sur le champ, nos humeurs sont pénétrées par l'élément le plus subtil, le plus actif, dont le mouvement est continu, qui est agité dans tous les sens, & qu'on doit regarder comme la cause immédiate de la fluidité de tous les corps *incohærens*. Cet élément est

le FEU. Sans lui, toutes les parties de la matière ne formeroient qu'une seule masse d'une dureté absolue.

Les Chymistes considèrent le Feu sous deux aspects différens ; sçavoir, comme entrant réellement, en qualité de principe ou de partie constituante, dans la composition d'une infinité de corps ; & comme étant libre, pur & ne faisant partie d'aucun composé ; sous le premier aspect, ils lui ont donné le nom de Phlogistique dont il a déjà été question, §. 75. Dans ce moment nous ne prétendons parler que du Feu libre.

Le principal & le premier changement que le Feu pur produit sur tous les corps est de les raréfier ; c'est-à-dire, de leur faire occuper un plus grand espace qu'ils n'en occupent naturellement.

On ne peut raisonnablement douter de la présence du Feu dans le corps humain (a). Il

(a) Le frottement d'une main contre une autre, augmente la

est peu de circonstances dans lesquelles il ne se démontre ; mais il y est dans des quantités souvent variables.

1°. Dans l'état de santé , le Feu libre mêlé avec nos humeurs, tempéré par les qualités de quelques-unes d'entre-elles , les pénétrant & s'en séparant avec une facilité égale, distribué enfin avec une sage économie, loin de détruire les parties qui le contiennent , s'oppose aux Stagnations , aux Concrétions, à la décomposition des parties constituantes & devient même le principe de la vie, en perpétuant le mouvement circulatoire.

chaleur. Il ne se fait aucune excrétion d'humeurs qui n'ait à-peu-près le degré de la tiédeur ; les urines, quand elles sortent de la vessie , & le sang quand on le tire des veines , ont quelques degrés de chaleur de plus. Ces simples preuves suffisent pour appuyer ce que nous avançons ; mais il seroit important d'avoir une échelle qui déterminât précisément , toutes choses égales d'ailleurs, les degrés de chaleur dont une de nos humeurs quelconque surpasse les autres , ou en est surpassée.


2°. Mais ce même Elément est-il introduit en trop grande quantité dans la masse de nos humeurs, ou seulement dans quelques-unes d'entre-elles ? (& cela peut arriver par l'activité des rayons solaires, & lorsque les frottemens dans les fluides ou les solides augmentent par quelque cause que ce soit.) Alors l'équilibre est renversé ou dans toute la machine même, ou seulement dans les parties pénétrées de ce Feu excessif. Il se fait une dilatation des humeurs, enforte qu'elles se gonflent, se boursoufflent & occupent un espace plus considérable que celui sous lequel elles étoient renfermées. Cette augmentation de volume agit sur les vaisseaux, les membranes & les autres parties fibreuses ; leur tissu est écarté, éminci, quelquefois rompu ; il survient enfin des inflammations, dont le dernier degré est la Gangrène, qui est une espece de torréfaction de la substance animale.

3°. Au contraire le Feu manque-t-il, c'est-

à-dire, n'est-il point en quantité suffisante pour soutenir le jeu des solides & conserver la fluidité des liquides? Il en résulte des effets dont nous rendrons compte en parlant du froid.

Plus les corps sont denses, plus ils reçoivent de parties de Feu, & plus par conséquent ils sont susceptibles de contracter de chaleur. Plus au contraire ils sont légers, volatils & poreux, moins ils retiennent de Feu. De-là vient que les métaux, les corps gras & huileux, & ceux dont le tissu est fort compact, s'échauffent plus & conservent plus longtemps la chaleur que les esprits, l'eau & le corps gélatineux.

En appliquant cette vérité physique aux humeurs du corps humain, on voit que l'Inflammation doit s'exciter plus vivement, & qu'elle est plus à craindre dans la bile, le sang & la graisse qui sont composés de beaucoup de parties huileuses, grossières & terrestres, que dans la lymphe & la sérosité, dont les

molécules primitives essentielles  moins de consistance.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur la chaleur, en observant que quand elle est jointe à l'humidité, elle est une des causes qui précipite le plus promptement les substances animales dans la dissolution putride. C'est cet état qu'on a souvent occasion de remarquer dans la Pratique, & qui rend si meurtrières la plûpart des Maladies Epidémiques, lors même que la décomposition des humeurs n'est qu'à un certain degré, sans qu'elle soit totale.

Du Froid.

104. Le FROID étant opposé à la chaleur, les effets de l'un doivent être le contraire de ceux de l'autre. Nous avons vu que les propriétés du Feu (103) étoient de dilater les corps qu'il pénétrait; celles du Froid sont au contraire de les resserrer, d'en diminuer le volume, d'augmenter le contact immédiat

& la *coëssion* des parties constituantes dont les corps sont formés.

S'il agit sur nos solides, il en augmente considérablement le ressort ; il les rend capables de réagir & leur donne une force compressive sur les humeurs qui sont renfermées entre leurs interstices ou dans leurs cavités. Si ces fluides sont mobiles, cette force les déplace & les oblige de passer dans d'autres routes : sont-ils au contraire épais & coagulés par la pression des solides ? Leur épaisfissement & leur consistance augmente. Mais les effets dont nous venons de parler sont plus ou moins sensibles suivant les degrés (a) du froid.

Quand il est de 20 ou 25 degrés au-dessous du terme de la glace ; il est capable de jeter les fibres dans l'inertie, de suspendre la circulation & de faire cesser le mouvement

(a) Les degrés doivent être estimés suivant le Thermomètre de M. de Réaumur.

vital, si l'on y est exposé pendant un certain tems même assez court, sans que rien en diminue la rigueur.

N'est-il qu'à 7 ou 8 degrés au-dessous du même terme ? Il n'occasionne pas également l'Atonie, mais après avoir resserré le tissu des solides, il diminue la force & l'étendue de leur dilatabilité; en sorte que l'action tonique est moitié moindre qu'elle ne le doit être, pour que les fonctions animales s'exécutent sans trouble.

Enfin le froid n'est-il qu'au degré même de la glace, ou n'est-il tout au plus qu'à un ou deux degrés au-dessous ? Il n'est pas suivi d'effets aussi violens que ceux que nous venons d'exposer : mais il peut nuire en supprimant les transpirations ou d'autres évacuations accoutumées, en renvoyant les fluides de la circonférence vers le centre & sur-tout vers les viscères dont le tissu est lâche, & par suite de ces Effets, il devient la cause des Engorgemens, des

Apoplexies, des Fluxions de poitrine, &c.

*De l'Air Atmosphérique considéré dans ses
qualités sensibles.*

105. Nous entendons par *l'Atmosphère* non-seulement la masse d'air dont notre globe est environné, mais encore le milieu fluide interposé entre le ciel & la terre, diversément pénétré par le Feu & l'Eau ; dont les qualités sensibles varient, presque sans cesse, tant par l'action qu'exercent sur lui les autres élémens, que par les différentes exhalaisons des Minéraux, des Animaux & des Végétaux, ainsi que par le mouvement commun qu'il a avec la Terre, soit qu'elle tourne sur son axe, soit que son mouvement progressif ou rétrograde l'approche ou l'éloigne du Soleil.

106. L'AIR est pesant, & par cette qualité il pénètre dans tous les endroits qui lui sont ouverts ; sa pesanteur comparée à celle de l'Eau est suivant l'estimation la plus proba-

ble des Physiciens, à-peu-près comme un est à neuf cens.

107. Il est susceptible d'occuper un espace plus ou moins grand : c'est en quoi consiste sa *Raréfaction* & sa *Condensation* ; mais c'est la présence ou l'absence du Feu qui, en étendant ou resserrant son volume, est la règle & la mesure de ces deux propriétés. Il peut occuper un espace treize fois plus grand que son volume naturel , lorsqu'il éprouve la plus grande chaleur possible. S'il ne trouve point une issue libre ; il presse & distend les parties qui le retiennent ; ses efforts vont même jusqu'à les rompre. Ces effets ont quelquefois lieu dans le corps humain , ou par suite de l'expansion de l'air & de celles des liquides qui en contiennent, les Veines & même les Artères ne pouvant opposer une résistance suffisante , se déchirent & laissent échapper ou extravaser les humeurs qu'elles contiennent. J'ai vu par cette cause , dans des étés très-chauds , un grand nombre

nombre d'hémorrhagies, des œdèmes universels, & sur-tout des dyspnées presque suffoquantes.

Quoiqu'aisément compressible & souvent comprimé, l'air tend toujours à se rétablir dans l'état où il étoit avant la compression, & cette tendance ou l'effort qu'il fait contre les corps dans lesquels il est coërcé, est ce que l'on appelle son *élasticité*.

108. Il s'unit aisément avec l'eau; par cette raison, il est susceptible d'être plus ou moins humide suivant la quantité dans laquelle ces deux liquides se pénètrent.

109. Ses degrés de chaud & de froid dépendent des proportions dans lesquelles le feu élémentaire se distribue entre ses parties.

110. L'air trop HUMIDE détrempe le sang & les autres humeurs, il relâche & ramollit les solides, il diminue la force de la circulation dans l'habitude du corps. Par-là il donne lieu aux maladies Catharreuses, aux Rhumes, aux Fluxions, aux Flux de ventre séreux.

111. Lorsqu'il est trop SEC, il dépouille le sang & les autres humeurs de leurs parties humides, & tend les parties solides au-delà de leur ton naturel : par-là il augmente, en même-tems, l'acrimonie des fluides & la vitesse de la circulation. Ces effets le rendent une cause prochaine des fièvres ardentes, des fièvres inflammatoires, des maladies éruptives, &c.

112. Sa HAUTEUR est en raison de sa densité & de sa raréfaction : d'ailleurs elle varie suivant les lieux ; il est plus haut & plus pesant dans les grandes Villes & dans les endroits très-enfoncés ; il est moins haut & plus raréfié sur les montagnes & sur les lieux fort élevés.

113. Les observations météorologiques nous ont appris qu'on pouvoit faire monter à près de quatre mille livres, la différence qu'on observe dans un même pays, de la plus grande pesanteur de l'air à la moindre.

114. Le mouvement de l'atmosphère qui

lui ~~est~~ commun avec celui de la terre , peut servir à expliquer les variations infinies auxquelles elle est sujette , non-seulement dans les différentes saisons , mais plusieurs fois même dans un seul jour.

En effet , par le mouvement diurne de la terre sur son axe & sa révolution annuelle autour du Soleil , toutes les parties de notre Globe sont continuellement sous différens aspects avec l'astre qui l'éclaire & l'échauffe. D'ailleurs les autres planètes ont aussi dans la sphère céleste , une révolution périodique qui les met dans des occurrences toujours variées avec la terre , enforte qu'elles en sont quelquefois plus éloignées & quelquefois plus près. Leur marche , leur différente distance , leur gravitation plus ou moins considérable influent sur les milieux qui sont entre-elles & nous , & le changement de ces milieux en apporte d'infinis dans les corps terrestres.

L'INFLUENCE DES ASTRES est donc une de

ces premières vérités incontestables qui peut servir à expliquer beaucoup de phénomènes naturels ; mais on doit bannir toutes les idées de l'Astrologie judiciaire , & n'estimer le rapport des corps célestes avec notre globe que par le calcul de leur masse, de leur mouvement, de la distance qui les sépare de nous ; enfin que par les différences qu'elles apportent à l'action du Soleil sur la terre , en interceptant, en détournant, en retardant le cours de ses émanations par la marche variée qu'elles tracent autour de lui.

115. Nous terminerons l'examen de l'air atmosphérique en observant 1°. qu'il se charge de presque toutes les exhalaisons, & qu'il les soutient à une hauteur plus ou moins considérable, suivant leur volatilité ou leurs poids. 2°. Que lorsqu'il est agité par les vents, il transporte avec lui les principes qu'il contient, d'un pays dans un autre. 3°. Que souvent on gagne à cet effet, lorsque l'air ainsi déplacé enlève des levains

nuisibles; mais on sent aussi combien l'on peut perdre, lorsqu'il vient d'un lieu malsain dont il apporte les mauvaises qualités. 4°. Que l'air enfin est incorruptible; mais que quand il n'est point renouvelé, il perd de son élasticité, & devient une source de corruption pour la plûpart des mixtes.

De l'Eau considérée dans ses qualités sensibles.

116. L'EAU est une substance diaphane, insipide, & pour l'ordinaire fluide, volatile lorsqu'elle s'échauffe. Elle entre, comme principe, dans la composition de beaucoup de corps; mais elle paroît être exclue de la combinaison de la plûpart des minéraux; elle n'est qu'interposée entre leurs parties.

117. L'eau pour être bonne, ne doit avoir ni goût, ni odeur, ni couleur sensible. Alors ses effets sont de fondre, de rafraîchir & de relâcher; mais il est rare de trouver de l'eau parfaitement pure. Ordinairement elle est chargée de beaucoup de par-

ties hétérogènes qui changent ses qualités.

L'eau de la mer contient un sel qui la rend âcre.

On trouve souvent le fluide dont nous parlons, chargé de différentes parties minérales qui décident de ses propriétés, & le rendent tantôt purgatif, tantôt apéritif, &c.

Les différentes eaux sont celles de pluie, de fontaine, de rivière, de citerne, d'étang, de puits, de mares, &c.

118. On peut regarder en général l'eau comme une des causes les plus ordinaires des Maladies Epidémiques dans certains pays où l'on ne boit qu'une eau stagnante, gypseuse, ou devenue malfaisante par les principes des fels qu'elle dissout, des égoûts qui viennent des basses-cours, des fumiers & des lieux où l'on tue les animaux; enfin par le mélange des différentes plantes qui s'y pourrissent, & des principes qu'elle détache du chanvre qu'on y fait rourir.

119. Il n'y a point d'effets nuisibles qu'on

ne doit craindre des mauvaises eaux : elles dérangent l'estomac & les digestions , elles excitent des Coliques , elles causent la putridité , la dissolution ; ou quelquefois la coagulation des humeurs ; elles peuvent faire naître toutes les maladies de la peau , le Scorbut , l'Hydropisie , toutes espèces de Fluxions , toutes sortes de Fièvres ; enfin il est peu de Maladies , sur-tout *Chroniques* , dont elles ne puissent être la cause éloignée.

III.

EXAMEN

Des circonstances qui influent sur la manière d'être , & les propriétés des substances.

(§. 53).

120. **O**N remarque quelquefois , non-seulement , dans les substances de la même espèce des différences infinies ,

comme, par exemple, d'une pomme à une autre; mais encore on sçait que la même substance passe souvent par différens états successifs, depuis le moment où elle commence à exister, jusqu'à celui où ses principes sont entièrement détruits. Ainsi une pomme est d'abord acerbe, ensuite *aigrette*, ensuite plus douce & sucrée, delà elle éprouve un mouvement fermentatif intérieur, enfin elle se pourrit. On peut remarquer les mêmes successions d'état, dans beaucoup d'autres substances qui n'ont point une manière d'être constante & invariable. Ces changemens sont sur-tout sensibles dans les régnés végétal & animal. Or, les principales circonstances auxquelles on peut rapporter ces variations, paroissent se réduire à deux, dont l'une est l'influence des climats, & l'autre est la fermentation considérée dans ses différens degrés. Nous allons nous arrêter un instant sur l'une & l'autre de ces causes, en observant que quoique ce soient les

seules dont nous nous proposons de parler ; il en est beaucoup d'autres qui peuvent concourir à varier les mixtes, telles que, par exemple, la nature du sol, le travail & la culture de la terre, la valeur des engrais, & plusieurs de ce genre qu'il seroit facile de découvrir si nous entreprenions un examen détaillé des substances, au lieu de ne les considérer qu'en général, & si nous tenions compte des changemens qui dépendent encore de la disposition des sujets & des tempéramens sur lesquels chaque substance agit.

De l'Influence des Climats.

Nous croyons ne pouvoir mieux développer cette cause si intéressante pour expliquer la diversité des corps physiques même homogènes, qu'en transcrivant ici quelques morceaux extraits d'un excellent Discours sur les influences des corps célestes (a).

(a) Ce Discours a été prononcé dans l'Assemblée de la Colonie Alféene, par un Académicien Arcade.

121. « Il est évident, pour peu qu'on y
» réfléchisse, que le Soleil est la plus grande
» cause de tout ce qui arrive dans le monde
» sublunaire. Il est la source perpétuelle de
» cette pluie lumineuse qui se répand jus-
» qu'à Saturne la plus éloignée des planet-
» tes, avec assez d'abondance pour qu'il en
» réfléchisse jusqu'à nous, & par-delà une
» quantité sensible. Cette lumière du So-
» leil est un feu très-délié qui pénètre
» de toutes parts jusques dans les parties les
» plus intérieures des corps, & quand il se
» trouve en assez grande quantité, il en
» agite les parties, & raréfie les molécules;
» transforme tous les mixtes, dissout les so-
» lides, subtilise tous les fluides, les affine,
» les rend propres à un nombre infini de
» mouvemens dont ils n'étoient pas capa-
» bles dans tout autre état que la force
» de la lumière s'accroisse, c'est-à-dire, que
» les rayons tombent moins obliquement
» & par conséquent en plus grande abon-

» dance dans un espace donné; qu'ils agis-
» sent plus long-tems tous les jours comme
» il arrive dans l'été; voilà tous les phéno-
» mènes précédens changés, tant sur la face
» de la terre, que dans l'air: qu'ils arrivent
» à nous plus obliquement dans les mêmes
» espaces, & par conséquent plus foibles &
» moins abondans, & que ces rayons agis-
» sent chaque jour pendant un tems plus
» court, comme nous le voyons en hiver;
» que l'aspect de tout notre pays va deve-
» nir différent! que les météores vont paroî-
» tre changés dans notre atmosphere!

» Si on veut comparer les effets visibles
» dans les différentes zones, lorsqu'elles ont
» les saisons du même nom; quelle autre
» diversité n'appercevrons-nous pas encore
» au premier coup d'œil? Si l'été de la zone
» torride, c'est-à-dire, de ces vastes espaces
» de terrain où le Soleil lance perpendicu-
» lairement ses rayons deux fois l'année à
» midi, si, dis-je, on compare l'été de ces

» pays avec l'été des zones tempérées qui
» sont placées entre les tropiques & les cer-
» cles polaires, l'une, vers le septentrion ;
» & l'autre vers le midi, & que l'on oppose
» les phénomènes de l'été dans ces zones
» avec ceux de l'été des zones froides, c'est-
» à-dire, des terres & des mers qui sont con-
» tenues dans l'enceinte des cercles polai-
» res, & ont par conséquent les pôles ter-
» restres dans leur milieu ; on reconnoitra
» bientôt que l'été de la zone torride, celui
» des zones tempérées, & celui des zones
» froides, sont des choses fort différentes
» quoique sous la même domination. On
» peut en dire autant de la différence des
» hivers, des printems & des automnes. Ce
» qu'on remarque des zones comparées en-
» tre-elles, peut aussi se remarquer des dif-
» férens climats de la même zone..... la
» position des pays par rapport au Soleil,
» doit faire conclure nécessairement qu'aux
» différens climats d'une même zone, le So-

» leil répand une abondance & une obli-
» quité différente des rayons. . . . c'est de
» ces sources que naissent toutes les diver-
» sités que nous voyons dans les végéta-
» tions, dans les constitutions intrinsèques
» des corps organiques ou non-organiques,
» sous les divers climats, dans les saisons
» analogues, & dans celles de différentes
» dénominations. C'est pour cela que
» dans les saisons & les zones différentes,
» on ne voit pas les mêmes plantes, les
» mêmes animaux, & que les périodes sont
» plus courtes ou plus lentes dans la géné-
» ration & la destruction des choses. Sous
» le Ciel plus ardent des climats chauds, les
» tempéramens doivent être moins forts;
» les transpirations des animaux & des plan-
» tes plus abondantes, les digestions moins
» bonnes, les besoins d'une nourriture facile
» plus fréquens, l'usage des viandes plus
» dangereux, les maux causés par une effe-
» vescence excessive des humeurs plus fa-

» miliers qu'ailleurs , les solides & les flui-
» des animaux plus alkalifés ; c'est-à-dire ,
» plus disposés aux fermentations putrides ,
» aux Maladies épidémiques malignes , aux
» Gangrênes qui dévorent le corps , & au
» Scorbut destructeur ; c'est delà que vien-
» nent les Eléphantiafes , les Lépres , les
» Pestes des climats chauds qui sont incon-
» nues ou fort rares ailleurs. Au contraire ,
» la Transpiration rare , les Pléthores , les
» Stagnations d'humeurs ; les Gouttes & les
» Fluxions de toutes les fortes doivent plu-
» tôt attaquer les habitans des pays moins
» chauds ou trop froids. Il doit arriver de
» pareils inconvéniens dans le règne végé-
» table de la physique terrestre. Les huiles
» essentielles des plantes , dans la zone tor-
» ride & dans les pays qui en sont moins
» éloignés , doivent nécessairement y être
» plus exaltées qu'ailleurs ; les fucs spécifi-
» ques qui sont en aussi grand nombre qu'il
» y a d'espèces particulières de plantes ,

» doivent, dans ces climats, parvenir à un
» plus grand degré de subtilité ; & les fels
» végétales y être plus atténués. . . . Or
» tous ces effets sont des productions du
» Soleil , parce que c'est principalement de
» cet astre que dépendent toutes les vicissi-
» tudes du chaud & du froid. Je dis *princi-*
» *palement* & non pas uniquement ; car la
» nature du terrain , les différens mixtes
» dont certains pays abondent plus que d'au-
» tres, les montagnes plus ou moins hau-
» tes contribuent en partie à faire qu'un
» pays, soit plus froid ou plus chaud ; plus
» ou moins sujet aux pluies , aux vents &
» à certains vents , plutôt qu'à certains au-
» tres , &c. ».

De la Fermentation considérée dans ses diffé-
rens degrés , & comme une circonstance qui
influe sur la maniere d'être , & les proprié-
tés de quelques substances.

122. Il semble que la nature en travail-

lant à la formation des mixtes, ne les a créés que par la combinaison des élémens & des principes secondaires qu'elle a pour ainsi dire forcés à s'unir entre-eux; mais de sorte cependant que l'état le plus naturel de ces principes, tant élémentaires que secondaires, étant d'être absolument libres & dégagés de toute union; ils font un effort continuel pour retourner à leur première pureté. Cette proposition est incontestable par rapport au feu, au phlogistique & à l'air, & il nous suffit qu'on l'admette dans ces trois substances pour établir la vérité de ce qui suit. C'est cet effort qu'on peut comparer à celui d'un arc toujours prêt à se débander, qui amène la décomposition des substances, ou cet état dont l'effet est de leur faire perdre leurs premiers caractères distinctifs, & de présenter des produits différens de ceux dont ces substances paroissent être formées. Mais il y a un grand nombre de degrés entre le premier mouvement qui s'excite dans les parties

parties constituant d'un mixte, & le dernier qui termine sa destruction totale. C'est entre ces deux termes qu'il faut placer cette opération si ordinaire dans beaucoup de productions végétales & animales qu'on désigne sous le mot de FERMENTATION. On l'a distinguée en *spiritueuse*, en *acide* & en *putride*: mais elle offre encore beaucoup de degrés intermédiaires qui n'ont point été suffisamment saisis jusqu'à ce jour, soit parce que les progrès lents, ou les décroissemens peu sensibles échappent à nos recherches, soit parce que nous manquons de moyens pour en déterminer les justes nuances. Nous ne pouvons traiter à fond cette matière; mais les observations suivantes suffiront pour développer le point de doctrine relatif à cet ouvrage.

1°. On auroit tort de ne reconnoître la fermentation qu'aux grands caractères qui la manifestent, quand elle s'excite dans les grandes masses & à un degré considérable,

c'est-à-dire, quand le travail est accompagné de chaleur, d'ébullition, de gonflement dans les matières, & quand il en résulte un changement très-sensible dans quelques-unes des qualités du mixte fermenté. Souvent la même opération a lieu avec moins d'appareil & de tumulte. Il n'existe qu'un mouvement fermentatif sourd qu'on ne peut mieux désigner qu'en le regardant comme une commotion intestinale, un soulèvement léger dans les molécules premières dont est composée une substance. Cette commotion suffit pour occasionner du dérangement dans les rapports, les contacts, les formes & les autres modifications particulières ou respectives de ces molécules, & souvent un seul de ces effets suffit pour apporter un changement dans la manière d'être, & les qualités d'un mixte.

2°. On connoît un grand nombre de causes qui peuvent occasionner cette commotion intestinale; mais les plus foibles agents

même fuffifent pour la faire naître ; par exemple, un degré de chaleur qui excède la température propre à une substance, l'interposition de l'air entre ses parties, un simple choc peuvent produire cet effet, qui d'ailleurs peut avoir lieu par la seule disposition élémentaire des parties de cette substance.

3°. Cependant il y a des moyens pour empêcher ou borner la fermentation, & ce sont sur-tout ceux qui fixent invariablement les principes d'un corps. On peut parvenir à cette fin en le privant de toute humidité, en l'exposant à un grand froid, ou par quelques autres procédés que l'art indique : mais ces moyens ne peuvent être appliqués dans beaucoup de cas, & sur un grand nombre de substances.

4°. Beaucoup de substances alimentaires de nature fermentescible, ne nous deviennent salutaires dans l'usage que nous en faisons, que quand elles ont éprouvé le juste degré de fermentation qui développe leurs

principes sous les rapports les plus analogues à nos humeurs : mais en deçà ou au-delà de ce degré, elles deviennent nuisibles ou mal-faisantes.

5°. Ce degré est difficile à régler & à fixer. Le plus souvent il s'écarte de ses justes bornes d'une manière effectivement trop peu marquée, pour que nos sens & sur-tout notre goût ou notre odorat en soient avertis; mais réellement & intrinséquement trop existante, pour qu'il n'en résulte pas au moins un commencement de vice qui se communique à nos humeurs.

6°. La fermentation passe aisément d'un corps fermentant à un corps fermentescible, pour peu qu'on mêle une très-petite quantité de ferment dans la masse qui n'a point encore subi ce travail (a); mais ce même

(a) Il nous semble qu'en considérant les phénomènes de la fermentation que l'expérience soumet tous les jours à nos yeux dans la pâte, le vin, le fromage, &c. comme un terme de

ferment reste sans effet quand on en introduit dans un corps dont toutes les parties ont éprouvé successivement & complètement la fermentation.

7°. Enfin il y a , selon toutes les apparences , des ferments de différentes espèces (quoiqu'ils soient peut-être tous d'une même nature) qui ont différens degrés d'action & dont la manière d'agir est déterminée par les propriétés des bases dans lesquelles ils s'engagent. Delà il suit qu'un ferment particulier peut attaquer certaines substances & rester sans effets avec d'autres. Il paroît encore qu'un ferment agit plus puissamment sur des substances homogènes avec lui , que sur celles qui sont d'une autre nature , quoiqu'il puisse aussi faire entrer ces dernières

comparaison applicable à nos humeurs ; il est aisé de concevoir par analogie , les effets d'une seule goutte de pus , d'un atôme variolique , d'une infiniment petite molécule de sérosité dartreuse , &c. lorsque ces principes sont introduits dans nos liquides.

dans un mouvement de fermentation. Ces assertions bien prouvées conduiroient à d'excellentes découvertes ; mais l'objet de notre travail ne nous permet, ni d'administrer les preuves de notre théorie, ni d'en tirer les conséquences qu'on en pourroit déduire. Nos recherches, dans cet Essai, tendent à examiner si l'on peut prévoir les Maladies épidémiques ? C'est la solution de cette première partie du Problème qui doit spécialement nous occuper : mais les sujets accessoires qui servent uniquement à présenter le sujet principal sous un point de vue lumineux, ne doivent point être étayés de toutes les preuves, ni développés sous les détails très-étendus qu'il seroit possible d'embrasser. Nous terminerons donc ici nos réflexions sur la cause, la marche, les progrès & les résultats de la fermentation, & sur les circonstances desquelles dépendent souvent la manière d'être, & les propriétés des mixtes.

Récapitulation de la première partie du
Problème.

123. Jusqu'à présent nous avons essayé de démontrer comment les élémens, les principes secondaires, & en général toutes les substances des trois régnés devenoient les causes éloignées, prochaines & quelquefois immédiates des Épidémies, soit sous le rapport de leurs parties constituantes, soit sous ceux de leurs qualités sensibles, soit enfin sous celui des variations qu'elles éprouvent dans beaucoup de circonstances; les conséquences qu'on doit tirer de ces différens exposés, établissent d'une manière incontestable les propositions que nous avons avancées dans le §. 61; c'est-à-dire, 1°. qu'il y a beaucoup de causes & par conséquent de Maladies épidémiques que nous ne pouvons prévoir, ni *positivement*, ni *conditionnellement*: 2°. qu'il y en a quelques-unes qu'on peut prévoir *positivement*, si rien ne

change la nature des causes ; & 3°. qu'il y en a d'autres enfin qu'on ne peut prévoir que d'une manière *conditionnelle* , si ces causes ne doivent exister & agir qu'hypothétiquement.

Peut-être désireroit-on trouver ici le détail des maladies qu'il est impossible de prévoir , & de celles au contraire dont l'événement peut être annoncé , ou positivement , ou conditionnellement ; avec un peu d'attention , ces distinctions sont aisées à déduire de ce que nous avons dit : par exemple ,

124. Il est certain que quand les maladies sont aiguës , accompagnées de symptômes très-graves & qui annoncent une cause très-irritante , enfin que lorsqu'elles présentent les accidens du §. 5 ; on ne doit les imputer qu'à des principes actifs introduits dans la masse des liqueurs , tels que les sels alkalis , les exhalaisons minérales , les vins altérés par des chaux nuisibles , les vins

nouveaux & mal fermentés, les grains gâtés, pourris, ergotés, &c. Donc si l'on connoît un Pays, un Peuple, une Province exposés à l'une ou l'autre de ces causes, on pourra prévoir assez certainement l'espèce de maladie qui pourra régner & juger qu'elle sera inflammatoire, ou putride, &c.

125. On pourra également prévoir les maladies populaires qui pourront naître, lorsque l'on sera longtems exposé à l'action d'un air brûlant & sec, qui ne sera tempéré ni par les rosées du matin, ni par les pluies salutaires, &c.

126. La qualité dominante des fruits, celle des eaux qui sont la boisson ordinaire de certains pays, feront aussi juger, par l'analyse des principes qui altèrent ou ces fruits, ou ces eaux, quelles sont les maladies qu'on pourra craindre & prévoir au moins conditionnellement.

Voilà (depuis 124 jusqu'à 126) quelques exemples de la manière dont on doit

chercher à porter un jugement sur les maladies qu'on peut prévoir : nous supprimons tous les autres corollaires qu'on peut déduire de l'enchaînement des choses que nous avons traitées jusqu'à présent. Il est impossible de tout dire : mais un Lecteur éclairé sçaura très-bien suppléer aux objets de détails que nous sommes forcés de supprimer. En présentant toutes les causes possibles auxquelles se rapportent les maladies, nous avons indiqué en même-tems tous les effets dépendans de chacune de ces causes ; mais nous ne prétendons pas en offrir toutes les combinaisons & tous les résultats qui peuvent être multipliés & divisés d'une manière presque infinie : nous laissons ces calculs, de même qu'en Arithmétique on se contente d'indiquer le nombre des chiffres, leur valeur & les opérations qu'on peut faire avec eux, sans chercher à fixer tous les résultats possibles qu'ils offriroient.

127. Au reste, il suit que plus on réunira

de connoissances dans l'étude de la Physique, plus on pénétrera dans l'examen des substances; plus aussi on étendra les moyens qui doivent mener à connoître & prévoir les Maladies non-seulement épidémiques, mais même celles qui sont indistinctement répandues en tout tems, en tous lieux, & par des causes particulières.

128. Il suit encore que ces maladies ne pourront être connues & prévues que par un fidèle Observateur qui sera tout-à-la-fois versé dans les connoissances de la Physique, de la Chymie, de l'Histoire Naturelle, de la Topographie de sa Province, & qui prendra la peine de faire des analyses, de mesurer les montagnes, d'étudier la position du climat qu'il habite relativement au monde céleste, d'observer les variations de l'atmosphère, & de tenir des notes de tous les objets intéressans.

La France ne manque pas d'un nombre assez considérable de Sçavans qu'elle pour-

roit distribuer dans différentes Provinces ; en confiant à chacun un département circonscrit qui seroit le théâtre de ses observations : mais il seroit à fouhaiter que l'Etat se chargeât de faire un fort à ces Médecins Physiciens, & qu'il leur épargnât tous les frais qu'entraîne le goût de faire des découvertes utiles.

Tel est, selon nous, le moyen le plus sûr pour prévoir les Maladies épidémiques.

S E C O N D E P A R T I E D U P R O B L Ê M E.

Quels seroient les moyens de prévenir les Maladies Epidémiques ?

129. **N**ous avons dit (§. 63.) qu'on ne peut prévenir que les Epidémies dont on connoît les causes, quand ces causes sont simples ou peu compliquées, quand

elles ne sont pas générales ou très-étendues ; quand elles se manifestent d'une manière non-douteuse , ou dans les principes constituans des corps , ou dans leurs qualités sensibles , ou dans les circonstances qui influent sur leur manière d'être ; enfin lorsqu'en connoissant les effets qu'on peut craindre , il est possible de les détourner ou de s'en garantir , en employant les moyens que la nature de ces causes indique.

En parcourant l'analyse des substances , & par les autres détails dans lesquels nous sommes entrés dans cet Ouvrage (depuis le §. 73. jusqu'au 123 exclusivement) nous avons suffisamment fait connoître qu'elles étoient les causes qui pouvoient nous nuire. Nous avons même annoncé les effets immédiats dont elles étoient suivies : il ne nous reste qu'à présenter les moyens d'empêcher , de détourner ces causes , ou au moins de nous préserver de leur action.

130. Ces moyens comprennent autant

d'objets relatifs à la police, qu'il y en a qui sont proprement du ressort de la Médecine : les détails nous apprendront quels sont ceux dont doivent s'occuper les Magistrats, & quels sont ceux qui exigent les attentions des Médecins. Dans l'exposé que nous allons faire des uns & des autres, nous nous attacherons aux divisions qui nous ont servi pour parvenir à la connoissance des causes.

1^o. Moyens de prévenir les Maladies Epidémiques dont les causes dépendent des substances considérées dans l'altération de leurs principes constituans.

131. On ne peut empêcher les exhalaisons sulphureuses, phlogistiques, arsénicales, &c. qui s'élèvent des mines & des endroits où l'on travaille à la torréfaction & à la purification des métaux : mais

132. On doit empêcher les Ouvriers de boire les eaux dans lesquelles on lave les mines, & détourner autant qu'il se peut le

cours de ces eaux , enforte qu'elles ne se mêlent pas avec celles dont les habitans des environs font leur boisson ordinaire.

133. On ne doit ouvrir que les MINES qui sont à une distance assez considérable des pays fort habités , pour qu'ils ne puissent pas en recevoir les exhalaisons.

134. Les personnes occupées à ces travaux doivent, autant qu'il est possible, observer un régime adoucissant , avoir la précaution de se purger souvent , & faire un usage fréquent de quelques poudres absorbantes. Ces secours peuvent prévenir l'effet corrosif des vapeurs métalliques.

135. Nous ne connoissons aucuns moyens d'empêcher les VAPEURS SALINES dont l'atmosphère se trouve chargée dans le voisinage de la mer & des marais salans ; mais on peut se garantir de leurs effets par un régime sec , absorbant , adoucissant , & en retranchant le sel dans les alimens où l'on a coutume de le faire entrer.

136. Le Ministère Public doit veiller à ce que l'on fasse de fréquentes visites chez les Marchands de Vin, pour juger si leurs VINS ne contiennent point de litharge, ou s'ils ne séjournent pas dans des vaisseaux de plomb & d'étain.

137. On détruit LES ACIDES par les alkalis & les absorbans : mais on peut corriger celui qui se manifeste dans les fruits non mûrs, en les faisant cuire, & en les adoucissant avec le miel ou le sucre. Au reste, il seroit facile de défendre qu'on exposât en vente aucune espèce de fruits avant qu'ils fussent en parfaite maturité.

138. L'EXCÈS DU FLEGME qui abonde quelquefois dans les alimens & les rend aqueux, froids & nuisibles, peut être réprimé par l'action du feu qui leur enlève leur humidité superflue.

139. On doit jetter LES FRUITS dont le mucilage commence à s'altérer, & qui passent à la pourriture ou à la moisissure.

140. Il faut éviter l'usage continué des LÉGUMES FARINEUX, à moins qu'ils ne soient très-tendres, & qu'on ne les mange quand ils sont encore en gouffe.

141. Il est essentiel de veiller à ce que la FERMENTATION DES DIFFÉRENTES SORTES DE VINS, comme celui des raisins, la bierre, le cidre & la poirée, soit conduite avec assez de soins pour que toutes les parties mucilagineuses la subissent & ne gâtent point la liqueur, en se confondant avec elle sans avoir été fermentées.

142. Indépendamment de l'attention qu'on doit avoir de laisser fermenter suffisamment la pâte avec laquelle on fait le pain; les Magistrats doivent donner leurs soins à la conservation & à la qualité des GRAINS, & faire jetter ceux qui seroient MOISIS, PIQUÉS DE VERS, &c.

143. Quant aux grains charbonnés qui entrent quelquefois en certaine quantité dans du blé qui est sain d'ailleurs, il suffit de

les séparer de ceux qui ne le sont pas.

144. L'étuve & la torréfaction empêchent le grain de se pourrir, & donnent un moyen de prévenir qu'il ne nuise quand il n'est altéré que par l'humidité.

145. Enfin on pourroit remédier à l'abus qui résulte des NOURRITURES fournies par le seigle, le sarrasin, le millet, &c. en construisant des magasins où l'on renfermeroit des grains dans les années d'abondante récolte, & en les ouvrant dans les tems de disette. On trouveroit aussi une ressource réelle contre beaucoup de maladies épidémiques, en fournissant du riz aux pauvres, & en multipliant la bonne espèce de pomme de terre dont on feroit du pain, lorsque les provisions de bled ne seroient pas suffisantes, ou seroient portées à un prix trop considérable pour le Peuple.

146. On doit veiller à faire porter LES FUMIERS qu'on conserve en tas, à une lieue au moins des grandes Villes, & par la même

raison éloigner également tout ce qui peut charger l'air d'exhalaisons nuisibles & alkalinés, comme celles qui viennent des BOUCHERIES, des CADAVRES & des CIMETIERES.

147. Le Gouvernement ne peut donner assez d'attention aux MALADIES ÉPIZOOTIQUES, c'est-à-dire, à celles qui attaquent les animaux, & sur-tout ceux qui servent à la nourriture ordinaire de l'Homme, comme le Bœuf, le Veau & le Mouton. Il doit être défendu, sous les menaces des peines les plus grièves, d'exposer en vente la viande de ceux qui auroient eu la plus légère atteinte de la maladie régnante; de plus, on doit obliger les Particuliers auxquels ils appartiennent, à les tuer dès la première invasion du mal, & à les enterrer assez profondément avec leur cuir.

148. Il est difficile d'expliquer pourquoi nous n'avons pas conservé l'heureux usage dans lequel étoient les Anciens de BRULER LES CORPS MORTS. Des bûchers dressés à cette

fin & embrâsés , en ôtant ce principe toujours renouvelé de corruption , produiroient encore d'autres effets très-avantageux par rapport à la qualité humide & à la densité de l'air. D'ailleurs on pourroit ajouter aux matières combustibles des bûchers, une certaine quantité de charbon de terre (a), de

(a) Les moyens simples & peu coûteux sont toujours préférables à ceux qui obligent à des dépenses considérables. Écoutons, sur l'effet de ceux que nous proposons, ce qui est inféré dans la Thèse d'un Homme de Lettres & d'un nom très-connu, l'un des Membres de la première Faculté du Royaume.

« Quod ab Hipocrate actum in Græciâ norunt tirunculi
 » Medici. È lignis resinosis ignes succendere jussit Medicorum
 » Princeps, ad stragem pestilentem debellandam. Sub finem
 » anni 1769 Epidemicâ variolarum constitutione Parisiis in-
 » signi, Sanctæ Theresiæ dicatis virginibus... luem Vario-
 » losam importaverat admissionem postulans puella: ad con-
 » tagium subripiens arcendum, decantatum acetum prophyl-
 » lacticum, candelas, baculos, pastillos fumales, tædas aro-
 » maticas quæ omnia magnificè attollunt Medici Loimodo-
 » chiales, & alia suffimenta composita in dispensariis descripta
 » pro nihilo habui; sed divini senis vestigiis insistens, lucu-

réfines, ou de certaines plantes qui, en répandant au loin leur Parfum Balsamique & Aromatique, rendroient l'atmosphère beaucoup plus saine, & détruiroient les différentes causes de putridité qui sont la source la plus ordinaire des maladies épidémiques.

II°. *Moyens de prévenir quelques Maladies Epidémiques dont les causes dépendent de certaines substances considérées dans leurs qualités sensibles.*

149. On ne peut changer l'influence de

» lentos *Hullarum* ignes intrà Cœnobii bivios & trivios aditus
 » per noctem accendendos curavi (& un peu après.)
 » In Urbe Valentianâ practicantes Medici de quæstione ad
 » utilitatem publicam spectante interrogati, affirmant (die
 » 15 Januarii anni 1770.) Peripneumoniam, Asthma, &c.
 » adeò non esse hic endemicos morbos ab anno millesimo
 » septingentesimo quadragesimo, ex quo carbonis usus fieri
 » cœptus est, ut contrà ab eo tempore infrequentiores
 » sint (*) ».

(*) Vide Quæst. Medic. *An Lithantracæa* vulgò *Hullæ* (houilles ou charbon de terre) *pabulum igni præbeant sanitati innoxium?* Præsides M. Morand, D. M.

l'air : mais il feroit assez facile de se garantir de quelques-unes de ses impressions.

150. Lorsqu'il est excessivement échauffé par les rayons du Soleil, on doit éviter de s'y exposer, ou si l'on y est forcé, comme le font les Habitans de la campagne, surtout pendant LE TEMS DES MOISSONS, on doit avoir la précaution d'avoir la tête couverte, de manière que le tissu de la coëffure qu'on porte soit, pour ainsi dire, impénétrable à ces rayons. Une toile cirée ou gaufrée, nous paroît très-propre à remplir cette vue. On pourroit en faire des bonnets en se servant de fil de laiton suffisamment fort pour en bâtir la carcasse. Mais il faudroit qu'ils fussent partagés en deux, ou même en trois fonds, & disposés comme par étages l'un sur l'autre & au-dessus de la tête, enforte qu'il y eût au moins deux travers de doigt entre chacun des fonds. Ce feroit un moyen de briser les rayons solaires, & de diminuer considérablement leurs effets sur un des viscères

le plus précieux, & le plus souvent affecté dans les maladies qu'entraînent les chaleurs de l'été. D'ailleurs chaque Moissonneur pourroit placer, dans un trou fait en terre, à un pied de profondeur, assez près du lieu de son travail, une ou deux pintes d'eau animée avec une suffisante quantité de vinaigre blanc ou rouge, & se désaltéreroit de tems en tems avec cette boisson, pourvu qu'il ne fût point dans une sueur trop abondante quand il y auroit recours.

151. Les moyens de se parer du froid sont trop connus pour qu'il en soit ici question, & d'ailleurs le froid absolu n'est jamais une cause immédiate d'un règne épidémique: mais il n'est que trop ordinaire d'habiter dans un AIR MODÉRÉMENT FROID ET TRÈS-HUMIDE, sur-tout pendant l'hiver; ou dans un AIR MODÉRÉMENT CHAUD & également TRÈS-HUMIDE, tel qu'il est souvent vers la fin des automnes, & dans quelques autres saisons; cette constitution dont nous avons

annoncé les effets à la fin du §. 125, & qui est toujours plus funeste aux Personnes dont la fibre est lâche, exige en général l'usage des légers Toniques, comme le vin, les alimens un peu épicés, &c. elle contrindique les Saignées & les puissans Evacuans. C'est alors qu'il est prudent de se promener au grand air, de faire un exercice modéré, & de rendre ses habitations aussi saines qu'il est possible, en entretenant un feu suffisant pour corriger le vice de l'atmosphère.

Le plus souvent l'AIR ne devient nuisible que FAUTE D'ÊTRE RENOUVELLÉ ; la plupart des habitations sont construites, surtout à la campagne, de manière qu'il n'y a qu'une seule entrée par laquelle l'air y pénètre, mais il n'en peut sortir & devient un principe de corruption. Quelquefois encore son excès de densité & de raréfaction (107) habituelles, entretient presque en tout tems, en certains Pays, des Maladies Epidémiques qu'on doit rapporter à ce qu'ils sont

situés , ou dans des fonds , ou à la cime des montagnes fort élevées.

152. Quant à ces deux vices , il seroit facile d'y remédier en élevant les bâtimens sur des endroits qui ne fussent ni trop exaucés , ni trop bas , & l'on pareroit aisément l'abus qui résulte de vivre dans un air qui n'est point renouvelé , en rendant une Ordonnance très-sage qui forceroit à ménager dans chaque appartement au moins deux portes ou fenêtres placées ou vis-à-vis , ou latéralement l'une de l'autre. Il faudroit également pratiquer deux ou trois ouvertures dans les écuries & les étables , & y laisser circuler librement l'air au moins pendant quelques heures chaque jour. Plus on multiplieroit les percées , plus on en tireroit d'avantages ; parce que suivant les changemens de tems & les exhalaisons du voisinage , on pourroit ne recevoir de l'air que par le côté qu'on voudroit préférer.

153. Comme LES VARIATIONS DE L'AIR

dans quelques-unes de ses qualités , mais surtout dans ses degrés de chaud & de froid , ainsi que dans ceux de sa sécheresse & de son humidité , sont les causes les plus communes des Maladies Epidémiques ; il paroît qu'on éviteroit les effets de ces changemens souvent très-subits , si l'on s'exposoit à l'air de tous les jours & de tous les tems. On fortifieroit ainsi son tempérament , & l'on ne seroit plus sensible aux moindres révolutions : d'ailleurs on devroit avoir l'attention de se couvrir , mais sur-tout la tête , la poitrine , l'estomac & le bas-ventre , à proportion des degrés de chaud & de froid qu'on éprouveroit dans la même journée.

154. On peut empêcher LA MAUVAISE QUALITÉ DES EAUX , en leur procurant un libre cours , en nettoyant les fontaines & les citernes , en détournant les immondices qui s'y mêlent. On les corrige , en les laissant reposer lorsqu'elles sont bourbeuses , en les distillant , en les faisant filtrer au travers

de plusieurs lits de fable, en les faisant bouillir, avant d'en faire usage, quand elles sont dures, crues & séléniteuses; enfin en y faisant infuser quelques plantes aromatiques, ou en y ajoutant un léger acide comme le vinaigre.

III°. *Moyens d'empêcher l'effet de quelques circonstances qui influent sur la manière d'être, & les propriétés des substances.*

155. Entre ces circonstances que nous avons exposées (§. 120 & suivans) il en est quelques-unes que l'on ne peut détourner, telles que l'influence des climats, l'état de l'atmosphère, les pluies, les grêles, les vents, les insectes, & quelques autres encore qui décident de la qualité plus ou moins bonne de certains mixtes, non-seulement dans différens climats, mais encore dans le même Pays & sur le même sol dans la succession d'une année à une autre; cependant sans s'occuper des moyens chimériques

qui tendroient à changer l'ordre général établi dans la nature, il est certain qu'avec plus de connoissance dans la Physique & l'Agronomie, il seroit aisé de distinguer les terrains les plus propres à certaines productions plutôt qu'à d'autres, de connoître les meilleures manières de préparer les graines avant de les semer, de ne s'attacher qu'aux espèces d'arbres qui donneroient des fruits de la meilleure qualité, de choisir l'exposition la plus favorable pour l'accroissement & la perfection des végétaux. Ces détails qui seroient l'objet d'un traité très-intéressant, procureroient les avantages les plus réels, & tendroient à étendre non-seulement l'abondance des consommations & l'agrément du goût, mais encore, ils influeroient essentiellement sur la santé, en s'opposant au vice de la plupart des substances dont l'usage n'est que trop ordinaire & trop dangereux parmi le Peuple sur-tout.

156. Quant aux circonstances qui dépen-

dent des fausses manipulations , & du peu de soin que l'on a de veiller à ce que les productions que nous fournit la nature , soient conservées ou préparées de la manière la plus fidèle & la plus propre à les rendre saines , il ne doit point paroître impossible au Ministère Public d'éviter le plus grand nombre des abus qui en résultent. Ainsi sans répéter ici ce que nous avons déjà exposé relativement à l'attention de faire jeter les fruits & les grains gâtés , les viandes corrompues , &c. il est essentiel d'empêcher que le Peuple ne devienne la victime de certaines boissons que la cupidité & la mauvaise foi font exposer en vente , & qui , sous le nom d'un breuvage fortifiant & agréable , ne sont réellement que des TEINTURES DE DIFFÉRENS BOIS , des décoctions de différentes graines , ou l'expression & le suc de plusieurs fruits agrestes étendu dans beaucoup d'eau , & quelquefois animé avec quelques parties d'eau-de-vie.

157. Il nous resteroit à indiquer ici les moyens de prévenir les altérations qui se manifestent souvent dans la plûpart des substances , à l'occasion de la fermentation , ou seulement du mouvement fermentatif par lesquels nous avons dit (§. 122) qu'elles étoient sujettes à passer. Mais comme cet objet ne pourroit être bien rempli qu'en examinant avec la plus grande recherche , les variations qui surviennent dans ces substances , quand la fermentation est trop lente ou trop précipitée , quand elle n'est pas suffisamment développée ou lorsqu'elle l'est avec excès ; enfin toutes les fois qu'elle est manquée par quelque cause que ce soit ; nous entreprendrions , en traitant cette matière , un travail beaucoup plus long que nous ne nous le sommes imposé , & qui ne pourroit manquer de paroître étranger à l'objet de ce Mémoire. Nous nous contenterons donc d'observer sommairement :

1°. Que la fermentation poussée trop

loin , conduit au plutôt à l'acidité , à la moisissure & à la corruption des substances ;

2°. Que quand elle n'est pas excitée suffisamment pour que toutes les parties fermentescibles la subissent , les mixtes conservent un principe de crudité qui les rend pesans , indigestes , &c ;

3°. Qu'un des moyens d'augmenter la fermentation est la chaleur ; & que le froid au contraire la diminue , ou même l'arrête ;

4°. Qu'entre les deux termes du chaud & du froid , il en est un moyen , mais différent suivant chaque espèce de substance fermentescible qu'il faut choisir , & que l'on apprend aisément à saisir avec un peu d'attention & d'expérience ;

5°. Qu'enfin lorsqu'on veut s'opposer à ce que la fermentation s'excite dans une substance , il faut éviter que cette substance ait le moindre contact avec une autre de même espèce qui feroit dans le mouvement de la fermentation , & que peut-être même

on devroit la défendre des exhalaisons que répand le ferment ; puisque cette cause , dans beaucoup de cas , est suffisante pour entraîner les substances qui y sont exposées , dans l'effervescence & le dérangement de leur texture.

158. Tels sont les principaux moyens (depuis 131 jusqu'à 157.) qui pourroient prévenir ou détourner la plûpart des Maladies Epidémiques. Nous ne pouvons pas affurer qu'en faisant concourir toutes les précautions que nous avons indiquées, on feroit à l'abri de toutes sortes de règnes , parce qu'il s'en établit quelquefois par des causes générales (65) auxquelles on ne peut se soustraire : mais on feroit certain de les rendre moins fréquens & moins destructeurs , parce qu'ils ne s'étendroient que sur des tempéramens plus sains , plus vigoureux , & qui feroient dans les conditions les plus favorables pour résister à l'action des Miasmes ; d'ailleurs l'espèce humaine jouiroit en général

ral d'une santé plus solide, moins altérée par les infirmités chroniques qui menent insensiblement & par les détails à une mort prématurée, & qui rendent à charge tous les momens d'une existence qu'elles épargnent encore.

Dans nos pays qui sont situés dans le milieu de la zone tempérée, vers les parties septentrionales & occidentales, les grandes révolutions qui succèdent à l'ébranlement partiel du globe sont extrêmement rares : nous ne sommes point environnés de volcans, nous ne nourrissons point d'animaux d'une espèce vénimeuse, ou du moins dont le venin soit très-subtil ; nos plantes contiennent peu de principes reconnus assez actifs & assez volatils, pour que leurs exhalaisons, en se répandant dans l'air, lui impriment des qualités très-nuisibles & très-meurtrières. Par ces raisons nous sommes peu exposés à la Peste & aux Maladies réellement Pestilentielles. Il n'y a

que LE COMMERCE que nous faisons AVEC LES ETRANGERS & les Colonies que nous possédons du côté du Levant & du Midi, qui nous exposent de tems en tems à la communication des Miasmes contagieux dont les ravages s'étendent sur tout un Peuple, sur toute une Province, & quelquefois sur tout un Royaume.

Mais ne pourroit-on pas *prévenir* ce malheureux effet, en purifiant encore avec plus d'exactitude qu'on ne le fait, les marchandises que nous recevons de ces pays, en les exposant plus longtems à l'air avant de les mettre en vente, en allumant des feux dans les endroits où l'on dépose les ballots, &c.

Quant aux MIASMES qui sont, pour ainsi dire, NATURALISÉS AVEC NOUS, comme ceux de la Rougeole, de la petite Vérole, &c. il paroît moins possible de prévenir leur action, tant qu'ils ne seront pas mieux connus, que d'empêcher qu'ils ne deviennent mortels, en cherchant un bon traitement, mé-

thodique & administré avec le concours des circonstances qui pourroient en garantir le succès.

Nous venons d'exposer les vices généraux auxquels on peut rapporter la plûpart des Maladies Epidémiques, & quels étoient les moyens de les détourner & de s'en garantir; nous avons aussi prouvé qu'il y en avoit un assez grand nombre que nous ne pouvions ni connoître, ni prévoir, ni prévenir: il nous reste pour terminer ce Mémoire, à examiner comment on peut borner les ravages des maladies dont nous nous occupons.

TROISIÈME PARTIE DU PROBLÈME.

*Quels sont les moyens d'arrêter les progrès
des Maladies Epidémiques?*

EN parlant des causes générales de ces maladies, nous avons dit (§. 24) que l'altération qui survient dans nos fluides par

le vice des corps qui nous environnent, que nous respirons, qui sont destinés à nous nourrir, & à l'action desquels nous sommes soumis, en est la cause immédiate; nous avons ajouté (§. 64) que les moyens d'arrêter les maladies, sont relatifs à la nature même des accidens qui se manifestent, & à la cause dont ils dépendent quand elle est connue; mais qu'on ne pourroit tenter que des moyens douteux, lorsque les causes & les maladies qu'elles excitent ne seroient point connues, ou ne le seroient qu'en partie.

Les bornes de cet Essai ne nous permettent pas d'entrer dans l'énumération considérablement étendue de tous les vices auxquels nous sommes sujets dans nos fluides & dans nos solides, ni de rappeler encore ce que nous avons déjà répété tant de fois sur ceux que nous pourrions connoître, & ceux dont les causes & la nature nous étoient entièrement cachées.

Notre objet n'est pas non plus de proposer pour chacun de ces vices , un traitement méthodique qu'il est facile de trouver dans les bons Auteurs : ce feroit d'ailleurs s'éloigner de l'état de la question par laquelle il s'agit moins de prescrire des remèdes contre les maladies épidémiques, que d'indiquer les moyens d'en empêcher les ravages & la propagation.

Nous nous contenterons de quelques réflexions générales dont on sentira aisément l'application particulière pour chaque maladie , suivant ses causes , sa nature & ses caractères.

Moyens d'arrêter les progrès des Maladies Epidémiques de la première Classe (§. 4).

159. L'Epidémicité jointe à la plupart des Maladies Sporadiques (2) simples & bénignes, telles que les Rhumes, les Diarrhées, la plupart des Fièvres, &c. n'apporte souvent aucun changement dans le traitement qu'exi-

gent ces maladies en elles-mêmes, parce qu'elles ne sont épidémiques que dans le sens qu'elles attaquent un certain nombre de personnes à la fois : mais elles ne le sont nullement par un caractère de contagion (10) ou par tout autre qui les distingue dans leur essence, de celles qui sont répandues par tout & en tout tems lorsqu'il n'existe aucun règne.

Dans ce cas (159) le Médecin (128) doit se conduire par les mêmes principes que dans les maladies ordinaires, c'est-à-dire, remonter à l'origine des causes, autant qu'il le peut, sur-tout de celles qui dépendent du vice ou de l'excès des principes constituans (73) & des qualités sensibles (101) des substances dont l'usage est le plus familier ; il doit rechercher si ces substances ne pêchent point par les circonstances qui influent sur leur manière d'être & leurs propriétés (120) ; il doit étudier le tempérament de chaque malade, distinguer chacun des acci-

dens , les estimer , en tirer ses indications , opposer enfin les remèdes aux vices avec cette sagacité que doit lui donner l'étude longtems continuée & approfondie de la Matière Médicale , de la Pharmacie , &c. ces moyens seront suffisans pour guérir & pour borner les progrès du règne.

161. Mais il se joint quelquefois aux maladies les plus simples (2) un caractère, un vice caché qui les rend & plus rebelles & plus fâcheuses.

162. On peut soupçonner qu'il existe un vice de cette espèce, quand une maladie simple , en apparence , ne suit pas ses périodes, son type ordinaire , &c. (§. 7).

163. Ce vice (162) est ou léger, ou grave.

164. Dans le premier cas , il mérite peu d'attention.

165. Mais s'il est grave , on peut assurer qu'il ne tardera point à se manifester par quelques symptômes qui serviront à le faire

reconnoître, tels que les syncopes, les sueurs, la prostration des forces, ou tous autres détaillés dans le (§. 5). Alors il change le caractère de la maladie, & met dans le cas de la ranger parmi celles dont nous avons fait une seconde Classe, & dont il demande le traitement.

Moyens d'arrêter les progrès des Maladies Epidémiques de la seconde Classe (§. 5).

166. Les caractères qui distinguent ces maladies des autres, dépendent ou de causes connues, ou de causes inconnues.

167. Dans le premier cas, ils sont faciles à détruire, en employant les moyens mêmes indiqués par la cause; par exemple, en opposant les absorbans aux acides, ceux-ci aux alkalis, les antiphlogistiques aux symptômes inflammatoires, en détournant le principe de corruption qui existe dans l'air faute d'être renouvelé, &c. & en remédiant aux

ravages qu'il a occasionnés par les Antiseptiques, les Purgatifs, &c.

168. Dans le second cas, c'est-à-dire ; quand la cause n'est pas connue ; on peut quelquefois juger des caractères dont nous parlons ici, par leurs effets ; & c'est ce que les Logiciens appellent connoître *à posteriori*. Souvent un seul symptôme, tel que la prostration des forces, les sueurs habituelles, une tumeur, &c. suffit pour faire juger d'un caractère malin dont on ignore la cause, mais qui augmente le danger de la maladie d'ailleurs assez bénigne à laquelle il s'est joint.

169. Cette simple connoissance *à posteriori* peu satisfaisante pour un Médecin qui aime à scruter & à pénétrer jusques dans les causes, est au moins quelquefois suffisante pour attaquer & combattre avec succès, lorsque les symptômes qui se manifestent sont connus en eux-mêmes, & quand l'expérience, en apprenant à les distinguer a, pour ainsi

dire, fixé en même-tems le choix des armes avec lesquelles on doit les combattre. C'est ainsi que la lassitude d'un seul membre, qu'un frisson, que des douleurs vagues, mais dont le retour est périodique, sont quelquefois le symptôme d'un foyer fébrile qui ne se manifeste pas d'ailleurs, qu'on attaqueroit en vain par beaucoup de remèdes très-variés, & qu'on ne fait cesser que par l'usage du Quinquina. Ainsi, dans le pays où j'exerce la Médecine, la couleur d'un rouge moins foncé & plus vif que de coutume, répandu tant autour des lèvres, que sur les bords & l'extrémité de la langue, a été le symptôme d'une surabondance de pituite & d'une humeur catharreuse à laquelle se joignoit un commencement léger de dissolution dans la partie rouge du sang, enforte que pendant quelques mois les maladies régnantes ont été de vrais catharres & des fièvres pituiteuses, sur-tout pendant l'hiver & les tems pluvieux. Quelques mois après & au retour du prin-

tems, elles se font déguisées sous les apparences de diarrhées, de coliques, de rhumatismes, de douleurs articulaires, de maux de gorge; mais le symptôme qu'on vient d'exposer existant toujours chez les malades, n'a pas permis de douter que ces nouvelles maladies, quoiqu'elles fussent en apparence différentes des premières par les effets & leurs sièges, ne reconnussent cependant la même cause, & ne fussent de la même nature: aussi ne cédoient-elles point au traitement que l'on appliquoit en les jugeant sur ce qu'elles *sembloient* être; mais on les guérissoit, en les traitant comme de vrais catharres humides & une tendance à la dissolution sanguine, par les purgatifs, les absorbans, les altérans antiscorbutiques assez chauds, quand il n'y avoit point de fièvre, & les plus tempérés quand elle s'établissoit. Je supprime ici beaucoup de détails relatifs à ce règne, parce que mon objet n'est pas de le décrire, mais seulement de

prouver comment un seul symptôme peut quelquefois faire suspecter un caractère caché dans les maladies.

170. Lors donc qu'à une Maladie Epidémique de la nature des Sporadiques simples, il se joint un caractère particulier qui l'aggrave, & dont l'on juge plus par les symptômes que par la connoissance des causes, la marche qu'on doit suivre est d'ajouter l'indication que présentent ces symptômes à celles que l'on a déjà dû tirer de la maladie principale, & de peser toutes ces indications entre-elles, ainsi que les moyens qu'on a pour satisfaire à chacune en particulier.

171. Quelque soit le symptôme accessoire qui se complique avec les Maladies Epidémiques simples, il faut toujours l'attaquer par la marche méthodique qui doit le détruire, & que le raisonnement ou l'expérience ont fait connoître.

172. Ainsi,

La Cardialgie accompagnée de nausées;

le mauvais état des premières voies , la crasse de la langue , demandent toujours l'usage des émétiques , ou du moins des purgatifs.

Les Déjections putrides exigent toujours celui des antiseptiques.

Les Eruptions Pourpreuses , Violettes , ou tirant sur le noir , les Exanthèmes & les fausses fueurs qui prouvent le défaut de ressort dans les vaisseaux & une dissolution commençante dans les liqueurs , indiquent les meilleurs défensifs & les remèdes propres à ranimer la circulation , ainsi que ceux qui purifient.

Les Soubrefauts des tendons , les Mouvements convulsifs , le Délire , les Syncopes , & tout ce qui annonce l'embarras du cerveau & le désordre des esprits animaux , doivent décider le Médecin à recourir aux moyens révulsifs , quelquefois aux saignées du pied , le plus souvent à l'application des vésicatoires , aux purgatifs & même âcres , passés en lavement quand on ne craint point

l'inflammation des entrailles; enfin aux spiritueux, comme les Ethers, les Elixirs, le Liliū de Paracelse.

173. Mais :

1°. Quelquefois il faut mitiger l'action des remèdes indiqués par les symptômes, ou en différer l'usage, jusqu'à la cessation des accidens d'un autre genre dont ils augmenteroient l'importance; ou les combiner enfin avec ceux qu'on est obligé d'administrer pour le traitement de la maladie même.

2°. Quelquefois, au contraire, on se trouve forcé d'en augmenter l'action & d'insister plus longtems dans leur usage, parce que le symptôme accessoire est le plus menaçant, & parce que c'est lui qui entretient ou aggrave la maladie principale.

3°. Quelquefois enfin, on néglige le symptôme lorsqu'il ne paroît pas très-important, jusqu'à ce qu'on ait dissipé la maladie à laquelle il est joint.

Mais le point important dans la Pratique

(& ceci s'étend à toutes les Maladies, épidémiques ou non épidémiques) c'est, 1°. de sçavoir compter sur les efforts de la nature & de connoître ce qu'elle peut offrir de ressources. 2°. De ne pas confondre les *apparences* de dangers que présente souvent la maladie, à l'occasion d'une crise salutaire qui se prépare & ne doit se faire que quelques jours après, avec un état réellement plus fâcheux & qui supposeroit une inertie totale dans les principaux viscères dont les fonctions soutiennent & conservent la vie. 3°. En conséquence de ce principe, de ne pas toujours mettre dans la classe des accidens graves, les redoublemens de fièvre, les vomissemens de bile & de sang, les autres espèces d'hémorragies, le délire, la bouffiture, les intermittences ou irrégularités du pouls, & une infinité d'autres symptômes sur lesquels on a coutume de prendre l'alarme, & qu'on attaque vivement par des moyens souvent trop actifs, qui ne manquent

jamais d'augmenter le danger , quand ils n'enlèvent pas brusquement le malade. Des déjections spontanées, une sueur abondante qui eût terminé l'accès, une éruption de bonne qualité, des épanchemens vers les parties de la circonférence qui y auroient porté la matière morbifique, &c. l'eussent sauvé : les secours mal appliqués le font périr. 4°. D'être sur-tout attentif à distinguer si la maladie est réellement inflammatoire ; du moins, si elle est fomentée ou entretenue par l'extrême tension des solides, & de craindre de s'en laisser imposer par certaines douleurs, par des points aigus, par des mouvemens de fièvre, par la couleur du visage, par les termes même sous lesquels on désigne *improprement* la maladie, & qui sembleroient la placer parmi les maladies de ce genre. D'examiner, au contraire, si les accidens ne procéderaient point de la stagnation des liquides, de l'acrimonie qu'ils ont contracté par suite de cet effet, ou par toute
autre

autre cause, & de reconnoître enfin si les solides ne sont pas dans l'affaïssement & une espèce d'inaction, puisque cet état, plus fréquent qu'on ne le croit, présente une des principales indications d'après laquelle on doit diriger le traitement. Je peux l'affurer ici, (mais je crains qu'on ne l'entende pas assez, & qu'on n'y fasse pas suffisamment d'attention): les maladies vraiment inflammatoires, sont plus rares qu'on ne le pense. La stagnation des humeurs, leur dégénération, l'inertie des solides sont des causes bien plus ordinaires de nos maladies. J'ai, à cet égard, une expérience confirmée depuis plus de dix-huit ans, mais sur-tout depuis huit, pendant lesquels je n'ai cessé de donner mes soins aux Malades d'un Hôpital assez nombreux qui m'est confié. Il n'y a pas deux maladies vraiment inflammatoires, dans la proportion de trente qui dépendent de toute autre cause, & ont un autre caractère. Si la plûpart des Praticiens vouloient

contester cette assertion , en opposant leurs observations aux miennes , ils me permettroient de répondre qu'il est possible qu'ils aient rencontré un plus grand nombre de maladies inflammatoires que moi ; mais je ne crains point d'avancer qu'elles n'étoient souvent devenues telles , que par l'effet du traitement qui avoit été employé avant qu'on les eût appellés ; & c'est ce que j'ai vu arriver communément & d'une manière trop évidente pour hésiter de rapporter à cette cause & non à la maladie , le plus grand nombre des inflammations dont j'ai été témoin. En effet , dans le système ordinaire des personnes appellées à l'exercice de la Médecine , mais sur-tout de celles qui donnent des secours aux Pauvres & au Peuple ; il est rare que dès les premiers assauts d'une maladie , on ne prélude par une ou plusieurs saignées , (secours qui , dans les cas d'inertie , ne fait que ralentir le cours des liqueurs & en accélère la putridité) ; ensuite on en

vient à l'émétique dont les secousses vives & tumultueuses débarrassent effectivement les premières voies, mais portent & distribuent les foyers putrides dans différens sièges, où n'étant introduits que par un mouvement de *trusion* (a), ils donnent bientôt lieu à l'inflammation. Les choses n'en seroient pas venues là, si la conduite eût été plus sage, & si par une marche plus douce, après avoir administré beaucoup de boissons délayantes, on eût sollicité les évacuations par des laxatifs très-tempérés. Il est donc essentiel de distinguer si la maladie est réellement inflammatoire & compliquée avec la rigidité des fibres, (car dans ce cas le meilleur secours seroit de prodiguer les saignées & les émolliens); ou si elle est hu-

(a) Ce mot peu usité, quoique fort énergique, est formé du verbe latin *Trudere*, qui signifie pousser avec force, & donne l'idée du mouvement qu'un pistou communique à un liquide qu'il presse & qu'il oblige à sortir rapidement du canal dans lequel il étoit contenu.

morale, putride, & accompagnée de relâchement dans les solides, (puisque alors il ne faudroit que des boissons copieuses, des purgatifs, & ensuite de legers toniques, tantôt antiseptiques, tantôt antiscorbutiques). Cette connoissance est singulièrement facile à acquérir par le pouls, dont les mouvemens sont durs & précipités dans un canal extrêmement tendu, lorsqu'il y a inflammation; tandis qu'ils sont lents, foibles (au moins par comparaison) & irréguliers dans un canal relâché, peu rebondissant, & communément assez dilaté en largeur, lorsque la maladie est occasionnée par la stagnation & la dépravation des liquides. 5°. Il est encore essentiel de distinguer quelle espèce d'humeur on a sur-tout à combattre, & si c'est le sang, la bile, la pituite, la sérosité qui dominant, je ne dis pas seulement chez le malade, eu égard à son tempérament, mais j'ajoute encore relativement à la saison dans laquelle on est & au concours des

circonstances qui ont pu donner lieu à une de ces humeurs de surabonder & de se vicier plus que les autres , puisque l'expérience journalière nous apprend qu'il y a des tems où toutes les maladies sont bilieuses , d'autres où elles sont catharreuses , d'autres où la pléthore sanguine , du moins , où la rarefaction du sang est le vice dominant , &c. en sorte que quelques soient les faces sous lesquelles les maladies se présentent , quelques sièges qu'elles affectent , & de quelques symptômes qu'elles soient compliquées , un fidèle Observateur y reconnoît toujours pour premier principe , l'excès & l'altération de l'humeur déterminée dont la domination se fait sentir.

Voilà (§. 173) sommairement les principaux objets de spéculation qu'on doit avoir présens quand il s'agit de porter un jugement sur une maladie , & d'en diriger le traitement. Ces préceptes pourroient être beaucoup plus étendus , & peut-être ne seront-ils point aisés.

ment saisis par quelques Lecteurs, faute d'être développés avec plus de netteté ; mais on sent que ce n'est point ici le lieu de les présenter d'une manière plus détaillée, & qu'il doit nous suffire de les indiquer, sans suivre la longue chaîne de théorie & de pratique qu'ils traînent après eux. Maintenant pour rentrer plus directement dans l'ordre des matières que nous traitons, nous allons passer à quelques réflexions sur la petite Vérole, que nous considérerons ici par préférence à tout autre règne épidémique, parce que c'est un des plus fréquens & de ceux qu'on nous pardonneroit moins d'avoir passé sous silence.

De la Petite Vérole.

174. De tous les levains morbifiques & probablement étrangers (a), il n'en est point

(a) C'est vers le septième ou le huitième siècle que la Petite Vérole fut communiquée à l'Asie & à l'Europe par les

à l'action desquels nous soyons le plus épidémiquement exposés qu'à celui de la petite Vérole, qui paroît s'être naturalisée avec nous, & souvent est la cause des règnes les plus destructeurs.

Il est certain qu'il est contagieux & qu'il se propage par contact, par foyer & par distance. (§. 16).

175. La moindre quantité de ce levain, & même ce qu'on peut appeller son *aura velut insensilis*, introduite dans la masse de nos liqueurs (a), y apporte bientôt les symptômes de l'inflammation & de la putréfaction ; mais

Ce levain est très-âcre & très-volatil ; mais est-il corrosif ? Est-ce un acide, est-ce un alkali, est-ce un sel ? Quel est cet acide ? Cet alkali ? Ce sel ? La putréfaction est-elle

Saracins, pendant les conquêtes qu'ils y firent. Voyez Dissertation sur l'Origine de la Peste.

(a) Voyez le 6°. du §. 122, & la note.

un effet qui dépende du mélange même de ce virus avec nos humeurs, enforte qu'il change, qu'il altère, qu'il décompose leurs parties intégrantes & constituantes ? Ou bien, le levain dont nous parlons, ne feroit-il que la cause éloignée de cet effet, en augmentant d'abord le mouvement oscillatoire des vaisseaux, en précipitant par-là le cours des fluides, en déterminant par cette cause des engorgemens & des stases dans les parties incapables d'opposer une résistance suffisante ; enfin en rapprochant ces humeurs de l'état dans lequel elles sont lorsque, privées du mouvement circulatoire qui les préserve de la corruption & faute d'être renouvelées, elles tendent naturellement à se décomposer ? Telles sont, & beaucoup d'autres encore, les questions qu'on peut agiter, & qui ont jusqu'à présent partagé les sentimens de ceux qui les ont examinées. Il est peu d'opinions qu'on n'ait embrassées, défendues & rejetées, en employant des

motifs presque aussi pressans pour prouver la négative que l'affirmative, & *adhuc sub judice lis est.*

176. Mais de ces oppositions même, nous concluons que la nature du levain Variolique est donc inconnue jusqu'à nos jours, & que peut-être au lieu de tant disputer, on devroit chercher à analyser ce levain & à déterminer quels sont ses principes, par les moyens que nous en fournit la Chymie. On se procure aisément des pustules qui contiennent encore quelques molécules du levain dont il s'agit: il faudroit les soumettre aux différentes opérations par lesquelles on est parvenu à connoître les eaux fortes, les sublimés & les autres produits d'un grand nombre de substances. On découvreroit par-là sa nature, ou du moins les moyens de l'affoiblir & de l'engager dans quelques bases qui l'empêcheroient de se développer.

177. C'est à l'Etat à encourager les Chymistes à se charger d'un travail si important,

en les y invitant par les moyens les plus puissans sur les hommes & les plus propres à leur faire vaincre la répugnance, & peut-être le danger d'une opération aussi délicate.

178. En attendant qu'on ait fait cette précieuse découverte, il est certain que nous ne pouvons assigner aucuns moyens très-assurés de prévenir l'effet de ce virus, ni d'en empêcher la propagation.

179. Mais on pourroit, pour en borner les ravages,

1°. Employer une partie des précautions que nous allons proposer plus bas (§. 186) contre la peste.

2°. Peut-être pratiquer l'*inoculation* plus communément qu'on ne le fait en France, parce que c'est le moyen d'affoiblir le virus en le distribuant & en l'incorporant, pour ainsi dire, avec des humeurs qui l'émoussent, de même qu'on affoiblit un acide en proportion de l'union qu'il contracte avec

d'autres principes, ou lorsqu'on l'étend dans une plus grande quantité de flegme. Un autre avantage de l'inoculation, est celui de préparer le sujet & de réunir toutes les circonstances qui doivent empêcher que l'effet du levain soit nuisible, ou du moins qu'il le soit autant qu'il a coutume de l'être, quand les circonstances sont défavorables.

3°. Il seroit essentiel que le traitement en fût toujours confié à des Médecins qui sçauroient varier avec intelligence les secours relatifs aux symptômes & aux complications. Par cette précaution, les malades ne feroient point abandonnés aux seuls soins des simples gardes, ou à des gens de la campagne qui, faute de principes, ne peuvent parer aucuns accidens, & souvent en font naître d'irréparables. En général la mortalité est plutôt l'effet du mauvais traitement que de la maladie même, sur-tout quand l'air est sain comme celui des campagnes & des petites Villes. Cependant il faut convenir qu'il

y a des règnes beaucoup plus meurtriers les uns que les autres.

180. On peut demander si l'on doit échauffer ou rafraîchir dans la petite Vérole ?

L'Auteur de cet Essai, qui a traité cette maladie dans une Ville de Province pendant trois ans de suite, sans qu'aucun des malades qu'il a conduits & qui étoient en grand nombre ait succombé, a été souvent obligé d'employer l'une & l'autre de ces marches, suivant la disposition des sujets auprès desquels il étoit appelé : mais ce n'a été que par circonstances & sans prétendre déroger au principe qui consiste à s'éloigner également de l'un & l'autre de ces excès, pour se renfermer dans un traitement très-tempéré. Lorsque le pouls étoit foible, peu tendu, assez large, & le tempérament flegmatique ; il n'hésitoit pas d'échauffer en permettant les légers cordiaux, comme les confectons, le vin & le sucre, la liqueur d'Hoffmann, &c. ce qui cependant n'empêchoit pas l'usage

assidu d'une boisson tempérante & légèrement apéritive, & ce qui cessoit à l'époque où le pouls paroissoit avoir suffisamment de vigueur pour favoriser le travail de l'éruption : quand au contraire la fièvre étoit extrêmement ardente, la tension du pouls très-considérable, l'Éréthysme porté trop loin ; il recouroit à la Saignée, aux Lavemens, aux Pédiluves, aux Apozêmes préparés avec les plantes nitreuses, aux Bouillons de veau, quelquefois même au Lait d'amande, à l'Orgeat, aux quatre Semences froides, &c. ce qui étoit discontinué, quand le relâchement paroissoit suffisant, lorsque le pouls étoit plus doux, & lorsque les conditions requises pour que l'humeur pût se porter à la peau, sembloient toutes concourir autant qu'on le pouvoit desirer.

Et en effet, en admettant que le levain de la petite Vérole agisse de la même manière sur nos humeurs, & spécialement sur la partie muqueuse & lymphatique que le

ferment agit dans la pâte & en général, tout corps fermentant dans la substance où il est introduit; il faut employer la même prudence pour faciliter son développement, que celle dont on a coutume d'user pour régler la fermentation (a). Or, on sçait que trop de froid, trop de chaleur y nuisent également; mais qu'elle ne s'excite bien & ne donne un bon produit que quand on fait un juste milieu entre ces deux extrêmes. Par analogie, il semble qu'un Praticien devroit, dans le traitement de la petite Vérole, chercher également un juste milieu entre l'extrême tension & l'affaissement du pouls; entre les moyens excessivement chauds & ceux qui sont d'une qualité froide.

181. On peut encore demander s'il convient de placer l'émétique & les purgatifs violens dans le tems de l'ébullition du levain variolique?

(a) Voyez §. 157.

L'Auteur de ce Mémoire n'ignore point que cette conduite est ordinairement suivie par le plus grand nombre de ceux qui s'établissent ministres de santé; mais cette pratique n'a jamais été la sienne, parce que l'expérience lui a prouvé qu'elle aigrissoit les accidens, & parce que le raisonnement condamne cet usage meurtrier en lui-même. En effet, il en résulte l'abus dont il étoit question il n'y a qu'un instant, & qui consiste en ce que les secousses vives & tumultueuses distribuent les foyers putrides dans différens sièges où ils portent des engorgemens considérables & souvent l'inflammation.

Quand il se prépare une crise, une éruption, la nature tend à porter vers les parties de la circonférence & vers les différentes voies par lesquelles se font les excrétions, les humeurs impures qui surchargent les parties du centre; c'est même ainsi qu'elle travaille à sa conservation. Or l'estomac

doit être regardé comme une de ces voies vers laquelle l'humeur variolique déjà en effervescence a été portée, & qui doit bientôt en être nettoyée par un vomissement spontané. L'on sent combien il seroit dangereux d'obliger cette humeur à refluer dans les vaisseaux dont elle vient d'être expulsée. C'est le risque que l'on court avec l'émétique qui est effectivement, dans le commencement de son action, un évacuant assez efficace; mais qui ensuite agit comme stimulant, resserre les bouches des glandes dont l'estomac est parsemé & répercute, par suite de ces effets, le reste des humeurs dont l'afflux auroit continué à se faire au plus grand soulagement du malade. S'il y a cependant un cas où il convienne; ce ne peut être que dans l'affaissement, l'inertie presque totale des fibres, & lorsqu'on juge que les vaisseaux ont besoin d'être sollicités à des oscillations assez fortes pour presser la marche des liquides qu'ils contiennent & qui les surchargent.

Surchargent. Hors ce cas, on ne peut trop répéter que l'émétique, dans les petites Véroles, est le plus dangereux des moyens qu'on puisse tenter. On objecteroit envain qu'il n'est point aussi à craindre qu'on l'avance ici, puisque le plus grand nombre des personnes auxquelles on l'a administré, n'en a point été victime. Heureusement pour MM. les Malades, ils ne paient pas toutes les fautes que commettent ceux qui les traitent : souvent ils doivent leur salut à l'excellence de leur tempérament, & réchappent malgré les plus grands écarts : mais on n'en doit pas moins conclure qu'il vaudroit mieux les éviter & ne s'attacher qu'à une marche méthodique fondée sur les vrais principes.

Moyens d'arrêter le progrès des Maladies Epidémiques de la troisième Classe (§. 6).

182. Nous avons renfermé sous cette troisième Classe, toutes les maladies qui mé-

ritent le nom de *Peste*, & nous avons désigné (§. 6) les caractères particuliers auxquels on pouvoit les reconnoître. Au reste, il ne paroît pas que l'on puisse appliquer ce nom à un genre déterminé de maladies dont les symptômes soient toujours *identiques*, & spécialement affectés au même siège. Car, dit Galien (a), & son sentiment est celui de tous les Auteurs ;

« La Peste n'est pas le nom propre &
» caractéristique d'une maladie quelconque ;
» mais il convient à toute espèce de mala-
» die très-meurtrière & qui se répand en
» même tems sur beaucoup de Personnes... »

Ce jugement est confirmé par le tableau des Pestes qui se sont manifestées dans différens siècles. En effet

Dans la description très-étendue qu'Hippocrate nous a laissée des Pestes qui, dans son tems, ont ravagé la Perse, la Péonie,

(a) Comment. 3. in 3. Epidem,

l'Illirie , Athènes & quelques Villes de la Grèce ; on lit (a) que les Erésipèles d'une mauvaise nature enlevoient beaucoup de malades ; que d'autres périssoient de maux de gorge , de fièvre ardente avec phrénésie , d'ulcères dans la bouche , de tubercules aux parties de la génération , de charbon , de diarrhée , de différentes espèces de fièvres , &c.

Dans la Peste qui désola toutes les Provinces de l'Empire Romain , & s'étendit très-loin sous Marc-Aurèle & Lucius-Verus , Galien rapporte que la fièvre étoit fort petite dans cette maladie ; mais entre autres symptômes , celui qui distinguoit cette Peste de celles d'Athènes décrites par Thucydide , étoit la gangrène qui survenoit à l'extrémité des pieds.

Suivant le tableau historique qu'Evagre nous a tracé de la Peste qui regna sous

(a) Lib. 3°. de Morb. Vulgarib.

L'Empereur Justinien , environ l'an 544 , les accidens furent variés suivant les différens sujets. En effet , comme le dit M. Astruc (a) d'après cet Auteur , les uns avoient les yeux étincellans & rouges , le visage tendu & bouffi , le gosier enflammé & mouroient très-promptement ; les autres avoient le cours de ventre , une fièvre ardente , des bubons aux aînes , & périssoient dès le deuxième ou le troisième jour de la maladie ; avec toute leur connoissance & leurs forces : il y en avoit d'autres qui tomboient dans le délire & mouroient maniaques ; enfin les charbons dont le corps étoit couvert en faisoient périr beaucoup , &c.

On trouve dans Guy de Chauliac , la description de la Peste très-meurtrière qu'il eut occasion de voir à Avignon en 1348 & en 1360. Elle se manifesta dans le commencement , par la fièvre & le crachement de

(a) Dissertat. sur l'Origine de la Peste , p. 36.

fang, & l'on en mouroit en trois jours. Par la fuite, le crachement de fang ne paroiffoit plus; mais à la fièvre continue, il fe joignoit des charbons & des bubons aux aînes ou aux aiffelles.

Depuis l'an 1525, jufqu'en l'an 1530 (a); on fut expofé en France, comme en beaucoup d'autres Royaumes, aux défaits d'une Pefte, dont le caractère étoit différent de celui de toutes les autres Peftes connues. La maladie confiftoit dans des fueurs très-copieufes qui duroient jufqu'à ce que le mal fût fini d'une manière ou d'une autre, ce qui arrivoit ordinairement dans l'efpace de vingt-quatre heures. Elle prit le nom de *Sudor Anglicus*, ou de *Suette*, à raifon de ce fymptôme & du lieu où elle fut la plus violente.

Un des accidens les plus particuliers de la Pefte de Hongrie, arrivée en 1566, & qui

(a) Fernel, de abdit. rerum cauf. lib. 2°. cap. 12°.

ne passa en France qu'en 1575, étoit une douleur & une tension si grande dans la région épigastrique, vers le creux de l'estomac, qu'on n'y pouvoit pas soutenir les attouchemens les plus légers; d'ailleurs cette Peste étoit sans bubons, ce qui avoit été déjà observé dans plusieurs autres, & ce qui en établissoit la différence avec celles qui s'étoient manifestées dans d'autres tems.

Enfin on a remarqué des faces différentes dans la Peste du dernier siècle, & la dernière qui a ravagé la Provence & le Gévaudan, & qui commença environ l'an 1720.

De ces détails & de beaucoup d'autres que l'on trouve dans les Auteurs, mais que nous supprimons à dessein, il suit que la Peste est donc un Prothée, c'est-à-dire, que comme lui, elle change souvent de formes; qu'ainsi ce n'est point une maladie particulière, qu'elle se cache sous les apparences de la plupart des Maladies Epidémiques &

même Sporadiques ; mais qu'elle est, selon toutes les apparences , fomentée par des levains beaucoup plus subtils & plus actifs que ceux qui se développent dans les maladies de la première & de la seconde Classe dont nous avons déjà parlé.

183. Le sentiment de la plûpart des Auteurs, est que la Peste prend toujours naissance vers la zône torride, & que c'est delà qu'elle est apportée en Europe où elle est véritablement étrangère. De leur opinion & des preuves dont ils l'appuient, il semble qu'on devroit conclure que la Peste ne peut naître spontanément dans d'autres pays ; mais qu'elle est spécialement affectée, comme endémique, à l'Egypte, à l'Ethiopie, à la Perse, aux Indes, à Constantinople, & en beaucoup d'autres lieux, d'où elle se répand quelquefois dans les autres parties de l'univers.

Mais malgré les caractères d'évidence que les partisans de ce système croient lui trou-

ver , il nous paroît trop exclusif. En effet ; selon beaucoup d'autres Auteurs , les Pestes ne doivent leur origine qu'au mouvement des astres , qu'au dérangement des saisons ; enfin , comme le dit Fernel , qu'à une qualité occulte & maligne qui vient du ciel : l'on a observé que le développement des miasmes pestilentiels a toujours été précédé ou d'une extrême sécheresse , ou au contraire d'inondations & de grandes pluies : on sçait que la plûpart des Pestes ont succédées aux tremblemens de terre , à l'éruption des volcans ; & plusieurs Historiens nous ont appris que quelques-unes avoient été annoncées par une prodigieuse quantité d'insectes , comme des Mouches , des Sauterelles , des Chenilles , &c. Delà ne peut-on pas conclure que les Pestes peuvent indistinctement prendre naissance dans les pays où toutes ces causes , ou même quelques-unes d'entre-elles , agissent sensiblement & se continuent assez longtems pour char-

ger l'air de principes nuisibles & mortels ?

Enfin on demande aux partisans de l'*exotité* de la Peste, si cette maladie ne se manifesterait pas dans un pays quelconque dont on n'aurait pas soin d'écarter toutes les causes de corruption : par exemple, dans une Ville où l'on négligerait l'inhumation des cadavres, où l'on laisserait croupir les boues, les excréments des animaux, & en général tout ce qui laisse exalter beaucoup de principes très-volatils & très-actifs ? Certainement, en admettant cette hypothèse, on ne peut disconvenir que les Habitans d'une telle Ville ne pourroient échapper aux ravages d'un règne très-destructeur, & qui, par communication, s'étendrait bientôt au loin ; car on sçait avec quelle facilité & par combien de moyens la Peste se propage.

Cependant nous n'hésitons pas de convenir que cette affreuse maladie ne doive plus souvent exister dans les pays méridionaux que par-tout ailleurs, parce qu'ils sont plus

exposés au concours des différentes causes qui lui donnent naissance. En effet, la qualité de l'air, la nature du sol, la chaleur excessive de ces contrées, apportent dans la constitution intérieure de la plûpart des substances minérales, végétales & animales qu'elles fournissent, une variété considérable si l'on les compare à celles des autres régions situées dans les zones froides & tempérées. (Voy. §. 121) D'un côté, les productions végétales renferment des principes plus exaltés, & par conséquent plus nuisibles; les poisons y sont plus subtils; il y existe un plus grand nombre d'animaux dont le venin est plus actif & plus dangereux; de l'autre côté, les Habitans de ces contrées y ont le tempérament plus foible, la fibre plus lâche, les digestions moins bonnes, & les fluides plus disposés à la dissolution putride. Ils sont donc plus susceptibles de toutes les impressions que peuvent faire les causes qui les environnent & qui agissent sur eux.

Mais ce qui arrive habituellement dans les pays dont nous venons de parler , peut avoir lieu accidentellement dans beaucoup d'autres. Ainsi , il n'est point impossible que dans les zones tempérées on ressente , au moins pour un certain tems , des influences presque semblables à celles des pays chauds ; que les tempéramens y perdent les avantages de leur constitution primitive en raison des nouvelles causes auxquelles ils sont exposés ; & dans ces cas , qu'il se manifeste un règne pestilentiel qui feroit du *crû* du pays même , & ne différeroit peut-être de ceux qui nous viennent des régions méridionales que par la nature des levains dont l'activité & la volatilité pourroient être moindres , quoiqu'assez développées pour s'étendre au loin , & faire périr le plus grand nombre des malades qui en feroient infectés.

184. Au reste , nous ne connoissons nullement la nature de ces levains ; mais à en juger par les effets très-prompts & les acci-

dens très-graves dont ils font suivis, on pourroit conjecturer qu'ils doivent être aussi simples que les principes secondaires (§. 42) & que c'est la simplicité même de leurs parties constituantes qui les rend si dangereux & si actifs.

Ce sont eux dont plusieurs conditions peuvent retarder ou favoriser le transport (§. 18) & qui après avoir, pendant quelque tems, suspendu leur action, enforte qu'ils paroissent dissipés, reviennent ensuite exercer de nouveaux ravages (23).

Ce sont eux aussi, suivant toutes les apparences, qui, n'étant point toujours réunis en suffisante quantité pour former un règne complet & très-étendu, ou peut-être, qui ayant déjà été affoiblis à force de passer d'un sujet dans un autre, donnent quelquefois lieu à des symptômes pestilens (§. 8) qui se joignent aux maladies de la seconde Classe, en augmentant le danger, & leur donnent le caractère caché dont parlent

Boerhaave, Sydenham & tous les Auteurs.

185. Comme nous ignorons la nature des levains qui apportent la Peste, nous ne pouvons indiquer aucuns moyens physiquement sûrs d'arrêter leurs progrès & leurs ravages ;

Mais le raisonnement & l'expérience des siècles qui nous ont précédé, nous apprennent que ceux qui sont les plus propres à dissiper ces règnes fâcheux, sont

1°. De ménager un libre cours à certains vents qui ont apporté les Miasmes contagieux, & pour cet effet, de sapper des montagnes qui les empêchent de passer outre.

2°. D'allumer des feux dans les endroits où le règne est établi, & d'y brûler des matières résineuses & bitumineuses (§. 148) qui corrigent la mauvaise qualité de l'air.

3°. De purifier par le feu, par l'évent & par les fortes lessives, les linges, les habits, les meubles, & tout ce qui a été employé au service des malades.

4°. De brûler les cadavres aussitôt la mort.

5°. De défendre expressément de se couvrir de laine, ou de toute autre étoffe moëlleuse & capable de servir de foyer aux levains pestilentiels.

6°. De substituer à ces habillemens la toile, les camelots, la soie, ou tout autre vêtement d'un tissu lisse & très-ferré.

7°. D'empêcher toute communication avec les malades, & de ne les laisser visiter que par les personnes seules obligées de les approcher par leur état, ou par leur ministère.

8°. D'arrêter enfin tout commerce avec les Etrangers, & de leur défendre l'abord des lieux infectés, malgré l'appas du gain qui pourroit en attirer quelques-uns.

187. Quant au traitement des malades,

1°. On doit éviter ce qui augmente la putridité & la dissolution des humeurs; en conséquence proscrire les bouillons, les ge-

lées préparées avec les chairs des animaux ; & toute espèce de viande.

2°. Il faut saigner très-peu , ouvrir les bubons sans attendre leur maturité , & faire de profondes scarifications dans les tumeurs aussi-tôt qu'elles s'élèvent ; les recouvrir ensuite des plus puissans défensifs , & même y appliquer le feu.

3°. Employer intérieurement les boissons les plus antiseptiques d'une qualité froide ou chaude , suivant la nature de la maladie ; mais éviter soigneusement les extrêmes dans lesquels il est assez ordinaire de tomber.

4°. Coucher les pestiférés sur le crin ou la paille , dans des lits qu'on doit laisser sans rideaux & approcher de quelque endroit où l'air puisse être renouvelé.

5°. Entretenir continuellement dans leur chambre un feu qui brûle avec flamme , y jeter de tems en tems des matières résineuses & aromatiques.

6°. Répandre différens parfums , ou au

moins des liqueurs spiritueuses & anti-putrides dans toute la maison.

7°. Enfin tirer sur-tout des indications des moyens qui soulagent, & de ceux qui nuisent.

188. Le Ministère Public & les Médecins doivent veiller à ce que toutes ces précautions concourent en même-tems dans la Ville, dans tous les endroits où le règne est établi, & dans les maisons de chaque particulier. L'Etat doit subvenir à la dépense pour les pauvres, par lesquels ces maladies ont coutume de commencer, & par lesquels elles se propagent, parce qu'ils manquent des moyens qui leur seroient nécessaires pour être traités avec les soins qui les conserveroient & empêcheroient leur état de devenir nuisible au reste de la société.

Telles sont les vues générales par lesquelles nous avons cherché à satisfaire au problème. Nous ne nous sommes point dissimulé les difficultés, & nous n'avons pas craint d'avouer

d'avouer qu'il restoit encore beaucoup de découvertes à faire avant de connoître, de prévoir, de prévenir & de pouvoir diminuer la somme de ces maladies.

Mais nous croyons devoir ajouter que quelque abondance de lumières qu'on doive attendre pour le progrès de la Théorie Médicale, du travail de tous les Sçavans des différens ordres; elles contribueront peu au bien de l'humanité si, au mépris des plus sages Ordonnances, on laisse subsister des abus qu'il seroit facile de faire cesser.



A D D I T I O N S

AU MÉMOIRE SUR LES ÉPIDÉMIES.

189. **N**Ous avons terminé à ce dernier paragraphe le Mémoire qui a été présenté à la Faculté de Paris, & que nous n'avons intitulé que sous le nom d'*Essai*. Mais persuadés que la plûpart des principes

que nous avions établis, étoient beaucoup trop pressés pour être facilement saisis par des personnes peu versées dans les connoissances de la Médecine, nous nous étions engagés à développer par la suite plus particulièrement les idées que nous avions seulement esquissées. Voilà en quels termes nous nous étions expliqué à cet égard :

« Peut-être trouvera-t-on que nous n'a-
» vons pas suffisamment développé les rap-
» ports étroits qu'ont entre-eux tous les
» objets que nous avons traités. Mais cet
» Essai étant destiné à paroître devant des
» Juges éclairés, nous eussions craint de
» leur présenter toutes les conséquences de
» nos prémisses, & de fatiguer leur patience
» par des détails aisés à saisir. Au reste,
» comme cet Ouvrage ne doit encore être
» regardé que comme un simple canevas ;
» s'il mérite les suffrages de l'illustre Com-
» pagnie préposée pour l'examiner, nous
» pourrons, par la suite, l'étendre davantage

» & travailler spécialement pour les Lecteurs
» moins instruits ».

C'est dans l'intention de remplir ces engagements, que nous avons augmenté ce Mémoire de beaucoup de notes qui doivent le rendre moins abstrait & d'une utilité plus générale. C'est aussi dans les mêmes vues, qu'en paroissant encore revenir sur des sujets déjà traités, nous ajoutons ici un Tableau qui est presque le résumé de l'Ouvrage, & quelques réflexions ou commentaires que nous n'aurions pu inférer ailleurs avec une étendue suffisante, sans paroître nous écarter de notre objet principal.

190. Sans doute, il n'échappera à aucuns de nos Lecteurs, que ce *Post-scriptum* & quelques détails qui ont été renfermés dans la troisième Partie de ce Traité, n'appartiennent pas plus particulièrement aux Maladies Epidémiques, qu'à toutes celles qui attaquent indistinctement divers sujets dans tous les tems & sans uniformité de caractères :

sans doute aussi, l'on jugera que ces mêmes détails ne doivent pas immédiatement & nécessairement appartenir à la solution du Problème. Mais à cela nous répondons qu'entraînés par l'étroite liaison qu'ont entre-elles toutes les branches d'une même science, & convaincus du besoin de les connoître, & de s'y attacher quelquefois pour mieux saisir les rapports de chacune d'elles avec le tronc d'où elles naissent, nous n'avons pu nous empêcher d'en suivre quelques-unes, & d'annoncer par-là combien il importeroit qu'elles fussent connues par les personnes qui se consacrent au secours des malades (a). Mal-

(a) Il est inutile de dire que cette réflexion & quelques autres du même genre répandues dans cet Ouvrage, ne tombent nullement sur ces Hommes estimables & précieux à la Société que leurs talens plus que leurs lettres rangent dans la Classe des vrais Médecins : & que notre intention n'est pas même de désigner ici beaucoup de Chirurgiens éclairés qui joignent des principes à une bonne expérience, & que la plupart des malades éloignés des grandes Villes appellent avec autant de succès, qu'ils trouvent en eux de discernement & de prudence.

heureusement un zèle aveugle est chez la plupart de celles qui hasardent des conseils, *la raison suffisante* qui les dirige au défaut de la science que l'on acquiert par les veilles & le travail le plus assidu. Nous ne prétendons point que ce *Traité* les instruisse suffisamment ; mais puisse-t-il du moins leur apprendre quelles sont les difficultés de l'art ; combien de genres d'étude il faut embrasser pour être digne de donner un avis salutaire ; & à quels reproches s'expose quiconque risque témérairement, & sans autre guide qu'une dangereuse routine, d'administrer des remèdes dont il ne connoît ni la force, ni la dose, ni la manière d'agir, à des malades dont il ne connoît ni la constitution, ni les vices, dans des circonstances où les remèdes qu'on leur présente, loin d'être un secours, peuvent devenir un vrai poison.

Envain formerions-nous ici le vœu d'être assez connus de nos Lecteurs pour qu'ils fussent persuadés qu'il n'entre dans ces réflexions

xions ni esprit de critique , ni ce qu'on appelle *jalousie de métier* : nous sçavons que rarement on trouve dans les autres l'esprit de justice qu'on en pourroit attendre. Mais trop souvent témoins des abus qui résultent de la confiance que l'on établit en bon nombre de gens sans érudition , sur la foi seulement de leur *jaçtance* & sur leurs brillantes promesses , il doit nous suffire d'être animés par la vue du bien , pour oser présenter le vrai : & c'est le témoignage intime que nous nous rendons de ne pas être mûs par d'autres motifs , qui nous détermine à laisser subsister cet article & quelques autres tels qu'ils sont dans ce Traité.

§. 191. T A B L E A U

Des différens Vices auxquels est exposé le Corps Humain, par l'action des substances considérées d'une manière générale dans leurs principes constituans, dans leurs qualités sensibles, & dans quelques circonstances qui influent sur leur manière d'être & d'agir.

1°. Effets des substances considérées dans leurs principes constituans.

	<i>Désflegmés & purs, introduits dans les vaisseaux.</i>		<ul style="list-style-type: none"> La Mort subite. L'Erosion des solides.
192. LES ACIDES.	<ul style="list-style-type: none"> <i>Très - affoiblis, mais dont la présence se manifeste encore très-sensiblement au goût, comme on peut la reconnoître dans les vins nouveaux, les fruits verts, &c.</i> 	occasionnent	<ul style="list-style-type: none"> Les Coagulations Lymphatiques. Le Dessèchement des Fibres. Les Obstructions. La Sécheresse du Ventre.
193. LE PHLOGISTIQUE. LE SOUFRE ENFLAMMÉ LES MOFETTES. L'AIR QUI SE DÉGAGE DES SUBSTANCES FERMENTANTES.	<ul style="list-style-type: none"> <i>Lorsqu'on est exposé à toute leur action.</i> <i>Lorsqu'ils agissent en moindre quantité, & quand ils sont répandus dans un courant d'air qui les affoiblit.</i> 		<ul style="list-style-type: none"> L'Apoplexie & quelquefois la Mort subite. Les Syncopes. Le Vertige. Le Vomissement. L'Orthopnée. L'Hémoptisie.

194.
LES PRÉCIPITÉS.
LES FLEURS.
LES EXHALAISONS ET DISSOLUTIONS MÉTALLIQUES.

Lorsqu'ils ne sont engagés dans aucune base, & qu'ils sont pris en une certaine quantité.

Lorsque la quantité est beaucoup moindre, & quand leur action est affoiblie par celle des excipients.

Lorsqu'enfin ils n'entrent dans d'autres substances que dans des proportions très-foibles, comme par exemple, dans le vin adouci par la Litharge, dans des alimens préparés dans des vaisseaux mal étamés; enfin lorsqu'on n'est exposé qu'à leur évaporation presque insensible, comme le sont les Miroitiers, les Peintres, &c.

occasionnent

Les Convulsions les plus graves.

Des Vomissemens Sanguinolens.

Une Altération inextinguible.

La noirceur de la Langue.

L'Ul- de l'œsophage.
céra- de l'estomac.
tion des intestins

Des Coliques atroces:
La douleur des Lombes.

La Passion Iliaque.

Les Inflammations.

Les Déjections immodérées en dessus & en dessous.

Le tremblement des Membres.

La colliquation des Humeurs.

Le Marasme.

La Phrysie dorsale.

De petits ulcères dans différens sièges.

La Paralyse des intestins.

La Colique proprement dite métallique, & qu'on appelle vulgairement Colique des Peintres.

Fixes très-purs
introduits dans les
vaisseaux.

La Mort subite.
L'Excoriation.

Affoiblis par quel-
que base.

Les Rapports nido-
reux.
Les Eruptions cuta-
nées.
Le Soda.
L'Altération.
Les Aphthes.
Les Fièvres putrides.
Les Fièvres intermit-
tentes.

195.
LES
ALKALIS.

Volatils non cor-
rigés & à grande
dose.

occasionnent

Les Inflammations.
Les Excoriations.
La Dissolution des
humeurs.
Les Ophtalmies.

Mitigés , mais
contenus encore en
proportion excessive
dans les mixtes.

Les Angines gangré-
neuses.
Les Fièvres mali-
gnes.
Les Exanthèmes.
Les Fièvres pété-
chiales.
L'Abolition des for-
ces.
Probablement
Les petites Véroles.
La Suette & quel-
ques Maladies Pestilen-
tielles.

196.
LES SELS
NEUTRES.

Lorsqu'ils domi-
nent dans une quan-
tité excessive, sans
être suffisamment
adoucis par des ex-
cipients.

Les Diarrhées.
Les Diabètes.
La Toux.
L'Irritation des par-
ties nerveuses.

197.
LES EXHA-
LAISONS BI-
TUMINEU-
SES.

Lorsque les ma-
tières ne brûlent
point en plein air.

Les Etouffemens.
Les Dyspnées.
Le Crachement de
sang.
La Toux.

198.
LE PRIN-
CIPE TER-
REUX.

Quand il est su-
rabbondant.

occasionnent

Les Engorgemens.
Les Obstructions.
Différentes espèces
de tumeurs.
La diminutions des
évacuations accoutu-
mées.

Non altérées,
mais excédentes.

199.
LES HUI-
LES GRAS-
SES.

Lorsqu'elles sont
rancées.

L'Atonie.
La Stagnation des
liquides.
L'Anorexie.
Les Excrétions intes-
tinales.

Les Inflammations
des premières & des se-
condes voies.
La Phlogose des in-
testins.
Les fausses diges-
tions.
Les Borborygmes.
Les Coliques flatu-
lentes.

200.
LES HUI-
LES ESSEN-
TIELLES
AROMATI-
QUES.

*Lorsqu'elles sont
dégagées des mix-
tes, ou quand elles y
sont contenues avec
excès.*

L'Eréthisme des so-
lides.

Le dépouillement de
la partie séreuse.

Les Fièvres étiques.

Cette disposition du
sang dans laquelle il
semble tenir du carac-
tère des résines.

201.
LE
FLEGME.

*Quand il sura-
bonde.*

*Lorsqu'il manque
ou n'est point en
suffisante quantité.*

Les Cocluches.

La Grippe.

Les Catharres.

Les Fluxions.

Les Rhumes.

Les Diarrhées.

Les Œdèmes.

Le Dessèchement.

Les Constipations.

La Maladie noire.

Les Inflammations.

Les Obstructions.

occasionnent

202.
LES MUCI-
LAGES.

*Non fermentés &
très-épais.*

*Etendus dans un
liquide qui diminue
leur consistance.*

Les Tympanites &
les vents.

La lenteur des diges-
tions.

L'Épaississement des
liqueurs.

Les Engorgemens
des Bronches.

Les Asthmes secs.

L'Atonie ou le relâ-
chement des fibres.

Les Diarrhées.

La Puitte des pre-
mières voies.

Les Congestions hu-
morales.

2°. Effets des substances considérées relativement à leurs
qualités sensibles.

*Telle qu'elle est
lorsque le Mercure
se soutient entre le
vingtième & le
vingt-cinquième de-
gré du Thermometre
de M. de Réaumur ;
lorsqu'elle ne dure
que quelques jours
& succède à un tems
très-humide.*

203.
LA
CHALEUR.

*Lorsqu'elle dure
long-tems , & est
accompagnée de sé-
cheresse.*

occasionne

L'inertie presque to-
tale des Solides.

La lenteur des Cir-
culations.

Les Sueurs immodé-
rées.

La pression du Sang
sur des vaisseaux qui
n'offrent point de ré-
sistance , & laissent
échapper ce liquide.
De-là ,

Les { Vomissemens.
Crachemens.
Pissemens de
Sang , &c.

Le même effet sur la
Lymphé , la Pituïte ,
&c. De-là

Les Apoplexies.

Les Indigestions.

Les Dysenteries.

La décomposition
des Humeurs.

Les Fièvres putrides ;

Le dépouillement de
la Sérosité.

Les Inflammations.

Les Fluxions de poi-
trine.

Les Phrénésies.

Les Esquinancies.

La raréfaction des
liquides & les effets très-
variés qui en résultent
suivant le tissu des
vaisseaux & des parties
qui y sont exposées.

Voy. 209.

204.
LE PAS-
SAGE SUBIT
D'UN DEGRÉ
DE CHALEUR
CONSIDÉRA-
BLE A UN DE-
GRÉ BEAU-
COUP MOIN-
DRE.

*Spécialement sur
les tempéramens pi-
tuiteux, flegmati-
ques, replets, &
sur les Personnes
dont la fibre est lâ-
che, ou sur celles
qui suivent un régi-
me émollient.*

occasionne

(a) Les Péripleumonies.

Les Rhumes.

Les Catharres.

Les Fièvres tierces ;
quartes.

Les Douleurs Rhu-
matifantes.

Les Fluxions sur les
Yeux.

Les Apoplexies.

En général

toutes les maladies qui
résultent des évacua-
tions supprimées, mais
sur-tout de l'insensible
transpiration considé-
rablement diminuée,
comme

Les Fièvres rouges.

Les Fièvres miliaï-
res.

Les Echauboulures.

Les Epinyctides.

Les Erysipèles, &c.

(a) Les Maladies comprises dans cet Article ont en gé-
néral coutume de regner vers le commencement de l'Automne,
& il n'est point rare qu'à la même époque, il y ait des symptô-
mes qui caractérisent la dissolution putride des humeurs, sur-
tout quand à la diminution sensible de la chaleur se joint un
tems humide & pluvieux.

*Tel qu'il se fait
sentir lorsque le
Thermomètre est à
5, 6, 7 ou 8 degrés
au-dessous du point
de la congellation.*

205.
LE FROID.

Extrême.

206.
LE PAS-
SAGE TRÈS-
SUBIT D'UN
FROID TRÈS
VIF, A UN
FROID PLUS
MODÉRÉ.

*Tel, par exem-
ple, que celui de 5
degrés au - dessous
de la glace, à 5 ou
6 degrés au-dessus
du même terme.*

La diminution de la
transpiration insensi-
ble & des autres éva-
cuations excepté de
l'Urine.

L'engorgement des
vaisseaux du centre.

Les Constipations.

Les engorgemens
Lymphatiques & les
effets qui s'ensuivent.

La Mort presque su-
bite par Apoplexie.

La Gangrène des ex-
trémités, & les autres
accidens de l'Article
ci-dessus, mais plus
marqués.

occasionnent

Les Rhumes.

Les Congestions Ca-
tharétiques.

Les Fluxions.

Les Diarrhées.

Le retour des mala-
dies Eruptives ;

Et généralement
tous les accidens qui
résultent d'un relâche-
ment trop considéra-
ble & trop prompt.

207.
L'AIR SEC.

Sur-tout quand il
est long-tems tel &
quand son action se
porte sur des tempé-
ramens sanguins, na-
turellement chauds,
ou peu abondans en
sucs.

occasionne

Dans ses premiers
effets.

La tension & l'irri-
tabilité des Fibres.

La rapidité de la
Circulation.

L'Expression des
Glandes, & la sécré-
tion plus abondantes
des sucs qu'elles con-
tiennent.

Dans ses effets secon-
daires.

Le dépouillement de
la partie la plus fluide
de nos Humeurs.

L'Acrimonia & la
chaleur de leurs prin-
cipes les plus fixes.

La { de la Langue,
Sèche- { du Ventre.
resse { de la Peau.

Cet état des Solides
qui laisse craindre leur
prochaine érosion par
suite de leur ton forcé.

Les Toux gutturales
& convulsives.

Les Asthmes secs.

La Strangurie.

Les Maladies Inflam-
matoires, & en général
toutes celles qui sont
occasionnées par le dé-
faut des sucs qui hu-
mectent & lubréfient
les ressorts du corps
humain (a).

(a) Si à la sécheresse se joint la chaleur ou le froid, les vices de l'une & de l'autre de ces qualités, en se combinant avec ceux que fait naître la sécheresse, en rendent les effets plus sensibles, plus prompts & plus redoutables.

208.
L'AIR
HUMIDE.

Sur - tout quand
cette température
continue long-tems.

occasionne

(a) Il faut observer que ces différens effets sont bien plus sensibles sur les tempéramens pituiteux, les Femmes, les Enfans & les Personnes Cacochy- mes; que d'ailleurs ils peuvent encore devenir plus graves & plus variés par la combinaison du chaud & du froid avec lesquels l'humidité concourt souvent.

Dans ses premiers effets.

Le relâchement des Fibres.

La lenteur des Mou- vemens des ventricules du Cœur.

La stagnation des Humeurs.

Leur décomposition, ou au moins leur alté- ration, à moins que le ton des Solides ne se relève, & qu'elles ne soient reportées dans le torrent de la circu- lation, ou pour peu qu'elles aient été vi- ciées, elles excitent le désordre jusqu'à ce que la coction en ait été faite, & qu'elles soient expulsées par les voies des excréti- ons.

Dans ses effets secon- daires.

Tous ceux que nous avons exposés à l'Arti- cle du Flegme surabon- dant, & de plus, la plupart des Maladies Eruptives, comme

Les Erysipeles.

Les Fièvres rouges.

Le Miller, &c.

Les Maladies carac- térisées par les évacua- tions surabondantes des humeurs excrémen- tielles, telles que les Jau- nisses, les Diarrhées, les Rhumes, les Sueurs immodérées, &c. enfin, les Œdèmes, les Flu- xions, les Fièvres Pu- trides (a).

Assez considérablement pour qu'il y ait une disproportion très-sensible entre son poids sur la surface du corps humain, & la pression que les humeurs exercent sur les vaisseaux.

209.
L'AIR RARIFIÉ OU DEVENU LEGER.

A un degré moindre, mais desorte cependant que l'équilibre qui doit naturellement exister entre sa pesanteur & l'action de nos liquides en soit dérangé.

La rupture des Vaisseaux.

Les Hémorragies.

Les Vomissemens, &c.

Le reflux du Sang & des Liqueurs dans les dernières ramifications, & sur-tout dans les parties molles où la résistance est moindre, spécialement dans le cerveau & les poumons, d'où résulte,

La compression des Nerfs.

Les Convulsions.

L'Assoupissement.

La Paralyse.

L'Apoplexie.

Les Syncopes.

Les Etouffemens.

Les Asthmes.

occasionne

Les mêmes effets que ceux que nous venons d'exposer, mais beaucoup moins sensibles.

Une pesanteur universelle.

Une disposition au sommeil.

De fausses Nausées.

Un embarras dans la Tête.

Des Etourdissemens.

L'Engourdissement des Membres.

210.
L'AIR
TRÈS - CON-
DENSÉ, COM-
PACT ET PE-
SANT.

*Sur-tout lorsqu'il
agit sur des tempé-
ramens foibles, pi-
tuiteux, dont la fi-
bre est molle & peu
rénitente.*

occasionne

Le défaut d'équilibre
entre l'air intérieur ren-
fermé dans les Viscères
& l'air *ambient*.

Une pression considé-
rable sur tous les points
de la surface extérieure
du corps. Delà

L'Engorgement du
Sang & des autres hu-
meurs dans les cavités
& les viscères qui of-
frent le moins de résis-
tance.

Le déplacement de
certaines humeurs va-
gues, comme celles du
Rhumatisme, de la
Goute, &c.

En général, presque
tous les effets que nous
avons rapportés à la ra-
réfaction dans les deux
derniers Articles (a).

(a) Il y a peu de différences entre les effets qu'occasionne l'air raréfié & ceux que détermine l'air très-compact. Dans l'un & l'autre cas, il résulte également un défaut d'équilibre entre le poids de l'atmosphère & les fluides du corps humain, & c'est à ce défaut qu'on doit rapporter les désordres qui s'excitent dans l'économie animale & qui sont à-peu-près les mêmes, quoiqu'occasionnés par des causes qu'on croiroit absolument contraires. Il est vrai que quand l'air est trop léger, la colonne des fluides du corps humain presse de dedans en dehors, parce que l'air ne résiste pas; & que quand il est trop pesant, il presse les liquides de la circonférence vers le centre; mais les résultats de ces différentes pressions conduisent également aux engorge-
mens, aux phlogoses, à la rupture des vaisseaux, & à des symp-
tômes absolument semblables en eux-mêmes.

211.

LES
EAUX DE CI-
TERNES, DE
PUITS, DE
MARES, D'É-
TANGS.

*Sur-tout quand
elles sont corrom-
pues par les égoûts
des fumiers, des
boucheries, ou tou-
te autre également
propres à les gâter.*

*Lorsque le prin-
cipe dominant qu'el-
les contiennent est
acide & astringent.*

Le trouble des Di-
gestions.

Un mauvais Chyle.
L'appauvrissement des
Liquides.

Par suite de ces effets,

Les Fièvres Putrides.
Les Altérations Scor-
butiques.

Les maux de Gorge.

Les Aphthes.

Des Ulcères Cacoé-
thes.

Les Maladies de la
Peau.

occasionnent

La Coagulation des
Humeurs.

Les Maladies Lym-
phatiques.

Les Obstructions.

Les Gouëtres.

Les Constipations
invétérées.

212.

L'EAU ME-
ME LA MEIL-
LEURE.

*Lorsqu'on en boit
en quantité confi-
dérable immédiate-
ment après une sueur
excessive, ou dans
le tems même qu'elle
dure, sur-tout quand
l'eau est froide, ou
frappée de glace.*

Le gonflement subit
& la tension de l'Ab-
domen.

La Tympanite.

La douleur de Côté.

Les fausses Pleuré-
ties.

Le Saisissement.

La difficulté des res-
pirer.

Des douleurs Rhu-
matifantes.

3°. Effets des substances considérées dans quelques circonstances qui influent sur leur manière d'être & d'agir.

213.

LA FER-
MENTATION
DES VÉGÉ-
TAUX ET
CELLE DES
SUCS DESTI-
NÉS A FOUR-
NIR LES DIF-
FÉRENTES
ESPÈCES DE
VINS.

Lorsque toutes les parties fermentescibles ne l'ont pas subie, & tournent à la vapidité ou moisissure.

Même bien conduite & devenue spiritueuse, en sorte que la saveur du corps fermenté, soit piquante, agréable & non-acide; lorsqu'on mésuse de ses produits.

occasionne

Le dérangement de l'Estomac.

Le vice des Digestions.

L'épaississement de la Lympe.

Les obstructions du Foie,

Du Pancréas.

Du Mésentère.

De la Matrice, &c.

La Dysprase ou le mélange imparfait des principes qui doivent entrer dans la composition de nos Humeurs.

Différentes Maladies Cutanées.

Les Fièvres Ephémères.

Les Syno- } simples.
ques } putrides.

L'irritation des Nerfs.
Les Etourdissemens ou Vertiges.

Le Tremblement des Membres.

L'Ivresse.

Le Vomissement.

Les Nausées.

La raréfaction des Liquides

Les Léthargies.

L'Imbécillité. Et généralement toutes les Maladies qui naissent du désordre des Esprits animaux.

LA
FERMENTA-
TION.

*Lorsque poussée
trop rapidement &
avec excès de cha-
leur, elle a commu-
niqué à la liqueur
ce vice qu'on appelle
tourner à l'aigre.*

occasionne

1°. Tous les effets
que nous avons rap-
portés à l'Article des
Acides.

2°. Ceux qu'occa-
sionne un flegme de-
venu trop épais.

3°. Enfin ceux qui
dépendent d'une li-
queur ou boisson dont
tous les principes sont
dégénérés; mais sur-
tout,

La Cachexie.

Les Impuretés de la
masse du Sang.

Les Fièvres tierces
& quartes.

Les Galles.

Les Dartres.

Les pâles Couleurs,

La Bouffissure.

Les Hydropisies.

Toutes les suites en-
fin qu'entraînent les
mauvaises digestions,
& un chyle mal éla-
boré.

T A B L E A U

Des différens Vices auxquels est exposé le Corps Humain , par des causes inconnues dans leurs principes , leurs qualités sensibles, & leur maniere d'agir.

<p> <i>Les influences des Climats & des Corps Célestes. Les Volcans. Les Vents. Les Inondations considérables. Différentes Va- peurs Atmosphé- riques. La fouille consi- dérable des Terres & des Marais. 214. Les Odeurs qui s'é- lèvent d'un Champ de Bataille couvert de Cadavres. Les Miasmes qui sont transportés des Pays Etrangers , où la Peste peut être re- gardée comme En- démique.</i> </p>	occasionnent	<p> <i>La petite Vérole. La Rougeolle. Les Fièvres Malig- nes. Les Angines. Les Erysipèles. Les Fluxions de Poi- trine , & beaucoup d'autres Maladies ac- compagnées d'un ca- ractère malin. La Suette. Les Bubons des aînes & des aisselles. La Gangrène subite de différentes parties. La Putréfaction. La Mort assez promp- te , & souvent vio- lente. Enfin tous les Symp- tômes qui annoncent la Peste.</i> </p>
--	--------------	---

Fin du Tableau.

215. R É F L E X I O N S

*Sur le Tableau des Vices auxquels est exposé
le Corps Humain, par les différentes causes
que nous venons de présenter.*

1°. **P**Our prévenir, autant qu'il est possible, toute espèce d'erreur; nous avertissons qu'on doit supposer dans ce Tableau 1°. qu'il y a excès du principe quelconque dont nous annonçons les effets, & 2°. que ce principe agit dans des circonstances qui concourent à rendre son action plus nuisible.

216. 2°. Chacun peut ajouter à ce même Tableau, susceptible d'être beaucoup plus étendu qu'il ne l'est ici, ses observations particulières, & y développer avec plus de détail, les effets relatifs ou aux tempéramens, ou aux différens âges, ou aux conditions dans lesquelles agissent les diverses causes que nous avons rapportées. Ce travail con-

tinué de main de Maître & ajouté au simple canevas que nous avons dressé, étendrait considérablement, & sous la forme la plus simple, les progrès de l'Art. Il offriroit une économie sur le tems qu'on est souvent obligé de perdre pour rechercher dans les Auteurs des principes trop épars dans le corps de leurs Ouvrages. Enfin il conduiroit plus directement à une pratique sûre & éclairée, en ne la fondant que sur des connoissances positives, & des observations fidèles qui indiqueroient nettement la bonne & la vraie méthode curative.

217. 3°. En parcourant ce Tableau avec attention, on y observera les mêmes Maladies occasionnées par des causes différentes. On verra, par exemple, que les Apoplexies, les Angines, les Suffocations, &c. peuvent être produites par l'extrême relâchement des fibres, & par l'excès de leurs tensions; on jugera qu'elles naissent également dans un tems chaud & sec, & dans

un hiver froid & humide. L'on ne pourra s'appercevoir de ces effets, fans que la réflexion ne conduise à chercher s'il est vrai que les ressemblances soient parfaites ; si la nature des causes, absolument différentes entre-elles, ne doit point changer l'ordre du traitement, quoique dans les apparences quelques symptômes soient les mêmes.

Ces recherches répandront un jour étonnant sur la Médecine, en forçant de reconnaître 1°. que la même Maladie peut donc exister par excès de force dans les mouvemens du cœur, & au contraire par son défaut de ressort ; 2°. que les mêmes effets *en apparences* peuvent donc naître de plénitude & d'inanition ; de l'épaississement & de la stagnation des liqueurs dans des vaisseaux trop foibles & trop lâches, ou au contraire de l'activité avec laquelle leur cours s'est précipité dans des vaisseaux très-tendus, d'un calibre trop étroit, & dont les parois n'ont pu résister à la vive secousse qui leur étoit

communiquée ; & de ces principes on conclura qu'il faut donc opposer aux Maladies des moyens combinés suivant les causes immédiates, & non pas dirigés sur les fausses indications que donnent souvent la plûpart des symptômes.

218. Nous ne pouvons mieux éclaircir ce point de doctrine qui est une des principales clefs de l'art de guérir, qu'en rapportant ici ce que nous trouvons dans le savant Commentateur (a) de Boërhaave à l'Article de la fausse Fluxion de Poitrine ; ou après nous avoir dit qu'elle vient d'un sang chargé d'une pituite lente & froide (b) ;

(a) Vanswieten , Comment. in Herman. Boërh. Aphor. Tom. II. §. 867.

(b) On sera peut-être étonné que dans cet Ouvrage , nous soyons souvent revenus , & même avec une espèce d'affectation , sur les Maladies qui dépendent de la lenteur de la circulation , de l'épaississement des sucs & de l'inertie des solides. Puissé l'importance que nous attribuons à ces causes , faire assez d'impression sur le plus grand nombre de ceux qui se

& qui, par cette cause, devenue imméable, s'arrête dans les espaces étroits des vaisseaux pulmonaires : il ajoute, « il naîtra donc un » mal semblable à la Péripleumonie inflammatoire; car la partie affectée est la même; » l'on observe plusieurs symptômes (le point » de Côté, l'Etouffement, la Fièvre, le » crachement de Sang) communs à ces deux

consacrent au service des Malades, pour qu'eux-mêmes en examinent la valeur. Bientôt ils changeront la méthode curative qu'ils employoient presque uniquement dans toutes les Maladies aiguës, en les traitant par des saignées multipliées, par des rafraîchissans, & en général, de même que si toutes étoient inflammatoires ou dépendoient de l'excès du sang. Ils jugeront qu'il faut souvent relever le ton des fibres, dissiper les humeurs, n'attaquer que le flegme, que la pituite, ou que la bile, conserver le sang, ménager les esprits animaux : & ces indications bien suivies, les conduiront au succès le plus prompt & le plus brillant; tandis que par une marche contraire, ils développoient presque toujours des symptômes sous lesquels succomboient leurs Malades, ou qu'ils précipitoient dans un état d'épuisement, de langueurs & d'infirmités chroniques, ceux auxquels ils n'avoient point enlevé l'existence.

» Maladies. Cependant il y a une grande
» différence dans la cause matérielle de l'une
» & de l'autre, puisque dans la fausse Péri-
» pneumonie, l'humeur muqueuse froide &
» lente peut être facilement dissoute dans
» l'eau chaude, & qu'on ne peut obtenir cet
» effet dans l'épaississement inflammatoire.
» D'ailleurs la Fièvre est beaucoup plus
» légère dans la Péripleumonie pituiteuse
» que dans l'autre espèce ».

219. 4°. On pourroit ajouter à ce Ta-
bleau quelques colonnes de plus, & y in-
sérer les vrais spécifiques que l'on connoît
tels par l'expérience, ou par le raisonnement.
Ainsi, le froid, tantôt subit, tantôt gradué
par des passages successifs, étant le moyen
le plus sûr pour remédier aux effets d'un
chaud excessif, on pourroit, par exemple,
ajouter en cinquième colonne aux Articles
Raréfaction, *Inflammation*, *Phrénésie*, qui
ne sont que les effets d'une chaleur immo-
dérée, les moyens rafraîchissans connus,

tels que l'eau froide , les fomentations froides , l'immersion des membres dans l'eau froide , les saignées (en les regardant comme un remède qui , par circonstance , rafraîchit , &c.) Ainsi , les syncopes , les vertiges , les vomissemens & autres symptômes étant l'effet d'un phlogistique trop développé , du soufre enflammé , des mofettes ; on pourroit , à côté de ces Maladies , faire un article du moyen le plus sûr pour les dissiper , & qui consiste à exposer le Malade au plus grand air , à l'arroser d'eau froide , à lui faire avaler du vinaigre , ou quelque acide : Ainsi , les mêmes accidens , c'est-à-dire , les syncopes , les vertiges , les vomissemens ayant lieu à l'occasion de l'extrême humidité de la saison , & de la stagnation des humeurs ; on pourroit , par une cinquième division , indiquer à côté de ces Maladies , les moyens dessicatifs , toniques , évacuans qui conviennent le mieux , comme les amers , les plantes apéritives , les esprits

volatils, les fels neutres: Ainsi, dans les affections qui reconnoîtroient pour cause un principe alkali trop développé, comme la prostration des forces, les exanthèmes, les fièvres malignes; on annonceroit à côté de cette cause exposée dans le Tableau précédent, le bon effet des acides, des absorbans, des diluans prodigués à grande dose, des cordiaux antiputrides: Ainsi, &c. &c. (a).

(a) Qu'on ajoute ces nouvelles réflexions & les vues de pratique qu'elles présentent à celles de l'Article précédent, & qu'on juge que les Maladies occasionnées par la chaleur, par le phlogistique, par l'humidité, par les alkalis, & dont nous venons d'indiquer les spécifiques, en ne nous occupant que de la nature de chacune de ces causes; qu'on juge donc que ces Maladies peuvent attaquer différens sujets, dont les uns ont naturellement ou accidentellement la fibre tendue, & d'autres l'ont foible & lâche; il nous semble qu'il sera facile de distinguer jusqu'à quel point, & avec quelle précaution on doit appliquer à ces Malades les remèdes que demandent les causes ci-dessus. En effet, dans quelques circonstances, il faudra préparer le Sujet; dans d'autres, il faudra recourir aux spécifiques sans aucune préparation. Quelquefois on sera obligé de corriger, d'affoiblir ces mêmes remèdes; souvent il faudra les faire concourir avec ceux

OBSERVATIONS
RELATIVES A LA PRATIQUE.

220. **S**Ouvent le changement de tems fait plus chez les Malades, & accélère plus réellement leur guérison, que les meilleurs moyens qu'un Médecin met en usage, en supposant même que ces moyens tendent à produire le même effet que celui qui résulte de la variation qui doit arriver dans l'état de l'atmosphère. Ainsi, dans des Maladies qui demandent qu'on dessèche, qu'on relève le ton des fibres, tous les secours suggérés par l'Art ne réussissent que foiblement & lentement, malgré le discernement avec lequel on les emploie, sur-tout si le tems reste ce qu'il étoit : mais qu'il vienne à changer &

qu'exige l'état de la fibre & le tempérament. Nous supprimons ici les autres corollaires qu'on peut tirer de cette note, & l'application qu'on en peut faire à beaucoup d'autres circonstances qui se réunissent dans une même Maladie.

à passer très-sensiblement de l'humide au sec ; les accidens de la Maladie disparoissent presque aussitôt, & avec la plus grande facilité. La raison de cet effet est aisée à saisir, & est fondée sur ce qu'on ne peut opérer qu'imparfaitement & même par des moyens dont l'effet est en partie détruit par la qualité dominante de l'atmosphère, ce que l'air fait de la manière la plus générale & la plus complete. Ce qui mérite d'être observé, c'est que la variation prochaine de la qualité de l'air, lorsqu'elle doit être contraire à celle qui dominoit, s'annonce au moins vingt-quatre heures d'avance sur le pouls aussi sensiblement qu'on en peut juger par le Baromètre. Cet effet est si marqué, qu'un Médecin qui, dans le même jour, voit un assez grand nombre de Malades, peut, par les différences que lui présentent leurs pouls comparés aux pouls des jours précédens, prédire avec certitude un changement de tems assez prochain & quel il sera.

221. Souvent un moyen de guérison dans quelques Epidémies, est d'empêcher la communication des Malades entre-eux. En 1768, je fus appelé dans un Convent de Religieuses où l'on élevoit de jeunes Demoiselles qui étoient toutes attaquées d'une toux férine, accompagnée d'une légère ophtalmie. Les secours administrés à chacune d'elles furent inutiles pendant les huit ou dix premiers jours du traitement que je proposai; mais après avoir conseillé que les Malades ne fussent plus dans une chambre commune, & qu'on les logeât séparément dans différens quartiers, les mêmes remèdes continués seulement huit autres jours, suffirent pour dissiper entièrement le règne qui duroit depuis trois ou quatre mois dans cette Communauté, & qui continua encore quelque-tems dans la Ville.

222. On ne peut assez répéter à toutes personnes chargées de conduire une Maladie Epidémique, que presque toujours on

méfuse des cordiaux, des alexitéres, & de ce qu'on appelle en général les *défensifs*, par suite du préjugé dans lequel on est qu'une Maladie, lorsqu'elle est épidémique & contagieuse, a un caractère malin qui ne doit céder qu'à ce genre de remédes. D'abord il est faux, du moins le plus souvent, que toutes les Maladies Epidémiques aient ce caractère malin qu'on leur suppose, quoique effectivement elles en aient ordinairement un qu'on ne connoît pas & qui semble caché; mais il ne l'est pas moins que les cordiaux, les aromatiques, & généralement les *espèces* si recommandées, comme l'ail, le camphre, la zédoaire, le *Calamus aromaticus*, les esprits volatils, & beaucoup d'autres, fussent des spécifiques assurés contre ce caractère de malignité, s'il existoit réellement. Il n'y a qu'un petit nombre de cas où ils puissent être placés avec succès; encore ne doivent-ils jamais être l'unique ou la principale base du traitement, comme cela n'est que trop

ordinaire. Ils ne peuvent être administrés que pour modérer quelques symptômes, fortifier les nerfs, & ranimer les mouvemens du cœur : mais, à ce titre, ils ne sont réellement que des moyens auxiliaires, & c'est dans une autre source qu'il faut puiser ceux qui tendent directement à opérer la guérison. On doit porter le même jugement des *poudres de vipères*, des *bézoards*, & des autres *sudorifiques* qu'on ne prodigue pas moins avec aussi peu de raisons, & toujours au plus grand détriment des Malades.

223. S'il est un bon, un puissant & presque un sûr défensif, c'est l'Air. Il faut y exposer le Malade, le renouveler souvent, & sur-tout empêcher qu'il ne se charge des exhalaisons qui transpirent habituellement de tout ce qui l'environne, & de son corps même. Dans deux régnes Epidémiques, l'un de fièvres pétéchiales, & l'autre de dyssenteries, dont le traitement me fut confié & qui exerçoient cruellement leur ravage, l'un

à Court-Champ, & l'autre à Pavant, situés tous deux dans le Soissonois, j'eus en 1761 & en 1763, la satisfaction de voir cesser la mortalité très-peu de tems après m'être transporté sur les lieux; & sans vouloir ici dissimuler les avantages que je retirai d'une marche méthodique dans laquelle j'avois été dirigé par la nature des accidens, je ne doutai point que je n'avois spécialement dû le succès dont mes soins avoient été suivis, à l'attention 1°. de faire introduire de l'air chez tous les Malades, par autant d'entrées que j'en trouvois dans les habitations. 2°. En laissant diriger cet air sur les Malades plusieurs fois par jour, ce qui souvent n'étoit possible qu'en éloignant de leurs lits la foule des parens, des voisins, & de beaucoup de spectateurs inutiles dont ils étoient continuellement environnés. 3°. En diminuant le poids de leurs couvertures, & en m'opposant à tous les moyens qu'on mettoit en usage pour provoquer ou entretenir les sueurs. 4°. En-

fin , en faisant répandre fréquemment du vinaigre sur les hardes , les linges , & sur des peles rougies au feu , ou sur tout autre corps échauffé qui en excitoit l'évaporation. Il n'y a que ceux qui sont témoins de l'effet de ces précautions , qui peuvent bien juger jusqu'à quel point elles sont salutaires , & quel bien-être presque subit elles apportent aux Malades.

224. Quelques apparences de diversité que la plupart des maladies présentent entre-elles, elles ne demandent pas autant de genres de secours différens qu'elles annoncent de variétés , ou dans leurs caractères , ou dans leurs symptômes. Souvent on peut les guérir avec un petit nombre de remèdes qui sont presque toujours à-peu-près les mêmes. L'art est de savoir quel est le moment & la manière de les administrer. Pour rendre cette assertion plus sensible par un exemple ; en regardant la saignée comme un secours que l'on met le plus souvent en

usage , il est certain que dans beaucoup de cas , elle convient au commencement de la Maladie ; que dans d'autres , elle ne doit être faite qu'après plusieurs jours de traitement , & après y avoir disposé le sujet par les purgatifs ; qu'enfin il y a des circonstances où elle doit être réservée pour la fin de la Maladie. Il est même bon de savoir que souvent un moyen de guérison est de n'en faire aucune dans quelque tems que ce soit du commencement , du progrès , de l'état & du déclin. Il est vrai que ce n'est qu'un moyen négatif ; mais il seroit à souhaiter qu'on fût bien convaincu que souvent on obtient un soulagement plus réel & plus prompt en n'agissant pas , qu'en employant un remède à contre-tems ou sans une utilité très-manifeste.

225. Il n'est pas moins important de savoir qu'un moyen toujours matériellement le même , offre cependant des effets très-différens , suivant la manière dont on l'ap-

plique. Ainsi, pour ne pas sortir de l'exemple de la saignée, elle agit très-diversément suivant les circonstances dans lesquelles on l'a fait, le moment qu'on choisit, le nombre de fois qu'on la réitère, les vaisseaux qu'on ouvre, la quantité de sang que l'on tire chaque fois, &c. car elle fortifie dans quelque cas, elle relâche dans d'autres, elle dégorge les parties surchargées, & quelquefois au contraire, elle attire la colonne du sang, & augmente les embarras dans celles où la circulation est en retard; enforte que dirigée par un Médecin suffisamment versé dans les connoissances Anatomiques, elle semble souvent être presque seule capable de faire tout ce qu'on doit attendre de l'Art, même dans des Maladies qui paroissent opposées. Mais quelle prudence & quelle sagacité ne faut-il pas pour en tirer tant d'avantages? Ce que nous disons ici de la saignée, peut s'appliquer, sous le même point de vue général, à presque tous les moyens consacrés au se-

cours des Malades. Dans les mains d'un bon Praticien, le Kermès minéral qui appartient à la Classe des Emétiques, ne devient souvent qu'un purgatif, qu'un diaphorétique, qu'un fondant, qu'un stimulant qu'il trouve le secret d'employer impunément & avec succès dans des Maladies même où il paroît d'abord qu'il devroit être rejeté comme nuisible. Mais par les doses auxquelles il fait le donner, par les remèdes avec lesquels il le combine, par le choix heureux des momens où il l'administre, par les préparations qu'il a fait précéder; il semble opérer avec lui des cures souvent désespérées dans diverses Maladies qui paroissent présenter des faces absolument différentes entre-elles. Or, il n'y a que le vulgaire stupide qui puisse croire qu'un tel Médecin n'emploie & ne connoît qu'un unique moyen avec lequel il traite indistinctement tous ses Malades: car nous venons de prouver que le même remède est pour un Praticien éclairé, un fonds consi-

dérable dont il emprunte telle valeur qu'il lui plaît.

226. La plus grande faute qu'on puisse commettre dans la Pratique, est de vouloir attaquer chacun des symptômes qui se présentent dans une Maladie, sans prendre la peine de remonter jusqu'à la cause dont ils dépendent, & qu'il faudroit spécialement se proposer de détruire. Ainsi, dans une Maladie aiguë, survient-il un crachement de sang? On saigne & l'on prescrit des boissons astringentes: est-ce une toux? On a recours à un Looch, ou à une tisanne béchique: le Malade tombe-t-il dans le délire? On ouvre la saignée: a-t-il quelques défaillances? On lui compose une potion cordiale: se plaint-il de nausées? On lui passe un émétique: enfin on semble suivre à la piste chacun des accidens nouveaux qui se manifestent, pour y opposer autant de remèdes nouveaux. Mais ces symptômes ne sont que les signes d'un

défordre qui existe ailleurs ; souvent ils ne présentent point d'indications vraies ; & cependant les remèdes avec lesquels on les combat , ont une action très-réelle qui , non-seulement , ne soulage point le Malade , parce qu'elle n'attaque point le vice immédiat & principal ; mais qui souvent encore irrite le mal de plus en plus , intervertit l'ordre des accidens ; dérange les crises , & porte par-tout la confusion. Ils prennent enfin la place d'un traitement méthodique auquel étoit attaché le salut du Malade.

227. Il est vrai qu'une des parties les plus difficiles de la Médecine , est de distinguer les accidens *essentiels* , de ceux qui ne sont que *symptomatiques* , parce que souvent ce qui n'est qu'un symptôme chez un Malade , est un vice idiopathique chez un autre , & parce que les nerfs , par la sympathie ou correspondance qu'ils établissent entre plusieurs parties dont le siège est souvent très-

éloigné , rendent quelquefois difficile le jugement que l'on doit porter sur celle de ces parties qui est réellement & primitivement affectée. Mais cette difficulté même devroit être une raison pour exclure de l'exercice de la Médecine, quiconque n'a point assez de lumières pour saisir ces distinctions si importantes, si précieuses, & sans lesquelles il est impossible que l'on n'expose les Malades aux hasards les plus dangereux.

228. Dans la plupart des Maladies caractérisées par la foiblesse du pouls , & la stagnation des fluides , mais sur-tout de la pituite & de la sérosité ; dans les étourdissemens, les étouffemens ; sur la fin des fièvres putrides , lorsque les humeurs se portent vers les oreilles , occasionnent la surdité, ou lorsque le visage paroît bouffi ; enfin dans presque toutes les congestions lymphatiques ; le meilleur secours qu'on puisse employer est l'emplâtre vésicatoire , appliqué tantôt à la nuque,

tantôt derriere les oreilles , quelquefois aux jambes, lorsqu'on veut opérer une révulsion, enfin aux cuisses ou à toute autre partie. On fait que la base de cet emplâtre est le plus souvent la poudre des Mouches Cantharides ; mais il se présente ici plusieurs observations à faire sur ce remède , & sur la manière de s'en servir.

Ordinairement la poudre qu'on incorpore dans les graisses, les onguens ou le levain est beaucoup trop fine, tandis qu'il suffiroit que les Cantharides fussent grossièrement pulvérisées. En effet leur poudre, en pénétrant par les pores dans le tissu cellulaire & dans les routes de la circulation, y porte un principe alkali très-caustique qui donne souvent lieu à la rétention d'urine, à l'augmentation de la fièvre, & souvent à l'inflammation.

Le plus souvent aussi, on rend l'emplâtre trop actif & trop mordant, en y faisant en-

trer cette poudre dans une proportion excessive. Dans ce cas, il occasionne une plaie très-vive & très-profonde, à laquelle survient bientôt une inflammation considérable & une suppuration souvent trop abondante : d'ailleurs cette plaie expose à des pansemens très-douloureux, qui ne tendent qu'à fatiguer le Malade, sans qu'il en retire autant de soulagement que l'on le croit.

229. Lorsque l'emplâtre a opéré son effet ; ce qu'il est aisé de reconnoître par une assez grosse vessie qu'a occasionné l'épanchement de la sérosité & qui éloigne l'emplâtre du niveau des parties voisines ; l'attention que l'on doit avoir, est de l'arracher en un seul tems, & de ne laisser sur la peau aucune portion de l'épiderme, sans se contenter d'en emporter quelques lambeaux seulement, comme il n'est que trop ordinaire qu'on le fasse. Lorsque cette opération est faite légèrement & avec adresse, le Malade n'en souffre

fre presque point, ou du moins, il n'y a qu'une douleur que l'application du beurre frais calme bientôt. On doit dans les premiers pansemens qui suivent, enlever avec un linge doux & par un seul mouvement, la pellicule lymphatique ou petite peau blanche qui s'est formée sur la plaie. Par ce moyen, l'on empêche le pus de caver & l'on guérit, en quatre ou cinq jours au plus tard, cette plaie artificielle, que dans presque tous les cas il est inutile & souvent nuisible d'entretenir plus longtems. Si cependant on croit nécessaire de ranimer de plus en plus le mouvement, la sensibilité, ou l'action tonique; on peut appliquer un nouvel emplâtre à tout autre endroit qu'à celui qu'on avoit choisi d'abord. Mais on doit regarder comme un abus, de charger l'onguent avec lequel on panse, d'une nouvelle dose de poudre de Cantharides, & de l'appliquer sur la plaie déjà faite. Ce moyen est barbare. Il occasionne même souvent des

accidens très-graves , tant à l'extérieur , où il peut donner lieu à des fontes considérables d'humeurs , à la lésion des aponévroses ou des tendons , & à des ulcères interminables , qu'à l'intérieur , en y excitant la fièvre & l'inflammation. J'ai vu souvent périr des Malades par suite de cette cause , après avoir échappé aux dangers d'une maladie très-aiguë , & lorsqu'ils touchoient presque au terme de la convalescence. On éviteroit ces dangers , en suivant la méthode que nous proposons.

230. L'on doit être prévenu que beaucoup de Maladies dans lesquelles on voit naître des accidens qu'on ne devoit pas attendre , & qui paroissent suivre une marche irrégulière , ne changent ainsi de caractères & de formes , qu'à l'occasion des vers qui séjournent dans l'estomac ou les intestins. Cette cause qui est une des plus ordinaires dans les fièvres putrides , en impose souvent

à ceux qui n'ont pas encore acquis une expérience suffisante auprès des Malades, & leur fait non-seulement porter un pronostic très-faux sur les événemens, puisqu'elle leur fait quelquefois estimer le danger plus grand qu'il n'est réellement, mais les induit encore en erreur par rapport au traitement. Car ils recourent aux remèdes qu'ils croient les plus efficaces contre les convulsions, contre les vives coliques, contre les météorisations, contre les bouffissures, tandis qu'ils ne devroient administrer que les *anthelmin-tiques*. Au reste, on ne doit point ignorer que le plus souvent les vers ne sont rejettés qu'à la fin de la Maladie; que l'indication de les combattre ne peut être remplie que quand les symptômes les plus graves & les plus essentiels sont déjà très-modérés, & quand on n'est plus dans le cas de craindre l'irritation que cause la plûpart des vermi-fuges, à moins qu'ils ne soient choisis dans la Classe des plus tempérés.

Malgré

Malgré les réflexions très-étendues que nous fourniroient encore beaucoup de détails relatifs à l'art de guérir, nous croyons devoir borner ici notre travail, parce que notre dessein n'a point été de donner un **Ouvrage** complet sur les préceptes que renferme cet Art. Il nous semble que nous avons suffisamment annoncé les difficultés qu'il présente, pour qu'on juge quelles connoissances il exige de celui qui s'y applique. C'est le premier fruit que nous souhaitons qu'on tire de ce **Traité**. Nous avons aussi cherché à rappeler cette vérité souvent trop oubliée, que *le juste milieu est le point duquel on doit se rapprocher, puisque c'est en lui que consiste le bien*. Nous desirons qu'elle soit toujours présente à ceux qui approchent des Malades, & qu'en connoissant l'excès quelconque auquel se rapportent leurs Maladies, ils apprennent à le réprimer par les moyens qu'indique la nature du vice, & dont le raisonnement règle l'application; qu'on sache

enfin se soustraire à l'empire des préjugés, à la force de la routine, à l'esprit de système, & sur-tout à l'empirisme qui est parmi toutes les causes qui détruisent le genre humain, une de celles qui a, chaque année, un plus grand nombre de victimes, & qui est sûrement plus meurtrière qu'aucun règne Epidémique, parce qu'elle ne suspend jamais ses ravages.

F I N.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Matières contenues dans cet Ouvrage.

Les chiffres indiquent les paragraphes & non les pages.

A

Acides, (les) quels sont leurs propriétés & leurs effets ? §. 74 & 192

Beaucoup d'Auteurs croient qu'il n'y a qu'un seul Acide, mais susceptible d'être diversement modifié suivant les bases dans lesquelles il s'engage.

74

Nous ne sommes jamais exposés à toute l'action des Acides purs, 74. — Il ne paroît pas que les Acides contenus dans les productions du règne végétal & animal, soient intrinséquement différens de ceux qu'on obtient des minéraux, 90 & 100. — L'Acide est un des principes qu'on découvre le moins dans les substances du règne animal. 100, n° 2°.

Moyens de détruire ou corriger les Acides.

137

Additions au Mémoire sur les Epidémies. 189

Air, (l') est le principe de la compressibilité &

de l'élasticité des corps.

101

Air atmosphérique, (1') ce qu'on entend par ?

105. — Est pesant, 106. — Est susceptible de raréfaction & de condensation, 107. — Effets qui en résultent sur le corps humain, *ibid.* — En quoi consiste son élasticité, 107. — Est plus ou moins humide, par quelle cause ? 108. — Effets qui en résultent, 110 & 208. — Est susceptible de différens degrés de chaud & de froid, 109. — Effets qu'il occasionne lorsqu'il est trop sec, 111 & 207. — Varie quant à sa hauteur suivant les lieux, 112. — Offre par l'effet de sa pesanteur des différences très-considérables, 113. — Ses variations infinies peuvent être expliquées par son mouvement qui lui est commun avec celui de la terre, 114. — Se charge de presque toutes les exhalaisons ; peut transporter avec lui les principes qu'il soutient d'un pays dans un autre, 115. — Devient une source de corruption quand il n'est point renouvelé, *ibid.* — Moyens d'y remédier, 152. — De se soustraire à ses effets nuisibles, lorsqu'il est excessivement chaud, 150. — Lorsqu'il est trop humide, 151. — Lorsqu'il est trop raréfié ou trop condensé,

152. — Quel feroit le plus sûr moyen de se défendre des effets auxquels exposent les variations subites ? 153. — Tableau rapproché des différens vices qu'occasionne l'air suivant les différentes qualités, 207, 208, 209, 210. — Est un des plus puissans & des plus sûrs défensifs, 223. — On doit souvent le renouveler, y exposer les Malades, & empêcher qu'il ne se charge d'exhalaisons impures. 223

Alkali (l') fixe tiré des plantes, quelles sont ses propriétés ? 80. — Les Alkalis volatils purs n'agissent jamais sur nous avec toute leur action. Quels sont leurs effets tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ? 84. — A quelles Maladies ils donnent lieu ? *ibid.* — Peuvent être employés avec succès dans quelques circonstances, 85. — Nos liqueurs en contiennent une certaine portion, mais émoussée par les mucilages, les huiles & la sérosité, 86. — Quelque soit le règne dans lequel entre l'alkali, soit fixe, soit volatil, il paroît toujours être de la même nature, & n'être que diversément modifié suivant les bases, 90. — Vices généraux auxquels exposent les alkalis. 195

Alun , (l') est une combinaison de l'acide vitriolique avec une terre particulière. Il participe des propriétés qu'ont les acides.	74
Analyse { des Minéraux ,	47
{ des Végétaux ,	48
{ des Animaux ,	49
Est la voie la plus propre à éclairer l'esprit.	53
Astres (comment les) influent sur les effets & les variétés de l'air ?	114
Atômes contagieux ou pestilentiels , ce que c'est.	11

B

Bitumes , comment ils peuvent nuire.	88
Sont à craindre quand leur combustion se fait dans des endroits où l'air n'est point renouvelé, <i>ibid.</i> — Leurs effets.	197
Boissons. Il est essentiel d'empêcher que le Peuple ne fasse usage de celles qui sont factices & frelatées.	156
Boucheries. Il seroit à souhaiter qu'elles ne fussent point au milieu des Villes , & sur-tout qu'on en éloigna les Ecorcheries.	146
Buchers. (Avantages qu'on retireroit de consumer les cadavres sur des) dans lesquels on pourroit	

faire bruler des résines & des plantes balsamiques.

148

C

Cantharides, (la poudre des) ne doit pas être trop fine, donne souvent lieu à beaucoup d'accidens, quand elle est employée à trop fortes doses dans les emplâtres vésicatoires, 228. — Ne devrait jamais être appliquée sur une plaie déjà faite.

229

Cardialgie; (remèdes qu'on doit opposer à la) mais avec quelle prudence.

172 & 173

Causes immédiates, prochaines, éloignées des Maladies Epidémiques, 24, 25 & 26. — Réflexions sur les Causes, 30. — Etant aussi multipliées que le sont toutes les substances & leurs modifications possibles, ne pourroient être connues sans la voie de l'analyse. Suite du §. 52. Les causes de nos Maladies résident ordinairement dans les mixtes, 55. — Il reste beaucoup de découvertes à faire avant que nous ayons une connoissance très-étendue des causes, 60. — Dans leur immensité, on ne peut en découvrir qu'un petit nombre qui soient évidentes & sensibles, 60. — Causes dont on ne peut prévoir

l'action , 65. — La plûpart des causes sont contingentes ainsi que leurs effets , & c'est par cette raison qu'on ne peut prévoir beaucoup d'Epidémies que conditionnellement , 71. — A quels effets est exposé le Corps humain par des causes inconnues dans leurs principes constituans , leurs qualités sensibles , & leur manière d'agir.

214

Chaleur (effets de la) suivant ses différens degrés & le tems de sa durée.

203

Charbon de terre. Avantages qu'on en pourroit tirer.

148 & note.

Crasse de la langue ; indication qu'elle présente , 172. — Dans quel cas & comment cette indication doit être remplie.

173

Cimetières (les) devroient être éloignés du centre des Villes.

146

Circonstances (les) qui influent sur la manière d'être , & les propriétés des corps sont en grand nombre.

120

Climats , (l'influence des) est une des plus grandes causes de tout ce qui arrive dans le monde sublunaire , 121. — On ne peut détourner cette influence.

155

Contaët ? (en quoi consiste la propagation des levains par) 16

Contagion , (la) est quelquefois sur les enfans , & respecte les vieillards , quelquefois épargne les femmes , & ne s'attache qu'aux hommes , ou *vice versa*. 21

Cordiaux , (les) sont souvent des moyens dont on méfuse dans les Maladies Epidémiques. 222

Corps Physiques , (ce qu'il faut entendre par les) 31. Voyez le mot *Substances*.

D

Délire , (remèdes qu'indique le) 172. — Dans quels cas & avec quelle précaution ils doivent être administrés. 173

Distance ? (en quoi consiste la propagation des levains par) 16

E

Eau , (l') est le principe de l'humidité , de la fluidité & de la volatilité des corps , 101. — Entre comme principe constituant dans la composition de beaucoup de substances , 116. — Qualités qu'elle doit avoir pour être bonne , 117. — Se charge souvent de différentes parties

qui décident de ses propriétés, *ibid.* — Est une des causes les plus ordinaires des Epidémies dans certains pays, 118. — Effets des mauvaises eaux, 119 & 211. — Comment on peut empêcher ou corriger la mauvaise qualité des eaux, 154. — Effets de l'eau, même la meilleure, lorsqu'on en boit avec excès au milieu d'une fièvre. 212

Ecuries & Etables, (il faudroit pratiquer deux ou trois ouvertures dans les) pour y favoriser la libre circulation de l'air. 152

Elémens. Leur définition, 35. — Leur tendance, 37. — Leur combinaison, 38. — N'existent point par rapport à nous dans leur plus grande pureté, 41. — Auroient un effet destructeur, s'ils étoient tels; *ibid.* — Pourquoi dans ce Traité, on ne les considère point sous leur absolue simplicité? 72

Epidémies. Leur définition, 1. — Leur division, 2. — Première Classe des Epidémies, 4. — Seconde Classe, 5. — Troisième Classe, 6. — Leurs différences avec les Maladies ordinaires, 7. — Si toutes sont contagieuses? 10. — Les unes n'attaquent que la surface du corps, les autres ont leur siège dans les parties intérieures, 20. —

Raison de ces effets, *ibid.* — Reparoissent souvent quand on les croyoit dissipées, 23. — Peuvent être prévues *positivement*, si rien ne doit empêcher les effets d'une cause très-con nue propre à les faire naître; & *condition nellement*, si quelques circonstances doivent affoi blir, changer ou détourner cette cause, 68. — Difficulté de les prévoir rendue sensible par l'exemple de l'hiver prochain, & celui d'un coup de fusil, 69 & 70. — Pourquoi dans les Epidémies tous les Malades ont des symptômes communs? 87. — Comment on explique la cause de celles qui n'ont point un foyer mani feste extérieur & très-sensible. Note du §. 87. — Ne prennent point leur origine dans la dépra vation *spontanée* des humeurs d'un seul homme; le foyer vient d'ailleurs, 100, n° 5. — Les moyens qui doivent mener à les connoître, sont en raison des progrès que l'on fera dans l'étude de la Physique, & dans l'examen des substances, 127. — Par qui seulement peuvent être prévues? 128. — Quelles sont celles qu'on peut prévenir, & dans quel cas? 63 & 129. — Les moyens de les détourner sont autant relatifs à la Police qu'à

la Médecine , 130. — Seroient moins fréquentes par le concours des précautions indiquées dans cet Ouvrage. 168

Epidémicité, (l') n'apporte souvent aucun changement dans le traitement qu'exigent les Maladies auxquelles elle se joint , 159. — Souvent un moyen de guérison dans un règne Epidémique , est d'empêcher la communication des Malades entre-eux. 221

Ergot , ce que c'est. 95

Exhalaisons de la plûpart des métaux & demi-métaux. Quels sont leurs effets ? 77. — Moyens de s'en garantir , 131 jusqu'à 137. — Alkalines , comment empêcher qu'elles ne nuisent ? 146

F

Ferment (un) reste sans effet quand on l'introduit dans un corps dont toutes les parties ont éprouvé la fermentation , 122 , n° 6. — Il y a selon toutes les apparences , des ferments de différente espèce , 122 , n° 7. — Il paroît qu'un ferment agit plus puissamment sur des substances homogènes avec lui , que sur celles qui sont d'une autre nature. *ibid.*

Fermentatif, (ce qu'il faut entendre par le mouvement) 122, n° 1. — Ce mouvement suffit pour occasionner un changement dans la manière d'être & les qualités d'un mixte, *ibid.* — Les plus foibles agens suffisent pour le faire naître.

122, n° 2.

Fermentation (la) comment est distinguée ? 122. — Offre beaucoup de degrés intermédiaires qui n'ont point été suffisamment saisis jusqu'à ce jour, *ibid.* — Est une des circonstances qui influent sur la manière d'être des substances, 120. — A d'autres caractères que ceux qui se manifestent quand elle s'excite dans les grandes masses, 122, n° 1. — On connoît des moyens pour l'empêcher ou la borner ; mais ils ne peuvent être appliqués sur un grand nombre de substances, 122, n° 3. — Devient nécessaire pour rendre agréable & salubre l'usage de beaucoup d'alimens, 122, n° 4. — Son degré est difficile à régler & à fixer, 122, n° 6. — Passe aisément d'un corps fermentant, à un corps fermentescible, *ibid.* — Ses phénomènes pourroient conduire à expliquer les effets d'une seule goutte de pus, d'un atôme variolique, d'une molécule de

férosité dartreuse , lorsque ces principes sont introduits dans nos liquides. Note du n° 6 du §. 122. — Il faut veiller à ce qu'elle soit conduite avec soin dans les différentes sortes de vins , & dans la pâte avec laquelle on fait le pain , 141 & 142. — Préceptes généraux sur les moyens de la régler , 157. — Ses effets lorsqu'elle est mal dirigée. 213

Feu , (le) est le principe de la dilatation des corps , de leur fusibilité , de leur sécheresse , des degrés de chaleur dont ils sont pénétrés , 101. — Est considéré par les Chymistes sous deux aspects différens , 103. — Preuves de sa présence dans le corps humain. Note du §. 103. — Ses effets sur nos humeurs lorsqu'il y est distribué avec une sage économie , n° 1 du §. 103. — Lorsqu'il y est introduit en trop grande quantité , n° 2 du §. 103. — Lorsqu'il ne les pénètre point en quantité suffisante , *ibid.* n° 3. — Ses effets , lorsqu'il est joint à l'humidité. *ibid.*

Flegme , (le) ce que c'est , & ses usages , 93. — Maladies auxquelles donne lieu son excès dans les végétaux , *ibid.* & 201. — Moyens d'empêcher qu'il ne nuise. 138

Foyer. (en quoi consiste la propagation des levains par) 16

France, (la) ne manque pas d'un nombre considérable de Savans qu'elle pourroit distribuer dans différentes Provinces qui feroient le théâtre de leurs observations. Ce feroit le moyen le plus sûr pour prévoir les Maladies Epidémiques , 128. — Sa situation favorable & son climat la mettent à l'abri de beaucoup de Maladies Pestilentielle. 158

Froid (effets que produit le) sur le corps humain suivant ses différens degrés. 104 & 205

Fruits (la seule qualité des) peut être la cause d'une infinité de Maladies Epidémiques , 99. — Comment on peut corriger ceux qui sont acides , 137. — On doit jeter ceux dont le mucilage commence à s'altérer , 139. — Quels feroient les moyens de leur donner une meilleure qualité? 155

Fumiers (les) doivent être éloignés des habitations. 146

G

Grains (les) sont sujets à s'échauffer & à se gâter , 94. — Moyens d'y remédier , 144. — Se

remplissent quelquefois d'une matière grasse, brune, tirant sur le noir, 96. — Maladies auxquelles expose ce vice, *ibid.* — Ce qu'il convient de faire, quand ils sont charbonnés, 143. — Mauvais effets de ceux qui sont ergotés. 95

Graisse (la) n'offre par les procédés chymiques que les principes qu'on trouve dans les huiles grasses. 101

H

Huiles (grasses) comment s'altèrent? 91. — Leurs effets, 199. (essentiels). — Leurs propriétés, 92. — Dans quels cas elles peuvent devenir la cause des Maladies Epidémiques? *ibid.* — Quels sont leurs effets? 200

Humeurs (nos) peuvent contracter un vice quand elles se décomposent, & ce vice qui peut n'être que l'effet du chaud ou du froid, du sec ou de l'humide, peut être Epidémique, c'est-à-dire, commun à beaucoup de personnes à la fois. Note du §. 87.

Humidité (effets de l') sur-tout quand cette température continue longtems. 208

L

Légumes farineux. (il faut éviter l'usage continu des) 140

Levains Epidémiques. Ce que c'est, 11. Leur nature différente, 12. — Naissent tantôt parmi nous, & tantôt sont étrangers, 13. — Paroissent distribués dans certaines portions de l'atmosphère, 14. — Dépendent de certaines circonstances pour se développer, *ibid.* — Conditions qui favorisent ou retardent leur transport, 18. — Conditions qui augmentent ou diminuent leur action, 19. — Certains n'attaquent que les humeurs avec lesquelles ils ont le plus d'analogie, & certains sujets, 21. — Ceux de la Peste paroissent aussi simples que les principes secondaires. 184

Lymphes, (la) est parmi les humeurs du corps humain, une de celles qui est le plus exposée à dégénérer. 100, n° 4.

M

Magasins (il seroit avantageux de construire des) où l'on renfermeroit des grains dans les années d'abondante récolte, pour les ouvrir dans les

R

tems de disette.

145

Maladies Epidémiques. Voyez l'Article *Epidémie* dans cette Table.

Maladies (les) se simplifient ou se composent suivant les qualités & les principes des corps qui agissent sur nous. Suite du §. 53. — Il en est dont nous ne connoissons nullement la nature ; d'autres que l'on connoît plutôt par leurs symptômes que par le caractère de leurs causes , 67. — Quelles sont celles auxquelles sont exposés les habitans des climats chauds ? 121. — Des pays trop froids ? *ibid.* — Comment on pourra prévoir assez certainement l'espèce de Maladie qui pourra régner , si l'on connoît un Pays , un Peuple , une Province exposés à l'action d'une cause nuisible & connue ? 124 , 125 , 126. — Précautions que l'on doit employer dans les Epizootiques , 147. — Les Maladies dont les causes sont connues , sont faciles à détruire , & comment ? 167. — Par quels moyens on peut juger de celles dont la cause est inconnue ? 168. — Il est important de distinguer si elles sont inflammatoires , ou si elles ne dépendent point de l'inertie des fibres & de la stagnation des liqui-

des, 173. — Les mêmes en apparence peuvent être occasionnées par des causes différentes, 217 & 218. — Elles présentent, par cette raison, différentes vues curatives. Note du §. 128. — On doit dans le traitement des Maladies être dirigé, tant par la combinaison des causes prochaines qui les font naître, que par la disposition naturelle ou accidentelle du Malade. Note du §. 219. — Quelques apparences de diversité que présentent les Maladies, elles ne demandent pas autant de genres de secours différens, qu'elles annoncent de variété dans leur caractère, ou leurs symptômes. 224

Médecin, (connoissances nécessaires au) pour parvenir à prévoir les Maladies Epidémiques, 128. — Comment il doit se conduire dans les Maladies tant Sporadiques qu'Epidémiques. 160

Médecine (une des plus grandes difficultés de la) est de distinguer les accidens essentiels de ceux qui ne sont que symptomatiques. 226

Miasmes. Ce que c'est, 11. — Leur propagation se fait de trois manières. 16

Millet, (effets du pain préparé avec le) 98

Mixtes, (comment sont formés les) 38 & 44. —

Ils présentent une variété presqu'infinie , 44. — A
 quoi elle est due ? *ibid.* — Comment se fait leur
 décomposition ? 122. — Il y a un grand nombre
 de degrés entre le premier mouvement qui s'ex-
 cite dans un mixte lorsqu'il commence à se dé-
 composer , & le dernier qui termine sa destruc-
 tion totale. 122

Moyens de prévenir les Maladies Epidémiques dont
 les causes dépendent des substances considérées
 dans l'altération de leurs principes constituans ,
 depuis §. 131 jusqu'à 149. — Dans le vice de
 leurs qualités sensibles , depuis 149 jusqu'à
 155. — Dans quelques circonstances qui influent
 sur leur manière d'être , depuis 155 jusqu'à
 158. — Les moyens d'arrêter les Maladies , sont
 relatifs à la nature même des accidens qui se
 manifestent , & à la cause dont ils dépendent ,
 64 , & suite du §. 158. — Ils sont douteux
 lorsque les causes & les Maladies qu'elles ex-
 citent ne sont point connues , *ibid.* — Moyens
 d'arrêter les progrès des Maladies

Epidémiques	{	de la 1 ^{re} ,	159 & suiv.
		de la 2 ^e Classe ,	166 & suiv.
		de la 3 ^e ,	182 & suiv.

Molécules morbifiques. Ce que c'est? 11

O

Observations relatives à la pratique. 220 & suiv.

P

Parties constituantes des corps, (ce qu'on entend par les) 45. — Examen de ces parties dans les substances minérales, végétales & animales, 47, 48, 49. — Elles ne paroissent pas être intrinséquement différentes, quelque soit la substance & le règne dont on les retire. 90

Passage subit d'un degré de chaleur considérable à un autre beaucoup moindre; quels effets il occasionne? 204. — Quels sont ceux auxquels expose le même passage d'un air froid très-vif, à un froid plus modéré? 206

Peste, (la) ce que c'est, & quels sont les signes qui l'annoncent? 6. — Ne paroît pas être une Maladie déterminée, & dont les symptômes soient toujours identiques, 182. — Tableau de celles qui se sont manifestées dans différens siècles, *ibid.* — Se cache sous les apparences de la plupart des Maladies Epidémiques, & même

Sporadiques; mais est vraisemblablement fomentée par des levains beaucoup plus subtils, 182. — Recherches sur son origine dans lesquelles on examine si elle ne peut pas naître spontanément dans d'autres pays, que dans les climats de la zone torride, 183. — La nature des levains qui l'occasionnent est inconnue, 184. — Par cette raison, on ne peut indiquer aucuns moyens physiquement sûrs d'arrêter ses progrès, 185. — Quelles sont les précautions les plus propres pour dissiper les régnes fâcheux qu'elle excite? 186. — Traitement des Malades attaqués de cette affreuse contagion, 187. — Le Ministère Public doit veiller à ce que toutes les précautions indiquées contre la Peste, concourent en même-tems dans tous les endroits où le régime est établi, & doit subvenir à la dépense pour les pauvres. 188

Phlogistique, (ce que c'est que le) & de quels effets il est capable? 75 & 193

Plantes (les) ne sont pas les mêmes dans les saisons correspondantes des divers climats, & dans les zones différentes. 121

Pommes de terre, (les) pourroient offrir une ressource contre la famine au défaut des

grains.

145

Pourpreuses, (indications que présentent les éruptions) 172. — Mais avec quelles modifications elles doivent être suivies. 173

Précipités métalliques, (les) sont des poisons, 77 & 194. — Effets qu'ils causent, *ibid.* — Abus qu'en font la plupart des Marchands de Vin. *ibid.*

Principes secondaires ? (comment sont formés les) 38. — Sont très-nuisibles quand ils sont purs, mais existent rarement dans cet état, 42. — Ne sont pas tous connus. 43

Problème proposé, (examen général du) 61, 62, 63, 64. — Première Partie. — *Est-il possible de prévoir les Maladies Epidémiques ?* depuis §. 65 jusqu'à 129.

Seconde Partie. *Quels seroient les moyens de les prévenir ?* depuis 129 jusqu'à 159.

Troisième Partie. *Quels seroient ceux d'en arrêter les progrès ?* depuis 159 jusqu'à 188.

Productions de la Nature. On doit veiller à ce qu'elles soient conservées ou préparées de la manière la plus propre à les rendre saines. 156

Putrides. (ce qu'indiquent les déjections) 172. — Mais avec quelle prudence on doit suivre cette

indication.

173

Q

Qualités sensibles des corps. Ce que c'est? 51. — De quoi dépendent, 51, 101. — Elles présentent par leurs différens rapports des variétés presque infinies, 52. — Elles sont en général ce que nous connoissons le mieux, mais on ne peut souvent prévoir quelques-unes de leurs variations subites, 58. — Comment elles peuvent nous nuire.

102

R

Récapitulation de la première Partie du Problème.

128

{	Minéral. 73
	Végétal. 90 (développement des principes du)
	Animal. 100

S

Saignée (la) dirigée par un bon Médecin, semble souvent être capable de faire seule tout ce qu'on doit attendre de l'Art, même dans des Maladies qui paroissent opposées, 225. — Agit très-diversément suivant les circonstances dans

- lesquelles on la fait. *ibid.*
- Sarazin. Ses qualités, & en quoi nuisible. 98
- Seigle. (Maladies auxquelles expose le) *ibid.*
- Sels (les) ont des vertus différentes suivant la nature de leurs principes, 78. — Effets des sels métalliques, 79. — Sels acides végétaux (les) ont des vertus communes aux acides 81. — Le sel acide du vin est obstruant, quoiqu'il agisse comme purgatif quand il est nouveau. D'où vient cet effet? 81 & la Note. — Sels neutres proprement dits, comment ils agissent, 83. — Effets de ces sels, 196. — Les sels ont plus d'analogie avec une des humeurs du corps humain qu'avec toutes les autres, & c'est ce qui explique l'identité des symptômes qui surviennent dans les Epidémies. 87
- Sélénites (les) participent aux propriétés des acides. 74
- Signes qui annoncent la Peste. 6
- Symptômes qui caractérisent la putridité, 5. — Ceux qui se compliquent avec les Epidémies, doivent toujours être attaqués par la marche méthodique que le raisonnement & l'expérience ont fait connoître, 161. — Souvent un seul symp-

tôme suffit pour faire juger d'un caractère malin dont on ignore la cause, 168. — Exemples tirés du frisson, de la lassitude d'un seul membre, de la couleur de la langue, 169. — C'est une grande faute dans la pratique de vouloir attaquer chacun des symptômes qui se présentent dans une Maladie, sans remonter jusqu'à la cause dont ils dépendent. 226

Souffre. (le) Comment est formé, & quels sont ses effets quand il brûle? 76

Sporadique. (Maladie) Ce que c'est? 2

Substances. Comment il faut entendre ce mot?

31. — Considérées dans leurs parties constituan-
tes, 45 & 73. — Dans leurs qualités sensibles,
51 & 101. — Relativement à plusieurs circon-
stances qui influent sur leur manière d'être &
leurs propriétés, 53 & 120. — Il est impossible
de calculer toutes les combinaisons dont elles
sont formées, 56. — Les circonstances qui in-
fluent sur leur manière d'être, sont très-peu con-
nues, 59. — Une seule a rarement une action
totale, sans qu'aucune autre force la balance,
71. — Elles présentent souvent des différences
infinies, non-seulement dans des productions

d'une espèce différente, mais encore dans les mêmes, 120. — Elles passent par différens états successifs, depuis le moment où elles commencent à exister, jusqu'à celui où leurs principes sont entièrement détruits. *ibid.*

Sucs gélatineux des animaux (les) paroissent être de la même nature que les mucilages des végétaux. 100

Sueurs, (il faut souvent borner les) sur-tout dans les fièvres putrides. 223

T

Tableau des différens vices auxquels est exposé le corps humain par l'action des substances considérées d'une manière générale dans leurs principes constituans, dans leurs qualités sensibles & dans quelques circonstances qui influent sur leur propriété & leur action, 191. — Autre Tableau des vices auxquels exposent les causes inconnues, ou dont on ne connoît pas fidèlement les parties constituantes, les qualités sensibles & la manière d'agir, 214. — Réflexions sur ces Tableaux, 215. — Sont susceptibles d'être beaucoup plus étendues, 216. — Moyens de les ren-

- dre plus intéressans & plus utiles. 219
- Tempéramens (tous les) ne sont point exposés à l'effet des miasmes contagieux. Comment & pourquoi plusieurs échappent au danger d'un règne Epidémique? 15. — Les tempéramens sont moins forts dans les climats chauds. 120
- Tems (le changement de) accélère quelquefois plus réellement la guérison des Malades , que les meilleurs moyens mis en usage par le conseil d'un Médecin habile. 220
- Tendons , (les soubresauts des) à quoi doivent décider , & ce qu'ils indiquent? 172. — avec quelle prudence on doit suivre les indications qu'ils présentent? 173
- Terre. (la) Nous ne pouvons l'obtenir dans sa simplicité élémentaire , 89. — Quels sont ses effets? *ibid.* — Est le principe de la pesanteur , de la fixité , de la solidité des corps. 101

V

- Végétaux? (quel seroit le moyen de donner une meilleure qualité aux) 155
- Vermifuges (les) ne doivent être mis en usage dans les Maladies graves , que quand on n'est plus dans

le cas de craindre l'irritation. 230

Vérole (la petite) est dûe à un levain probablement étranger, 174. — Mais dont on ne connoît point la nature, 176. — Quels feroient les moyens de parvenir à le connoître ? 176. D'en borner les ravages ? 179. — Question dans laquelle on examine si l'on doit échauffer ou rafraîchir dans cette Maladie ? 180. — Autre question par laquelle on demande s'il convient de placer l'émétique & les purgatifs dans le tems de l'ébullition du virus variolique ? 181

Vers (les) masquent souvent les vrais caractères des Maladies. 230

Vésicatoires, (dans quels cas on a coutume d'employer les) 228. — Abus de l'action trop vive de ce secours tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur, *ibid.* —

Manière dont on doit lever les emplâtres. 229

Vin. Le Ministère Public doit veiller à ce qu'il ne contienne point de litharge & ne séjourne pas dans des vaisseaux de plomb ou d'étain. 136

Vinaigre (les vapeurs du) produisent d'excellens effets dans les Maladies Epidémiques. §. 223

Fin de la Table.

R A P P O R T

De MM. les Commissaires nommés par la Faculté, pour l'examen du Manuscrit intitulé: Traité Théorique sur les Maladies Epidémiques; Ouvrage couronné en Novembre 1772, & auquel on a ajouté depuis quelques vues relatives à la pratique.

M. LE DOYEN..... MESSIEURS,

IL paroîtroit, au premier abord, inutile de vous faire le rapport d'un Ouvrage que vous avez déjà couronné; & superflu d'en apprécier le mérite, après avoir obtenu vos suffrages: mais les anciens Réglemens de Police exigent que tous les Livres relatifs à la Médecine, seront soumis à votre censure.

D'ailleurs, il s'est passé un laps de tems depuis que cet Ouvrage a mérité que vous lui adjugiez le prix, & l'Auteur y a fait des additions qui demandoient une nouvelle lecture.

C'est pourquoi vous nous avez fait l'hon-

neur de nous nommer Examineurs , dans le cas que l'Auteur voudroit donner à son Traité la publicité qu'il mérite.

Vous aviez déjà jugé , par la décision des premiers Commissaires , que la question importante proposée par la Faculté , sur les Maladies Epidémiques , sçavoir : *S'il est possible de les prévoir , & quels seroient les moyens de les prévenir , & d'en arrêter les progrès ?* Vous aviez déjà jugé que cette grande question avoit été traitée par le Mémoire couronné , sur les principes les plus lumineux de la Physique , de l'Observation , de la Chymie & de la Politique. Le tems que l'Auteur a employé depuis à revoir son Mémoire , n'a fait que l'améliorer & l'enrichir par les additions assez considérables qu'il y a faites , d'autant que les circonstances dans lesquelles le Programme a été publié , n'avoient pas permis de donner aux Auteurs autant de tems que la Faculté leur a donné depuis , & qu'elle leur en accordera par la suite. Nous pensons donc que ce même Ou-

vrage, revu & augmenté par l'Auteur, qui est
M. le Brun, Docteur en Médecine, résident
à Meaux en Brie, avec cette Epigraphe:
Spes incerta futuri, fera agréable & utile
au Public.

Signé HAZON, BOURRU.

Aux Ecoles de Médecine, ce 19 Septembre 1775.

*Le Mardi 19 Septembre 1775, la Faculté ayant
entendu le Rapport de MM. Hazon & Bourru, qu'elle
avoit nommé pour examiner les Additions que M. le
Brun, Médecin à Meaux, avoit faites à l'Ouvrage
qu'il lui avoit présenté, & qu'elle avoit couronné en
1772, a jugé, avec MM. les Commissaires, que
cet Ouvrage, auquel l'Auteur a joint quelques faits de
pratique, étoit digne de son approbation. A Paris,
ce 19 Septembre 1775.*

J. L. ALLEAUME, Doyen.

